

Jean Jégo



Et l'Amour vint...

PRIX :

1 fr. 50



Editions du
"Petit Echo
de la Mode"
1, Rue Gazan
PARIS (XIV^e)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MO

parait tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.
:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::
Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

Le numéro : 0 fr. 40

RUSTICA

Revue universelle illustrée de la campagne
parait tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

Le numéro : 0 fr. 50

LA MODE FRANÇAISE

parait tous les mercredis.

Magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages
de roman en supplément, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

Le numéro : 0 fr. 75

LISETTE, Journal des Petites Filles

parait tous les mercredis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25

PIERROT, Journal des Garçons

parait tous les jeudis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Le plus beau magazine hebdomadaire pour fillettes et garçons.

Le numéro de 52 pages illustrées : 1 franc.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Le numéro : 0 fr. 60

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Parait le 2nd et le 4th dimanche de chaque mois.

Le petit volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

Abonnement d'un an : 12 francs.

**LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION**

"STELLA"

- V. AIGUEPERSE : 188. *Marguerite.*
 Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances.* — 56. *Monette.*
 Israë ALCIETTE : 246. *Lucile et le Mariage.*
 M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Gratienne.*
 G. D'ARVOR : 134. *Le Mariage de Rose Duprey.*
 A. et C. ASKEW : 239. *Barbara.*
 Lucy AUGÉ : 154. *La Maison dans le bois.*
 Marc AULES : 253. *Tragique méprise.*
 Claude ARIELZARA : 258. *Printemps d'amour.*
 Salva du REAL : 160. *Autour d'Yvette.*
 M. BEUDANT : 251. *L'Anneau d'opales.*
 BRADA : 91. *La Branche de romarin.*
 Jean de la BRETE : 3. *Rêver et Vire.* — 25. *Illusion masculine.* —
 34. *Un Réveil.*
 Yvonne BREMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Maindroz.*
 André BRUYERE : 161. *Le Prince d'Ombre.* — 179. *Le Château des
tempêtes.* — 223. *Le Jardin bleu.* — 254. *Ma cousine Raisin-Vert.*
 Clara-Louise BURNHAM : 125. *Porte à porte.*
 Anna CANTEGRIVE : 220. *La ravanche merveilleuse.* — 252. *Lyne aux
Roses.*
 Rosa-Nonchette CAREY : 171. *Amour et Fierté.* — 199. *Amitié ou Amour* ?
 — 230. *Petite May.* — 244. *Un Chevalier d'aujourd'hui.*
 A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse.*
 Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Maroussia.*
 Mme Paul CERVIERES : 229. *La Demoiselle de compagnie.*
 CHAMPOL : 67. *Noëlle.* — 113. *Ancelise.* — 209. *Le Vœu d'André.*
 — 216. *Péril d'amour.*
 Comtesse CLO : 137. *Le Cœur chemine.* — 190. *L'Amour quand même.*
 Jeanne de COULOMB : 60. *L'Algue d'or.*
 Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré.*
 Eric de CYS : 236. *L'Infant à escarboûche.*
 Eric de CYS et Jean ROSMER : 245. *La comtesse Edith.*
 Manuel DORE : 226. *Mademoiselle d'Hervic, mécano.*
 H. A. DOURLIAC : 206. *Quand l'amour vient...* — 235. *J'aimerais aimer.*
 — 261. *Au-dessus de l'amour.*
 Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépouses.*
 Victor FELI : 127. *Le Jardin du silence.* — 196. *L'Appel à l'Inconnue.*
 Jean FIL : 152. *Le Cœur de Ludivine.*
 Marthe FIEL : 215. *L'Audacieuse Décision.*
 Zénaïde FLEURIOT : 111. *Marga.* — 136. *Petite Belle.* — 177. *Ce
pauvre Vieil.* — 213. *Loyauté.*
 Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aimée ?* — 32. *Lequel l'aimait ?* —
 63. *Carmencita.* — 83. *Meurtrie par la vie !* — 100. *Dernier
Atout.* — 142. *Bonheur méconnu.* — 159. *Fidèle à son rêve.* —
 173. *Orgueil vaincu.* — 200. *Un an d'épreuve.*
 M.-E. FRANCIS : 175. *La Rose bleue.*
 Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...*
 Georges GISSING : 197. *Thyrza.*
 Pierre GOURDON : 242. *Le Fiancé disparu.*
 Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonner.* — 58. *Le Cœur n'oublie pas.*
 — 110. *Les Trônes s'écroulent.* — 166. *Russe et Française.* —
 176. *Maldonne.* — 192. *Le Suprême Amour.* — 232. *S'aimer encore.*
 M. de HARCOËT : 37. *Derniers Rameaux.*
 Mary HELLA : 238. *Quand la cloche sonna...*
 M. A. HULLET : 259. *Seule dans la vie.*
 Mrs HUNGERFORD : 207. *Chloé.*
 Jean JEGO : 187. *Cœur de poupée.* — 228. *Mieux que l'argent.*
 Paul JUNKA : 186. *Petite Maison, Grand Bonheur.*
 M. LA BRUYERE : 165. *Le Rachat du bonheur.*

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (Suite).

- Geneviève LECOMTE : 243. *Mon Lieutenant.*
Annie LE CUERN : 233. *L'Ombre et le Reflet.*
Mme LESCOT : 95. *Mariages d'aujourd'hui.*
Hélène LETTRY : 249. *Les Coeurs dorés.*
Yvonne LOISEL : 262. *Perlette.*
Georges de LYS : 141. *Le Logis.*
MAGALI : 221. *Le Coeur de tante Miche.*
William MAGNAY : 168. *Le Coup de foudre.*
Philippe MAQUET : 147. *Le Bonheur-du-jour.*
Hélène MATHERS : 17. *A travers les setgles.*
Eve PAUL-MARGUERITE : 172. *La Prison blanche.*
Jean MAUCLERE : 193. *Les Liens brisés.*
Suzanne MERCEY : 194. *Jocelyne.*
Prosper MERIMEE : 169. *Colomba.*
Edith METCALF : 260. *Le Roman d'un joueur.*
Magali MICHELET : 217. *Comme jadis.*
Anne MOUANS : 250. *La Femme d'Alain.*
José MYRE : 237. *Sur l'honneur.*
B. NEULLIES : 128. *La Voie de l'amour.* — 212. *La Marquise Chantol.*
Claude NISSON : 85. *L'Autre Route.*
Berry PAIN : 211. *L'Anneau magique.*
Charles PAQUIER : 263. *Comme une fleur se fanç.*
Fr. M. PEARD : 153. *Sans le savoir.* — 178. *L'Irrésolue.*
Alfred du PRADEIX : 99. *La Forêt d'argent.*
Alice PUJO : 2. *Pour lui !* (Adapté de l'anglais.)
Eva RANIE : 222. *D'un autre siècle.*
Pierre REGIS : 224. *Le Veau d'Or.*
Clau : RENAUDY : 219. *Ceux qui vivent.* — 241. *L'Ombre de la Gloire.*
— 257. *L'Aube sur la montagne.*
Procop LE ROUX : 234. *L'Anneau brisé.*
Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mari de Violana.*
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyrancille.*
Emmanuel SOY : 245. *Roman défendu.*
René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur.* — 87. *L'Amour attend...*
Jean THIERY : 138. *A grande vitesse.* — 158. *L'idée de Suzie.* — 210. *En lutte.*
Marie THIERY : 57. *Rêve et Réalité.* — 133. *L'Ombre du passé.*
Léon de TINSEAU : 117. *Le Final de la symphonie.*
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La Pettite.* — 42. *Odette de Lymatille.* — 50. *Le Mouvement Amour.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfuge.* — 97. *Artistes, jeunes filles modernes.* — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du moulin.* — 163. *Le Retour.* — 189. *Une toute petite aventure.*
Maurice VALLET : 225. *La Cruelle Victoire.*
Camille de VERINE : 255. *Telle que je suis.*
Andrée VERTIOL : 150. *Mademoiselle Printemps.*
Vaneo de KEREVEN : 247. *Sylota.*
Max du VEZUIT : 256. *La Jeannette.*
Jean de VIDOUZE : 218. *La Fille du Contrebandler.*
M. de WAILLY : 149. *Cœur d'or.* — 204. *L'Oiseau blanc.*
A.-M. et C.-N. WILLIAMSON : 205. *Le Soir de son mariage.* — 227. *Prize de beauté.* — 251. *L'Eglantine sauvage.*
Henry WOOD : 198. *Anne Hereford.*

— IL PARAIT DEUX VOLUMES PAR MOIS —

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.

C92738

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES
JEAN JEGO

Et l'Amour vint...



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"
1, Rue Gazan, Paris (XIV^e)

卷之三

Et l'Amour vint...

— Ma belle-mère est une peste !

Inutile de sourire et de prendre un air entendu. Vous le savez, prétendez-vous ? Je ne vous apprends rien ! Vous connaissez d'avance toutes les exagérations habituelles aux opprimés ou à ceux qui se disent tels ! Vous devinez que je possède un caractère passionné, vindicatif, excessif dans ses haines comme dans ses affections !...

Vous n'y êtes pas, j'ai le regret de vous l'affirmer. Toute ma crainte, au contraire, est d'être taxée d'incohérence et de vous rebouter dès le début de mon récit. Alors, j'endurerai le supplice le plus affreux des incompris : celui de demeurer silencieuse.

Dieu sait que, dans mon entourage, je manquerai d'auditeurs si j'entamais le récit de mes vicissitudes, et, si vous vous dérobez à votre tour, je serais capable de me livrer à des excentricités regrettables, et dont vous seriez en partie responsables...

Mais rien de pareil ne m'est réservé.

Bien plus, votre curiosité est déjà excitée, et c'est uniquement pour la forme que vous risquez une dernière observation.

Vous me souhaitez gravement une attitude stoïque, résignée, une dignité froide et réservée.

Si j'étais ainsi à vingt ans, vous seriez le pre-

mier à le déplorer. Et puis, je ne me propose nullement de retracer ici la vie d'une sainte moderne, et certes il en faudrait être une pour supporter sans récriminer cette guerre de ruses et de mines, cette lutte sourde, opiniâtre, déloyale, que je subis, sans trêve ni merci, depuis des années.

Je m'efforce donc de rester équitable et modérée dans mon jugement, quand je déclare tout honnêtement : ma belle-mère est une peste, doublée d'une avare et d'une sotte.

Voilà une femme bien accommodée, pensez-vous, et qui possède, à coup sûr, une belle-fille vraiment dénuée de mansuétude.

Affaire d'adaptation, uniquement ! Vous n'êtes pas au point, voilà tout.

Vous ignorez encore qu'aucune marâtre de l'histoire (voire même de la préhistoire, trop concise à mon gré sur un sujet passionnant) ne peut lui être comparée.

Car j'ai bien dit : « une marâtre », auprès de laquelle celles décrites par le bon Perrault seraient des créatures angéliques, douées de sentiments dont la délicatesse le dispaterait à la bonté et au désintéressement.

Ne vous attendez pas cependant à me voir surgir tout à coup sous la forme d'un oiseau ou d'une araignée, et n'allez pas vous imaginer que, si je me décide à tracer ces lignes, c'est parce qu'un crapaud sort de ma bouche à chaque parole prononcée.

Dieu merci, la femme de mon père n'a pas le pouvoir d'une fée, fut-elle Carabosse, sans quoi j'ose affirmer qu'un don de ce genre serait mon partage.

Pour être modernisées, ses représailles suffisent encore à me rendre la vie insupportable...

En ce moment, vexée mais impuissante, elle monte la garde devant la porte de ma chambre. En fait, cette heure, celle de mon sommeil, est une des rares qui m'appartiennent sans contestation possible.

La faible lueur que laisse perceer la fente de la porte lui révèle, il est vrai, que je ne dors pas ; mais mon père exige qu'on respecte mon repos (un repos bien gagné, vous pouvez m'en croire).

Après un avertissement inutile, M^{me} Desbordes

redescend lentement l'escalier, en pestant contre les libertés accordées aujourd'hui aux jeunes filles, et (sans la voir, je puis évoquer son geste familier) secouant, en guise de protestation, le chignon belliqueux qu'elle porte haut et ferme, au-dessus d'un front bas et plat.

Heureusement, je suis hors de sa portée, consciente de mes avantages et fière de posséder ce quelque chose que ni géôlier ni prison n'eurent jamais anéantir : la liberté de ma pensée, de mes espoirs, la certitude que j'échapperais un jour à sa vigilante autorité.

Déjà la solitude, meilleure conseillère qu'on ne le prétend, me permet de me reprendre. Pour vous la décrire mieux, j'envisage plus froidement la situation.

Là, vous voyez que votre complaisance est loin d'être inutile ; la seule conviction que je vais pouvoir vous faire des confidences m'a déjà rassérénée. Maintenant, vous pouvez ne pas me croire sans défaut, vous pouvez supposer aussi qu'en cas de litige les deux partis ont souvent des torts égaux.

A quoi bon tenterais-je de vous persuader ? Je le sais aussi bien que vous, et j'en conviens tout de suite. Mais n'avez-vous jamais éprouvé quelque plaisir à charger votre ennemi de tous les péchés d'Israël, à tort ou à raison ? D'ailleurs, tranquillisez-vous : nouveau bouc émissaire, M^{me} Desbordes saura s'en tirer.

Ce qui paraît stupéfiant, c'est la futilité du motif qui provoque aujourd'hui, de ma part, ce besoin d'expansion. La scène de ce matin s'est si souvent renouvelée sans que j'en arrive à ce point d'exaspération m'obligeant à vous importuner de mes petites histoires. Tant il est vrai que l'effet n'est pas toujours proportionné à la cause, et que la goutte d'eau... Mais je me suis promis de ne pas vous lasser en abusant des lieux communs.

Une banale discussion comme il en survient chaque jour, pendant le déjeuner de famille, a provoqué cette détente nécessaire.

Vous voyez d'ici le tableau quotidien.

Premier service silencieux, la plupart des membres de ladite famille étant doués d'un robuste appétit : ma belle-mère, ma sœur et moi,

parce que nous menons une vie saine, dans un pays où l'air est vivifiant, et, de ce fait, possédons une parfaite santé ; mes frères, parce qu'à dix et quatorze ans on dévore ce qu'on trouve, et qu'on ne risque pas d'observation sur l'âge du mouton qui a fourni le gigot, ou sur la qualité des pâtes alimentaires, plus économiques que les petits pois.

Seul, mon père, le Dr Desbordes, touche à peine aux aliments qu'on lui présente, bien qu'il ait parcouru une partie de l'île, pendant sa tournée de visites matinales.

De temps à autre, une phrase brève domine le tintement des fourchettes sur les assiettes, ou le bruit des pieds des garçons qui s'agitent sous la table.

— Beaucoup de clients ? s'informe M^{me} Desbordes, coupant pour son fils aîné une tranche de pain qui nourrirait une famille de citadins.

— Toujours trop, répond mon père, en secouant la tête d'un air préoccupé. Un cas grave, qui m'inquiète beaucoup.

Ma belle-mère lève les sourcils, signe d'irritation marquée. En veut-elle à l'humanité tout entière ? Non, sans doute. Mais tout le monde ne peut pas être bien portant, n'est-ce pas ? Alors, pourquoi ne souhaiterait-elle pas l'accroissement de la clientèle et quelque bonnes petites maladies, pas mortelles, bien sûr, mais seulement assez longues pour augmenter sérieusement les honoraires du médecin ?

— Mon pauvre ami, dit-elle, avec une inconscience superbe qu'atténue une feinte douceur, tu t'agites trop pour tes malades ! Tu prends ton métier trop à cœur. Tu n'as pourtant pas la prétention de les tirer tous d'affaire ?

— Tout au moins, ma chère, dois-je m'efforcer de les empêcher de mourir, et même les guérir, s'il se peut.

Pauvre père qui s'imagine naïvement que les médecins sont faits pour guérir !

M^{me} Desbordes, avec une bienveillance attristée, s'efforce de lui démontrer la vanité de cette prétention.

— Bien entendu, personne ne te contredit. Je suis la première à prêcher aux autres de faire leur devoir d'état. Mais, sans y manquer, il y a

des cas où, avec un peu d'habileté!... Enfin! Nos devoirs familiaux comptent, eux aussi, et nous devons nous servir des moyens placés à notre portée pour augmenter nos ressources.

— C'est-à-dire? jette papa d'une voix brève.

— Par exemple, il y a des cas où, sans prolonger la maladie, on peut prolonger la cure, dans l'intérêt même du client.

Puis, subitement emphatique :

— Oh! comme je souhaite voir Cécile épouser un médecin qui saurait profiter de la situation unique dans l'île et moderniser ce cabinet!...

— Qu'entends-tu par moderniser un cabinet? demande papa, avec une irritation visible.

— C'est, me paraît-il, choisir parmi les traitements ceux qui rapportent le plus.

— Si tu me parles des exploiteurs... Admire-les tant que tu voudras, mais ne t'étonne pas si, pour cette fois encore, je ne partage pas ta manière de voir, dit père, non sans dédain.

— D'ailleurs, soupire Cécile, un médecin moderne exigerait une autre dot que la mienne!

Argument irréfutable. Les pensées de M^{me} Desbordes s'orientent vers un autre sujet, second, lui aussi, en désillusions.

— Bienheureux, déclare-t-elle, les gens qui ont réussi! Au moins sont-ils délivrés des préoccupations pécuniaires, et la vie en est singulièrement facilitée. Mais voilà, il faut savoir faire, et tout le monde n'a pas les mêmes possibilités... Il faut être doué!

— Ce qui signifie, dit mon père ironique, que le proverbe est faux : « Aux innocents, les mains pleines. » Merci quand même. Au moins, on ne peut nier que tu apprécies ton mari!...

Et, brusquement, le docteur quitte la table et s'en va, frappant les portes!... Je résiste à l'envie de faire comme lui, et je subis en guise de dessert, avec les confitures et le fromage, les récriminations de ma belle-mère, qui nous prend tous à témoins de la pureté de ses intentions.

— Votre père prend mal tout ce que je dis. Dieu sait pourtant que je suis l'indulgence même. Lui seul ne s'en aperçoit pas!

La-dessus, elle entame la liste de tous les gens qui l'apprécient et reconnaissent ses mérites.

— Seuls, nos proches nous ignorent !...

Je me sens visée et j'écoute l'apostrophe véhémente, avec un calme apparent.

Enfin, nous avons le droit de nous disperser, et nous en usons avec bonheur.

C'est au jardin que je me réfugie, pendant la courte récréation accordée au nom de l'hygiène. Au jardin, entendez-vous ! Pesez bien les mots, je vous prie. Espérez-vous, à cette évocation, vous égarer au milieu de terrasses et d'escaliers artisamment ménagés, vous dissimuler sous des portiques de roses, vous mirer dans des parterres d'eau, ou vous pencher sur de claires fontaines ?

Mieux encore, songez-vous aux jardins de l'Inde, avec leur profusion de fleurs fabuleuses ; à ceux d'Italie, peuplés de groupes de marbre ; à ceux d'Angleterre, invraisemblablement verts ?

Ou même, plus modestement, imaginez-vous le jardin bourgeois où, groupées en massifs, se fondent, harmonieusement choisies, les fleurs de la saison, myosotis encadrés de giroflées aux tons chauds, pensées de velours, expressives comme des visages humains ?

Rien de tout cela ! Renouez tout de suite à tant de splendeurs. Représentez-vous simplement un coin de terre, enclos de murailles tapissées de lierre et si hautes qu'elles limitent l'horizon ! Au milieu, une pelouse où, en guise de gazon, pousse l'herbe de prés, parsemée de pâquerettes et de renoncules.

Quelques arbres, aux formes tourmentées, sont dispersés ça et là, vétérans qui ont résisté à la violence des vents tourbillonnant dans cet espace trop borné et à la négligence totale des hommes : cypres qui s'allongent en quenouille, pauvres îls que nul jardinier ne songe à tailler, vieux tilleul trapu, acacia fragile dont la graine, venue on ne sait d'où, a germé là, dans un coin.

Seul, un énorme figuier, protégé par la muraille, s'épanouit, noueux, rustique, et moche, dans ses branches couvertes de petites feuilles luisantes, un refuge à mon goût.

En résumé, un lieu désert, inculte et morne, dont la vue ne saurait éveiller que votre pitié étonnée.

A mes yeux, c'est la merveille des merveilles.

Si hauts que soient les murs, ils ne peuvent dissimuler les feuillages des grands ormes des remparts. A travers ces verdures neuves tombe une lumière dorée, la lumière éclatante du midi éblouissant.

Quand le commandant de la place habitait notre maison (il y a plus de deux siècles), ce jardin eut son heure de gloire.

A peine visibles aujourd'hui, les rectangles bordés de buis témoignent qu'il fut dessiné avec soin.

Mais, dans sa déchéance, n'est-il pas mille fois plus élégant, plus harmonieux aujourd'hui qu'au temps de ses splendeurs? Jamais jardinier, si artiste soit-il, n'égalera la fantaisie de la Nature, pour peu qu'elle y prenne peine.

Ici, nul ne partage heureusement ma manière de voir, et, abandonné de tous, ledit jardin reste ma conquête.

Or la notion de la propriété est si vive, si instinctive, qu'elle s'affirme à propos de la moindre pierre, du plus petit coin planté, pré ou bois. Ma prise de possession suffit à modifier à mes yeux l'aspect de ces lieux.

Les pervenches qui foisonnent au pied de mon figuier me rappellent les sentiers de mousse sous les pins; le goût du sel qui demeure sur mes lèvres m'affirme l'Océan tout proche, et la brise qui caresse mes cheveux m'apporte l'haleine aromatisée de toute la forêt.

Le désordre règne en maître dans ce coin privilégié dont l'abandon est le plus grand charme. Cet abandon lui attire le dédain de M^{me} Desbordes, et cette animosité fut peut-être, à l'origine, la raison de mon affection.

Mais pourquoi faut-il remonter aux sources des choses? Là comme ici, je suis à l'abri, car ma belle-mère, dédaigneuse d'une terre si inculte, réserve ses fureurs de nettoyage aux parquets et aux cuivres de la maison.

Je tolère la présence de mes frères par pure condescendance, et c'est avec une indulgence protectrice que je les regarde se dédommager de la contrainte du repas par des bourrades et des cris perçants.

Tandis qu'ils se mitraillent à coups de lilas et que les étoiles mauves s'éparpillent dans l'herbe,

je songe à l'étrange aspect de notre maisonnée.

J'ai entendu dire que certaines familles forment un cercle parfait. Tel n'est pas notre cas ! Aucune figure géométrique possible ! Des lignes parallèles ont plus de chance de se rencontrer que deux d'entre nous de partager un même sentiment.

En pareil cas, faut-il s'en prendre à nos caractères trop différents, à nos natures par trop dissimblables ? Aux événements plutôt, à mon avis.

Pourquoi les mères ne peuvent-elles pas toujours élever leurs enfants ? Pourquoi la mort sépare-t-elle si cruellement ceux qui s'aiment ?

Ma petite maman si délicieuse, si tendrement chérie de tous, est morte d'une embolie, huit jours après ma naissance.

Quoi qu'on dise, tout le mal vient de là. Un être anéanti, désesparé, vieilli avant l'âge, une petite créature qui réclame les soins féminins, deux pauvres malheureux livrés à eux-mêmes et désarmés devant la vie, cherchant éperdument leur voie, sans la rencontrer. Lassé, empêtré du poupon que j'étais, mon père a cru bien faire en se laissant marier à une jeune fille sérieuse et pauvre, qu'on lui présentait comme l'abrégié de toutes les vertus.

Un médecin se doit à sa clientèle, et il faut bien l'avouer, c'est justement dans le travail, dans l'accomplissement de cette tâche souvent pénible qu'il a trouvé ses seules consolations. Pouvait-il supposer, tandis qu'il assumait un labeur écrasant, que sa fille serait sacrifiée par la jeune personne universellement réputée comme vertueuse et dévouée ?

Dévouée et vertueuse, mais elle l'est ; du moins, elle en demeure persuadée, grâce à la faculté merveilleuse dont elle jouit, et que je vous souhaite à tous.

Nul ne possède plus à fond l'art de confondre son devoir et son intérêt. Nulle ne sait mieux se convaincre qu'en suivant ses désirs elle agit seulement par vertu. Est-elle unique dans son genre ? Je ne le crois pas. Il doit exister par le monde quantité de gens sur ce modèle.

Le cercle restreint où elle évolue devient le centre du monde. Hors le milieu bourgeois, elle ignore la société.

Mais cette absence de toute idée générale serait

supportable, si elle ne s'alliait pas avec une avidité invraisemblable de richesses et plus encore de louanges.

De l'une comme de l'autre, elle est singulièrement privée, il faut l'avouer. Aussi se pose-t-elle volontiers en victime du sort, et surtout en victime de son mari.

Entre les deux époux, aucune intimité, aucune pensée commune. Jamais couple ne fut plus mal assorti.

Plus mon père s'isole, évite d'apercevoir cette médiocrité qui l'irrite, plus on l'accuse de se désintéresser des siens, de se dérober à ses devoirs immédiats.

Sa patience est indifférence ; son travail consciencieux, égoïsme. Méconnu, taxé d'ingratitude, déprimé, fatigué, il fuit la maison et se réfugie dans l'accomplissement de sa tâche, inconscient, hélas ! de l'abandon moral où il me laisse, moi, sa préférée pourtant.

Incompétent d'ailleurs, comme ceux de son sexe, à apprécier à leur juste valeur les petites « rosseries » où excelle son épouse, et incapable de juger cette guerre de coups d'épingle où sa virtuosité est incomparable.

C'est ainsi que, livrée à moi-même, je « souffris avant de penser ». (Je modifie ainsi pour ma cause l'affirmation de Jean-Jacques.)

Mais vous n'êtes pas seule, direz-vous. N'avez-vous pas une compagne, une sœur ?

Evidemment, Cécile est ma sœur, mais cette parenté si proche, pas plus que l'éducation semblable, la cohabitation, n'ont réussi à créer entre nous le lien fraternel, fait d'intimité et d'affection, si précieux, dit-on, et qui persiste en dépit des années et des séparations.

Imagination, cœur, esprit diffèrent totalement. De ce fait, nos goûts, nos désirs n'ont aucune ressemblance. Sur un seul point, nous sommes d'accord : la rigueur de nos jugements réciproques.

Cécile est avant tout la fille de sa mère. Je suis l'ennemie, l'intruse et parfois la rivale. Vous voilà fixés sur ses sentiments envers moi.

Ma belle-mère revit en cette enfant chérie, c'est elle-même qui l'affirme. Elle proclame pareille-

ment qu'elle fut fort jolie, et il serait téméraire de la contredire. Mon père lui-même devient sourd et muet dès qu'elle entame ce sujet de conversation.

Mais, après cette déclaration, vous ne seriez pas surpris d'apprendre que ma sœur n'est pas favorisée au point de vue des charmes extérieurs.

Grande, fortement charpentée, pourvue de membres épais, agrémentée de mains rouges qui font son désespoir, et de pieds qu'elle prétend petits, mais qui s'accordent de grandes pointures, elle aurait au moins l'attrait que donne une santé à toute épreuve.

Malheureusement, elle déplore cette apparence rassurante, rêve d'une silhouette menue, d'extrémités racées. Et, pour réformer la nature, elle s'impose des airs languissants, des gestes convenus et mignards, complètement en désaccord avec ce physique champêtre.

Vous croyez que j'exagère? Suspect, le jugement fraternel, et, la plupart du temps, plus porté à la critique qu'à l'admiration avengeuse.

Hélas! l'opinion publique n'est guère encourageante. De l'avis de tous, Cécile n'est pas jolie. Cette désapprobation trop visible est pour moi une croix quotidienne!

Vous voilà tout émus. Quelle bonne petite sœur! songez-vous. Hélas! pourquoi me faut-il vous enlever cette illusion, peut-être la dernière?

C'est avec une résignation peu méritoire que je prendrais mon parti d'une calamité qui ne m'affecte pas personnellement. Seulement, des gens aussi bienveillants que maladroits ont établi entre ma sœur et moi des comparaisons qui tournent généralement à mon avantage. Ceci me vaut maints propos acerbes, dissimulés sous une feinte bonhomie.

Sauf parce qu'elle nuit, en ce cas, à la bonne harmonie de la maison, la question physique serait néanmoins secondaire. Hélas! ainsi que vous l'avez compris, les qualités morales de Cécile ne me réservent nulle compensation.

Cependant, naturelle, elle serait passable. Malheureusement, ses efforts répétés réussissent à la rendre franchement insupportable à ceux qui sont dans l'obligation de subir ses théories et ses attitudes convenues.

Restent mes frères. Jean-François, l'aîné, incarne, paraît-il, le type masculin de la branche cadette des Seguy de Veyrarques (ma belle-mère est de bonne souche).

Grâce à cette ressemblance, réelle ou imaginaire, ce grand dadais de quatorze ans, long, lent, laid, comme on l'est parfois à cet âge, détient le record des préférences maternelles. A l'instar de son aïeul, il sera, prétend M^{me} Desbordes, un « bourreau des cœurs ». Pour le moment, loin de ressembler à ce grand-père irréprochable dans sa mise, Jean-François déambule par les rues, débraillé, héret sur l'oreille, mains aux poches. Dédaigneux de ses futures conquêtes, il se préoccupe uniquement du moyen de remplacer sa répétition de latin par une partie de pêche sensationnelle, ou de se procurer les subsides nécessaires pour acheter des billes au bazar.

Quant à Xavier, le benjamin, c'est, faut-il le dire? mon préféré à moi. Des trois, c'est le moins apprécié de sa mère (je vous avais prévenu que nos goûts ne concordaient pas). Aussi vif, remuant, gai et malin, que son frère et sa sœur sont apathiques et lents. Toujours prêt à jouer un bon tour à quelqu'un, mais disposé à lui rendre service aussitôt après, pour se réhabiliter. Possède à l'égard de ses vêtements un dédain au moins égal à celui de Jean-François. Il serait à croire que le slot a pour principale mission de rapporter fidèlement les innombrables paires de souliers oubliés sur la grève, et que les gilets de laine se pêchent journallement à l'aide d'une épuisette.

Voilà ma famille, et pour votre servante...

N'attendez rien de plus ce soir, car je tombe de sommeil, et je serais capable de prendre mon rêve ou mes désirs pour la réalité...

*

Malgré toutes ses prétentions, cette jeune fille n'est qu'une étourdie...

Le début de son histoire est incomplet.

Elle se plaît à nous narrer les détails fastidieux d'une existence resserrée, parle à tort et à travers de ses querelles familiales, et prend autant de soins à révéler ses pensées les plus secrètes qu'à

ne pas décrire les traits de sa phisyonomie, cela par fausse modestie, à coup sûr.

Mais elle commet une erreur impardonnable en négligeant de nous donner des indications précises sur le lieu où elle vit et où il nous faut la suivre, non sans perdre le souffle, à dire vrai.

Telles sont vos propres réflexions, après ce premier chapitre. Tranquillisez-vous. Cette abstention n'est qu'une feinte, une aimable supercherie, destinée à piquer votre curiosité.

Il y a un certain attrait à renseigner incomplètement le lecteur intelligent (ils le sont tous).

A l'aide de quelques aperçus qui n'ont l'air de rien, on le met sur la bonne piste, tout en lui laissant le plaisir de suppléer aux négligences de l'écrivain. Quand, par son propre effort, il est parvenu à combler toutes les lacunes, il croit avoir découvert la preuve d'une rare habileté, et dans cette constatation éprouvé un vif sujet de contentement.

De ce qui précède vous déduisez : d'abord, que je vis dans une île ; de plus, que je suis Française. Du moins, j'espère que ma prose est suffisamment correcte pour que vous n'en doutiez pas.

Le nombre des îles françaises étant relativement restreint, le champ de vos investigations se trouve, de ce fait, particulièrement réduit. Mais c'est encore insuffisant ; vous hésitez et vous avez hâte d'être fixé.

Pour ne pas vous impatienter davantage, je m'empresse de vous donner de plus amples renseignements.

Au cas où vous seriez médiocres géographes (ce qui m'étonnerait), je vais tâcher d'être tout à fait explicite. Il s'agit de l'île d'Oléron, autrefois île des Larrons, prétend la chronique, située dans l'océan Atlantique, vis-à-vis des côtes de Saintonge.

Vous dévoilerais sa superficie ? Cela me serait facile, car la plupart des insulaires exhibent volontiers sur les muraillés de leur logis une carte détaillée de leur pays. Il paraît que, sur le continent, l'usage est moins répandu de placarder chez soi, pour l'enseignement de tous, les contours de sa province ou de son département.

Mais un chiffre saurait-il vous rendre la beauté tragique de cette côte sauvage, le silence immense de ces forêts sans hiver, l'éclat de ce ciel qui flambe, de ces sables dorés...

Et, quant au dénombrement de ses habitants, je me garderais bien de vous l'énoncer, si restreint qu'il soit.

Il est entendu que des gens séparés du continent par un bras de mer doivent être invraisemblablement arriérés, et l'on ne peut que s'apitoyer sur leur sort. S'ils étaient trop nombreux, ils risqueraient d'accaparer une dose de pitié que vous réservez peut-être aux sauvages de l'Afrique Equatoriale. Je me ferais un scrupule de les en priver.

Par contre, j'aimerais vous parler des origines de mon île, de son histoire.

Fut-elle ou non, aux époques les plus lointaines, reliée au continent ?

C'est plus que probable ; seulement, si vous le voulez bien, nous ne discuterons pas sur la nature du cataclysme qui produisit la fissure. La dislocation s'est faite, voilà ce qui est évident. Insulaires nous sommes, et passablement fiers de notre petite patrie.

On prétend qu'elle abrita jadis les premières colonies errantes ; mais, seuls, les silex retrouvés sur son territoire confirment la véracité de cette assertion.

On a des preuves plus concluantes du passage des Romains qui y construisirent de belles villas dont il reste quelques pierres ! Ils appréciaient fort, assure-t-on, le gibier de ses forêts épaisse et les huîtres déjà renommées de ses côtes.

Plus tard, les rois de France et d'Angleterre se la disputèrent tour à tour. Possession anglaise depuis le mariage d'Aliénor de Guyenne avec Henri II, elle ne retourna définitivement à la couronne de France que sous Charles V. Durant ces époques troublées, elle eut à subir bien des luttes intestines ; mais, avec le temps, les passions se sont émoussées.

Puis, comment s'obstiner à tergiverser sur les querelles lointaines, alors que la vie présente exige un effort constamment renouvelé : les débats humains deviennent singulièrement puérils, lorsqu'il s'agit de se défendre contre les éléments.

C'est le sable qui ensevelit des villages entiers et que l'on ne contient qu'à l'aide de la dune ; c'est le vent dévastateur qui souffle en tempête, desséchant les récoltes jusqu'à ce qu'on lui oppose la barrière de la forêt ; c'est l'Océan surtout, dont beaucoup vivent, et qui toujours menace. Mau-musson gronde, et nul ne l'entend sans émoi. Tous savent que sa tragique ruine n'est pas vainue. Tous connaissent les méfaits de la redoutable passe, la plus féconde en sinistres, après celle d'Ouessant.

Le port le plus important de l'île est près de la petite ville du Château.

C'est là que mon père exerce la médecine, et que nous menons l'existence la plus morne que l'on puisse imaginer.

La vie s'écoule avec une sage lenteur. De six heures du matin à dix heures du soir, nous sommes occupées par mille petites choses qui semblent de la plus haute importance. Le moindre fait divers défraye nos conversations pendant la moitié de l'hiver. La perspective de la saison des bains nous occupe pendant l'autre moitié.

Jusqu'à ma dix-huitième année, je ne connaissais que cette heureuse saison des bains, ma belle-mère ayant obtenu de me laisser au collège de La Rochelle jusqu'à mon bacchot.

Mais, une fois pourvue de mon diplôme, il m'a fallu reprendre ma place au foyer, selon la volonté paternelle. Vais-je m'aliéner déjà votre sympathie, parce que j'ai accepté sans me débattre la vie commune avec une personne que je n'aime pas et qui me le rend bien ?

Forcée m'est d'avouer que toutes mes tentatives pour échapper à cette destinée n'ont pas eu de succès. Les théories actuelles facilitent l'émancipation des jeunes filles, prétendez-vous ?

Croyez mon expérience toute récente. Il n'est pas si commode qu'on le prétend de vivre sa vie, sans souci des autres.

Dans notre île perdue, les préjugés bourgeois sont loin d'être abolis. Mon père, qui, au point de vue scientifique, grâce à un labeur incessant, parvient à se maintenir au courant des progrès de la Médecine, n'est pas du tout à la « page », en ce qui concerne l'avenir d'une femme.

C'est en vain que j'ai combattu, animée des meilleurs arguments, afin de pousser plus avant mes études.

— Qu'ambitionnes-tu? m'a-t-il demandé. Tu veux te faire professeur? Donne plutôt des répétitions à tes frères.

. — Je manque de patience.

— Avocate? Tu n'auras pas de causes! Médecin? Pas de clientèle! Un homme végète trop souvent. Que dire des débuts d'une femme dans des pays aussi arriérés que les nôtres? D'ailleurs toutes ces carrières-là demandent de gros sacrifices d'argent. Je ne puis actuellement distraire une si forte somme, chaque année, alors que tes frères vont commencer leurs études.

Argument malheureusement indiscutable péremptoire.

J'ai proposé, sans plus de succès, les emplois plus modestes : Banque, Chemin de fer.

— Il faut avoir la peau trop dure. Je ne veux pas que ma petite fille tombe malade. Et puis, à ton âge, vas-tu partir seule pour une grande ville?

A force de réfléchir, j'ai eu une idée.

— Papa, que dirais-tu si j'allais suivre des cours d'infirmière? Je me logerais chez les amis à Saintes ou à la Rochelle, chez les Charrua, par exemple, ou les Testard, qui n'ont pas d'enfants, et cela ne durerait pas trop longtemps. Munié d'un brevet d'infirmière bénévole, le premier degré, je pourrais te seconder ici, te remplacer pour les pansages, les piqûres qui te prennent un temps précieux.

Cette fois, je suis tombée juste. Mon père ébranlé a consulté ma belle-mère, en lui faisant ressortir les avantages de cette proposition.

Or, parmi les professions déclarées possibles pour une jeune fille de la bourgeoisie se trouve précisément celle d'infirmière.

— On peut suivre ces cours sans déchoir, a dit M^{me} Desbordes, puisque des jeunes filles d'aristocratie l'ont fait pour entrer à la Croix-Rouge.

Ainsi, pas d'objections plausibles. Voici une situation bien posée.

Avant de se décider, père a formulé cependant sa pensée intime :

— Je ne crois pas que cette profession nuise à

ton établissement, car, vois-tu, ma petite fille, cette question est la plus importante de toutes. La femme est faite pour le mariage ; le reste n'est qu'un pis-aller. Et, dans nos provinces, les jeunes filles qui travaillent se marient généralement moins bien que les autres.

— Ce n'est peut-être pas une question de préjugés, mais de dot. Celles qui sont obligées de travailler sont forcément moins riches que celles dont l'avenir est assuré, et peuvent encore attendre en famille un épouseur !

Cela paraît évident. Mais on prétend que les jeunes filles riches cherchent, elles aussi, à connaître leur liberté.

— Des dévergondées, sans doute, prononce M^{me} Deshordes d'un air pincé, ou celles qui ne sont pas heureuses chez elles.

Tel n'est pas mon cas, évidemment. Je surabonde de joie dès que m'abrite le toit de mon père.

Cependant, j'ai eu gain de cause. Ma belle-mère ne déplore pas autre mesure une prolongation d'absence de quelques mois et, en femme pratique, apprécie les services que je peux rendre, dans de telles conditions.

Mais tout a une fin, et j'ai dû reprendre la vie commune, depuis trois ans bientôt. Mes fonctions me donnent heureusement quelques heures de liberté relative.

Dans un pavillon adossé à notre maison, mon père a installé son laboratoire. Bien modeste, cette « clinique », ainsi que la nomme M^{me} Deshordes, avec un ton de respect attendri. C'est là que je fais des applications de rayons ultra-violets, des pansements, et même des piqûres, aux clients qui peuvent venir jusqu'à nous. La légère augmentation de revenu qui résulte de mes efforts me vaut un peu de bienveillance. Mais, hélas ! toute médaille a son revers.

Il paraît que des gens bien intentionnés (à moins que ce ne soit le contraire) ont fait ressortir intempestivement mes humbles mérites.

J'ai essayé de démontrer à ces âmes naïves que, en vérité, mon bagage est léger. Dans ce royaume d'aveugles je fais sensation, et, bien sincèrement, je sais qu'il n'y a pas de quoi. À tous points de vue je déplore cet état de choses que je ne puis

empêcher, car de tels éloges m'attirent d'injustes représailles de ma belle-mère.

Pauvre femme, quelle triste vie! Toujours se plaindre et se fâcher, alors qu'elle pourrait jouir de son bonheur, de sa santé, s'appuyer sur son mari, s'attendrir sur ses enfants.

Et je pense parfois que je pourrai, dans dix, quinze, vingt ans (dites un siècle), devenir aussi routinière et mesquine dans mes désirs, dans mes goûts, dans mes tracas ; que mes élans se limiteront à la joie d'accomplir un voyage sur le continent ; que je considérerai comme la pire des catastrophes d'avoir brûlé mes confitures ou écourté la cuisson des conserves de petits pois.

Ainsi ai-je résumé, hier, les élucubrations fantaisistes d'une imagination toujours en éveil.

Aux prises, ce soir, avec la réalité brutale, inattendue, mais indiscutable, je sens combien nos préoccupations sont souvent vaines, combien nos prévisions d'hier sont différentes de ce que la nécessité de vivre exigera demain.

Que sont de telles misères à côté du fait qui s'est produit tout à coup et qui accapte exclusivement ma pensée.

En vérité, il suffit de bien peu de choses pour changer le cours d'une existence et modifier la destinée de toute une famille.

Ce matin, jour de marché, je prévoyais plus d'occupations que de coutume, la plupart de nos paysans profitant de ce déplacement forcé pour se rendre à la consultation.

Après avoir endossé ma blouse d'infirmière, j'ai voulu souhaiter, comme chaque matin, le bonjour à mon père. Deux petits coups à la porte qui m'est réservée, et, n'ayant pas de réponse, j'entre dans ce que le Dr Deshordes appelle son « repaire ».

Trop absorbé, sans doute, il ne m'a pas entendue. Les coudes sur son bureau, la tête entre ses mains, il consulte un livre de médecine. Cela ne peut me surprendre.

Je sais qu'un de ses malades est en danger. Le consultant, un confrère de Saint-Denis, le déclare

perdu. Mais père ne veut pas abandonner la partie, où, du moins, se défiant de lui-même, il veut s'assurer que la médecine nouvelle n'a pas trouvé quelque remède inconnu jusqu'alors et permettant encore d'espérer.

Craignant qu'il n'oublie l'heure dans l'intensité de son effort, je m'approche et je pose le plus doucement possible la main sur son épaule.

Subitement il se détourne et je pousse un cri.

— Mon Dieu ! Comme tu es pâle ! Père, tu es malade ?

— Ma pauvre petite !

Et son visage, sa voix expriment une tristesse infinie.

— Père, je t'en prie... dis-moi : qu'as-tu ?

— Tu le sauras toujours assez tôt.

— Comme tu dis cela ! Qu'y a-t-il, je t'en conjure ? Maintenant que je t'ai vu si troublé, je n'aurai plus un instant de repos, jusqu'à ce que tu m'aies confié ce qui peut t'émoiigner à ce point. Je m'inquiéterai doublement, sans doute, car rien n'est pire que l'incertitude.

L'une des mains de papa est retombée sur son livre, comme pour me cacher le paragraphe qu'il lisait.

De l'autre, il me caresse doucement les cheveux. Son visage est toujours aussi pâle et, de plus, empreint d'une gravité si douloureuse que mon anxiété est inexprimable.

— Sais-tu vraiment, reprend-il après un long silence, si ton incertitude n'est pas préférable à la vérité ?

Et, soudain, à l'appréhension vague succède une crainte plus précise.

Un instinct que je devine infaillible m'avertit que mes pires appréhensions vont se réaliser.

Une catastrophe va m'atteindre, et la pire de toutes. Mon père est malade, très malade, peut-être perdu...

Mais aussitôt je cherche à repousser une aussi affreuse supposition, le cœur serré par cette indicible angoisse qui s'incruste de plus en plus en moi.

— Tout le monde peut se tromper, papa ; qu'as-tu donc observé ? Pourquoi supposes-tu... ?

— Ah ! nous y voilà ! interrompt-il sans me.

laisser achever. Eh bien ! oui, ma chérie, tu as deviné. Je viens de subir une crise très brève, mais terriblement douloureuse. J'ai noté les caractères d'une maladie grave, très grave..., incurable, je crois et je suis sous le coup de l'émotion, après une telle découverte.

— Quelle maladie ? Père, tu te trompes, c'est impossible ?

— Je le souhaite, murmure-t-il en secouant la tête. Mais, petite, tu es brave, et je peux me confier à toi.

Brave ! Certes non ! La seule perspective d'entendre les paroles redoutées me fait souhaiter éperdument qu'il se taise.

Je résiste à l'envie de m'ensuiter pour ne pas écouter, et, précisément, mon pauvre papa éprouve quelque soulagement à me prendre pour confidente et à me communiquer ses inquiétudes, car, sans que j'aie lieu d'insister, il avoue :

— je viens d'avoir une crise d'angine de poitrine.

Evidemment, ce devait être cela !!! Cette crise d'angoisse intense et atrocement douloureuse qui le laisse visiblement brisé !

Avec un calme qui m'étonne moi-même, j'ai entendu sans témoigner mon émotion.

Est-ce de lui qu'il s'agit ? Est-ce sur nous que pèse une si incroyable menace ? Il me semble que non !

Avec surprise je regarde autour de moi.

Rien n'a changé ! Les chers vieux meubles qui ont entendu depuis plusieurs générations les durs arrêts médicaux sont restés insensibles encore à celui-ci.

Au dehors, pas la moindre trace de tempête à l'unisson de celle qui me ravage. La voix d'une pêcheuse qui crie sa marchandise en passant sous nos fenêtres me prouve cependant que je suis éveillée.

— Mettons que j'ai une fausse angine, répond papa qui se reprend après cet instant d'abandon. Je ne suis pas insaillible, et, de toutes façons, il n'y a rien à tenter. Faisons donc notre devoir, ce matin comme les autres jours.

Avant de le quitter, je veux me précipiter dans ses bras. Il esquisse un mouvement pour me re-

pousser, craignant de s'attendrir, mais presqu'aussitôt il m'attire avec un calme qui me déconcerte et m'embrasse, sans plus d'émotion que d'habitude.

— Va, ma petite fille ; on s'impatiente, on nous attend.

Et moi, si volontiers indocile, je ne songe même pas à protester.

Est-il donc vrai qu'une force est en nous, inemployée jusqu'à l'instant où les circonstances nous obligent à dépasser notre mesure ordinaire ?

Quelque chose qui nous élève, en dépit de nous-mêmes et de notre intérêt égoïste, et nous condamne à agir contre notre propre désir.

Devant cette fermeté, cette simplicité héroïque, j'accomplice ma tâche, essayant de me soustraire à l'obsession douloureuse.

J'applique les rayons ultra-violets sur la colonne vertébrale d'une fillette débile qui vient pour la première fois.

Puis c'est la vieille Florentine Quillard dont le bras paralysé reprend un peu de vie à chaque séance.

En dernier lieu, Asaël Ragonneau, dit l'Avocat, sans doute parce qu'il est incapable de prononcer trois mots de suite, lequel s'est blessé en « détrouquant » les huîtres et vient, chaque jour, se faire panser ici.

Et, malgré l'inquiétude grandissante, l'obscuré obligation de continuer l'humble besogne, autant que la certitude que toute protestation serait inutile, m'ont permis d'agir comme les autres jours, de parler comme d'habitude et de paraître m'intéresser prodigieusement aux progrès survenus dans l'état des malades.

Et c'est seulement quand je me retrouve seule dans le laboratoire désert que je consens à écouter la plainte de mon cœur, de plus en plus lourd, de plus en plus angoissé.

* * *

Si je vous disais que mon inquiétude m'a tenue éveillée toute la nuit, vous vous apitoyeriez peut-être davantage sur mon sort.

Mais la vérité me force d'avouer que, malgré

L'excès de mon chagrin, je me suis endormie (endormie en pleurant, il est certain, mais profondément), et, malgré le mauvais temps survenu tout à coup et le vent qui souffle avec rage, je ne me suis réveillée guère plus tôt que d'habitude.

Par exemple, à peine avais-je ouvert les yeux que j'ai retrouvé toutes mes angoisses de la veille et que j'ai, une fois de plus, repassé toutes les impressions cruelles de cette journée interminable. Mais, tandis qu'hier j'étais accablée, prête à me désespérer, je suis aujourd'hui dans un état d'esprit tout différent. La dernière solution à laquelle je voudrais me résoudre serait de subir ce coup du destin sans tenter de le parer.

Tout au moins doit-on essayer de lutter, et, d'abord, il faut examiner de sang-froid la situation. Une maladie se soigne et, avec l'aide de Dieu, se guérit. Ma première tentative sera une prière, une supplication ardente vers ce Dieu que mon éducation religieuse, très spéciale, me présente avant tout comme un rigoureux justicier, mais que, moi, je veux croire Intelligence Suprême et Ineffable Bonté.

Fortifiée par cette prière, je cherche ensuite à découvrir le meilleur moyen pour une lutte efficace.

A pas de loup, je monte au grenier et, parmi de vieux bouquins relégués dans un coin, je dégage un ancien traité de médecine.

Je sais bien que le procédé vous paraît peut-être bizarre, mais mon impatience est trop grande pour attendre l'heure où je pourrai descendre sans réveiller la maisonnée ; puis je redoute la perspicacité de mon père, si je dérange tant soit peu les livres dont il se sert le plus souvent.

Le paragraphe qui concerne la maladie envisagée ne me rassure pas ! Cependant la fausse angine peut être en effet confondue avec la véritable. Le traitement qui s'impose pendant les crises : morphine, aconitine ; dans l'intervalle : iode de potassium. Et surtout : ... vie calme, exempte de soucis ! Pas de surmenage ! d'émotions !...

Très facile à observer.

Au besoin, une cure : Royat, L'auxenil, etc. Si peu encourageante que soit ma lecture, elle me suggère pourtant l'idée cherchée.

Evidemment, la solution s'impose, unique. Com-

ment n'y ai-je pas songé plus tôt ? La seule chose à faire est de conduire papa sur le continent et le faire examiner par un de ses confrères en renom.

Une célébrité quelconque qui donnera son avis et, sans doute, proposera un remède inconnu et efficace. Peut-être la médecine a-t-elle découvert la panacée exigée ? N'ai-je pas entendu dernièrement parler d'une opération tentée en pareil cas ?

A première vue, rien n'est plus simple qu'un tel déplacement. Pour un médecin de campagne, l'affaire se complique ; mais je suis résolue à résoudre, une à une, toutes les objections.

La première viendra, sans conteste, de ma belle-mère. Comment lui faire entendre raison ?

Vous supposez que j'exagère et qu'il suffira de lui mettre la chose au point. Mais justement j'hésite, et cela est facile à comprendre, à lui annoncer une pareille nouvelle. Si bizarre que soit l'affection qu'elle porte à son mari, elle est indiscutable. Exclusive, jalouse, peu éclairée, mais sincère, personne ne la met en doute. A juger par ma propre émotion, je pressens la sienne, et je n'ose lui porter un tel coup.

D'autre part, jamais mon père ne se décidera à partir, même pour quelques jours, s'il n'est vivement sollicité de le faire.

Et, dans l'ignorance des motifs qui nécessitent une telle décision, sa femme combattrra éperdument ce voyage coûteux et inexpliqué. Nos finances ne sont pas brillantes, hélas ! et une raison grave peut seule excuser une si grosse dépense, aux yeux d'une bourgeoisie aussi économie que l'est M^{me} Desbordes.

Allons, le sort en est jeté. Je l'avertirai aujourd'hui même.

Au moment où je prends cette énergique résolution, des éclats de voix irritées montent jusqu'à moi.

Encore ! Encore et toujours ! L'inévitable scène ! Je reconnaissais les mots que je ne distingue pas, les reproches quotidiens qui portent d'autant plus qu'ils sont injustes.

Jamais M^{me} Desbordes ne s'est doutée de la valeur professionnelle de son mari. A ses yeux le talent n'est rien s'il n'apporte pas le succès. Et, par.

une contradiction manifeste, alors qu'elle lui reproche de ne pas gagner d'argent, elle ne lui en veut pas moins de consacrer tous ses instants de répit à s'instruire davantage.

Ses indignations montent jusqu'à moi et, bien que habituée, hélas ! cette fois je ne pais les supporter plus longtemps. L'ordonnance est encore devant moi : Vie calme, pas d'émotions, pas de soucis ! Le programme est plutôt contre-indiqué.

Avec fracas, pour attirer l'attention de ma belle-mère et détourner le cours du torrent, j'ouvre la porte de ma chambre, je la ferme bruyamment et je descends l'escalier en faisant taper mes talons.

Sur le palier du premier étage bombe un cabinet charentais, en cœur de frêne, aux ferrures luisantes. Entre le meuble et la muraille, un petit espace libre que je connais bien m'abritera ce matin. Face à la porte de la chambre, prête à intervenir si l'occasion se présente, décidée à la faire naître, au besoin, je m'arrête un moment.

Et j'entends la voix de M^{me} Desbordes qui s'élève, une voix spéciale qu'elle réserve aux grandes occasions :

— Je veux bien encore vous accorder cette joie.

Vous voyez que ma belle-mère connaît ses classiques. Du moins, elle a des réminiscences vagues. Malheureusement elle corrige au besoin Racine ou Corneille, pour que ses citations s'adaptent mieux à la situation. Rappelez-vous la phrase d'Hermione, et remplacez Andromaque par la Science, rivale dangereuse pour laquelle le pauvre docteur délaissait sa tendre compagne.

A peine a-t-elle fini de parler que la porte s'ouvre, et mon père sort rapidement sans me voir et descend précipitamment l'escalier. Aussitôt, tous mes instincts combattifs renaissent, et je cours livrer l'assaut.

L'ennemi, qui se croit à l'abri, répond d'un ton bref à mon coup décidé sur la porte :

— Entrez ! Tiens, c'est toi, Jacqueline ?

— En effet, c'est moi qui ai à vous parler.

— Quel drôle de ton ! Tu as l'air bien solennel.

— Et vous, bien en colère.

Après cette réponse peu respectueuse que je n'ai pu contenir, je m'attends à tout, et ce n'est pas en vain.

— Insolente ! Non, en vérité, nulle n'est plus à plaindre que moi. Après avoir tout supporté de cette enfant ! Ne pas me rendre justice ! Dire qu'il y a des ménages unis !

Malgré mes projets, car je voulais conduire la discussion et m'étais promis de ne pas m'embarrasser, je me laisse entraîner hors des limites prévues.

— Taisez-vous ! lui ai-je crié. Vous voyez bien que toutes ces discussions sont odieuses. Mon père est malade.

— Malade, ton père ? Pas plus que moi, je te prie de le croire. Si les hommes avaient le quart de nos misères, ils ne seraient pas tant de besogne que nous. Pour un malaise insignifiant, ils croient avoir toutes les maladies.

— Une seule suffit, ai-je répondu avec plus de circonspection.

Car ce que je craignais se produit.

Quel moyen employer pour la forcer à me croire ?

Ne l'ai-je pas vue cent fois refuser d'admettre des faits dont l'évidence s'imposait, et cela uniquement parce qu'elle ne les avait pas prévus ?

Son jugement est infaillible, sachiez-le, et elle a décrété que la constitution de son mari est excellente. De ce fait, lorsque mon père a ressenti quelques malaises, elle les a traités par le mépris. Être malade lui semble une déchéance, et son aveuglement égale son orgueil. Si j'avais du temps devant moi, je parviendrais peut-être à l'amener à une découverte personnelle, et la cause serait gagnée.

Actuellement, je n'ai d'autres ressources que de dire la vérité, si cruelle soit-elle.

Elle-même le provoque.

— Enfin, dit-elle, qu'est-ce qui te prend ? Quelle querelle me cherche-t-on, ce matin ? A vous deux, vous me ferez périr de chagrin.

— Mais vous ne devinez donc pas, ai-je crié, que je suis follement inquiète ? M'avez-vous vue souvent dans l'état où je suis ?

— Cela évidemment non, dit-elle, un peu interdite.

Mes yeux sont pleins de larmes, et d'habitude je ne prodigue pas ces marques de faiblesse qui ne feraient qu'accroître le triomphe de mon adver-

saire. Frappée de la sincérité de mon accent, elle s'émeut enfin, et, de nouveau, c'est elle qui questionne :

— Qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce que tu sais?
Mais parle donc!...

— Il y a que mon père a eu, hier, une crise très grave, je le crains, et il suppose qu'il est atteint sérieusement.

— Dis-moi le nom de la maladie.

— Une angine de poitrine.

Le coup a porté. Cela d'autant plus que, récemment, un de nos amis a succombé à cette maladie et que, femme de médecin, elle est, plus qu'une autre, familiarisée avec les termes médicaux.

Ésondrée, M^{me} Deshordes s'abat sur un fauteuil.

— Mon Dieu! c'est terrible!

Et le cri du cœur :

— Qu'allons-nous devenir?

Je résiste à l'envie de la cingler de son égoïsme et j'expose mon plan :

— La première chose à faire, c'est de consulter un prince de la science. Il faut partir pour Paris.

— Quelle complication! Et comment remplacer ton père pendant son absence?

— C'est un détail. On s'arrangera avec le docteur de Saint-Pierre.

— Je n'aurai jamais la force de l'accompagner. Et puis nous ne pouvons nous absenter ensemble.

— Si vous y consentez, je le suivrai, moi qui suis plus libre; mais il faut d'abord le décider.

— Il ne voudra pas.

— Nous trouverons un prétexte. Seulement concessionnez-moi, au lieu de me contredire comme d'habitude.

— Tu peux y compter, dit-elle. Il est certain qu'il t'écouterera mieux que moi; mais, au besoin, j'insisterai.

Pour la première fois, nous voici donc unies dans une même intention.

Pourquoi faut-il que ce soit une cause si grave qui nous rapproche, et que notre première entente repose sur une commune inquiétude?

Un silence suit la déclaration de M^{me} Deshordes, silence qui risquerait de devenir embarrassant. Nous sommes si nouvellement alliées!

Heureusement, les préoccupations de la vie matérielle nous rappellent à la nécessité de l'action.

— Il faut pourtant s'occuper des repas, même quand on a du chagrin, remarque-t-elle. Tu sais, Jacqueline, qu'il n'y a pas d'œufs pour le déjeuner. La fermière du Petit-Village m'a promis de m'en donner une douzaine. Veux-tu aller jusque-là lui rappeler sa promesse ?

— Très volontiers.

En même temps, je m'apprête à m'exécuter. Au moment où je la quitte :

— Couvre-toi bien, ajoute, avec une sollicitude nouvelle, M^{me} Desbordes. Il fait si mauvais !

Vous pensez bien que le mauvais temps n'est pas fait pour m'arrêter. J'en ai vu bien d'autres, et une faible tempête comme celle-ci ne m'effraie pas.

D'ailleurs, trop d'idées se pressent, se heurtent dans ma tête. Il me semble que l'effort nécessaire pour cette course au grand air aura raison de mon énervement.

Je prends à peine le temps de sauter sur ma bicyclette, et je néglige l'avertissement de Xavier :

— Tu vas être à plat, fais attention !

Déjà, je pédale à toute vitesse. Protégée par mon imperméable, coiffée d'un béret solidement enfoncé, je vais droit devant moi, vent debout, sur la route du Petit-Village.

Une lumière grise et terne traverse la masse compacte et blanchâtre de nuées lointaines. Très bas, de petits nuages sombres galopent et se poursuivent avec une vitesse vertigineuse.

De temps à autre, une bande de goélands me dépasse, et le vent m'apporte les éclats entrecoupés de leurs cris rauques.

Derrière le Petit-Village, la forêt, et, au delà, la grève déserte exercent sur moi une irrésistible attraction.

Douterais-je, après l'avoir éprouvé tant de fois, du pouvoir consolant des œuvres de Dieu ? Pour peu qu'on s'arrête au bord d'une grève, devant les eaux perpétuellement agitées, on a conscience de ne former qu'une bien négligeable partie de ce tout formidable ! Nos passions éphémères, nos désirs bornés offrent un contraste trop saisissant avec l'immensité de l'Univers et la lutte séculaire

des éléments pour qu'on ose formuler une révolte ou une plainte dont on mesure l'audace ou l'inutilité !

Invinciblement la côte sauvage m'attire, et je ne cherche pas à résister au plaisir de faire un peu l'école buissonnière.

La fermière complaisante promet de garder ma « monture » et mes provisions jusqu'à mon retour, et je m'évade, légère comme une écolière.

A travers les sentiers sablonneux, j'avance lentement. Par intervalles, la clameur de Maumusson me parvient, sourde et sinistre, et, après chaque grondement, je guette celui qui va suivre, espérant et redoutant à la fois le calme passager, précurseur des convulsions finales.

A cette masse formidable, je sais qu'il suffit de quelques instants pour broyer un navire, le transformer en épave et le rejeter sur la côte à l'état de débris informe...

Guidée par ce bruit tumultueux, j'atteins enfin la limite des pins.

Alors devant moi s'étend la mer immense qui déferle sur le sable ; les eaux écumantes, sans cesse renouvelées, s'abattent avec une violence inouïe.

Debout sur la dune, il me faut me cramponner des deux mains aux branches courtes d'un chêne vert pour me maintenir en équilibre. Et, à travers les pins, le vent se lamente, siffle, pleure, avec des harmonies profondes qui se prolongent indéfiniment.

Impossible de mesurer le temps que dure une tempête. Grisée, étourdie, inconsciente de l'heure, je reprends, peut-être trop tard, la route du retour.

Arrêt le plus court possible à la ferme où se confirment mes inquiétudes.

Bah ! J'arriverai toujours à temps pour le déjeuner !

Comme pour me prouver la vanité de mes prétentions, je n'ai pas fait un kilomètre que je m'aperçois de l'état lamentable d'une des roues de ma bicyclette.

Je suis à plat, c'est un fait, et en mauvaise posture pour réparer un pneu sur cette route balayée par la rafale.

Ce n'est pas un cataclysme, après tout ! Philosophie, je suppose les chances de rencontrer quelque équipage sauveur. En attendant, j'arpente aussi vite que je peux le chemin qui me ramène au logis.

Tout à coup, derrière moi, un bruit de tempête. C'est un de ces engins que ma belle-mère qualifie de diaboliques. Voyez « motocyclette ».

Evidemment, j'ai l'air en panne, mais je suis bien tranquille. Cette trombe passera sans m'accorder plus d'attention qu'un cyclone au grain de sable qu'il soulève.

Justement, à ma plus grande surprise, le conducteur ralentit, puis s'arrête.

J'ai été reconnue, il n'y a pas de doute. Qui l'aurait cru ? Et, de si loin, par un jeune homme sportif ?

— Mademoiselle Jacqueline, vous êtes en panne ?

Cette phrase originale et imprévue, étant donnée la situation, m'est cérémonieusement débitée par Germain Renoux, tout récemment reçu docteur et actuellement en convalescence dans l'île, après une légère scarlatine.

Une fois de plus, je constate que les gens intelligents sont parfois inaptes à amorcer une conversation.

Vais-je le laisser patauger dans ce style, digne du grand siècle, s'il ne s'agissait d'une invention vraiment trop moderne ?

— Est-ce ainsi que vous soignez vos malades quand ils entrent en convalescence ? ai-je demandé au lieu de répondre à sa question jugée sanglante.

Je ne croyais pas lui faire tant de plaisir au moyen d'une si médiocre plaisanterie.

Le fait est qu'il semble enchanté, et, avec une cordialité bien différente du début :

— Naturellement non ! s'écrie-t-il ; mais les précautions, c'est bon pour les malades et non pour les médecins.

Cette parole me rend mes soucis.

— Et c'est pour cela que les médecins se soignent si mal et souvent trop tard.

— Trop tard ? répète-t-il.

Il s'approche de moi et je le regarde. Beau ? non, évidemment. Rien du type photogénique exigé au cinéma. Une figure sans relief, un nez large, de

fortes lèvres, mais un regard empreint de bonté, confirmé par une corpulence qui lui assure l'entrée au club des 100 kilos.

Pourquoi les grosses personnes semblent-elles animées des meilleures intentions? Je ne sais, mais c'est pourtant un fait indéniable. Rien qu'à voir cette bonne figure réjouie, on se sent en confiance.

— Vous apprendrez prochainement — les nouvelles se propagent si vite, ici! — que mon père est souffrant et que c'est pour moi un grand sujet d'inquiétude.

— Les médecins se frappent souvent à tort, répond-il d'un ton encourageant. A force d'écouter les histoires de leurs clients, ils s'imaginent ressentir les symptômes de toutes les maladies.

— Dieu le veuille! ai-je dit avec ferveur; je m'inquiète tant!

— Faut pas s'en faire. Cela ne sert de rien. Ayez bon courage.

Evidemment, ce n'est pas de l'éloquence, mais je suis si peu habituée aux encouragements que ceux-ci m'émeuvent plus que de raison. Moi, qui, toujours seule à porter mes peines, ignore les paroles réconfortantes, je ne puis rester insensible à une marque de compassion.

Et, aussi sottement qu'on puisse imaginer, je me sens incapable de retenir une larme que je tente vainement d'avaler au passage, selon la pratique usitée au collège.

Imaginez une scène plus ridicule. Plantés au milieu de la route balayée par le vent, une bicycliste en panne et en pleurs, pour sa plus grande confusion, et un motocycliste en grand émoi, tripotant fiévreusement son guidon, saute d'un couvre-chef, objet désigné entre tous pour cet usage.

Heureusement, les situations les plus bêtes ont parfois les dénouements les plus heureux. Au moment où son acharnement s'exaspère et où je parviens enfin à retrouver une voix normale, j'entends la corne d'une auto et je m'écrie :

— Une auto! je suis sauvée.

Tout comme si j'échappais à un pressant péril.

Et lui renchérit :

— En effet, c'est la voiture du boulanger. Je vais lui faire signe.

Bienheureux boulanger ! Il ne se doute pas du service qu'il me rend. Je lui pardonne tout l'argent qu'il a gagné sur les farines, afin de s'acheter cette superbe voiture, et c'est avec reconnaissance que je le vois caser, tant bien que mal, mon coursier endommagé par-dessus les sacs qu'il rapporte du moulin. La nécessité de réparer mon pneu devenait au-dessus de mes forces.

— C'est ce qui pouvait arriver de mieux, conclut Germain, tandis que je lui serre la main. Moi, je ne pouvais vous prendre en éroupe.

— En effet, je vois d'ici la tête de ma belle-mère si j'arrivais en cet équipage !

La réputation de M^{me} Desbordes n'est plus à faire, j'en suis persuadée. Germain me regarde en riant, et je partage sa gaieté. Une sorte de complicité s'établit entre nous. Joli début pour un roman, n'est-il pas vrai ?

Mais je n'ai rien d'une héroïne, hélas ! Pas plus le visage que le cœur. Et puis, comment ai-je pu consentir si vite à m'égayer, alors qu'un chagrin si cruel me guette ? Quelle girouette je fais ! M^{me} Desbordes m'accuse sans cesse d'être superficielle, elle prétend que tout m'esfleure sans laisser de trace. Aurait-elle raison ?

Si je pouvais juger sans partialité, je le saurais peut-être, mais je ne suis qu'une pauvre fille, privée d'affection, habituée dès l'enfance à me contraindre, à cacher mes ennuis pour ne pas m'attendir, à plaisanter sur mes misères pour ne pas les pleurer.

Mauvais moyen, peut-être... excès d'orgueil... Que voulez-vous ! on souffre comme on peut ! Que ceux qui n'ont jamais connu la solitude du cœur où je m'étoile ne jettent la première pierre.

Dans l'auto du boulanger, je fais une entrée triomphale, et j'arrive au moment où M^{me} Desbordes, lasse de faire le guet comme sœur Anne, commençait à désespérer de me revoir saine et sauve...

• • •

Vous est-il parfois arrivé de vous inquiéter sans

cesse sur l'issue d'une affaire ardemment désirée, de peser consciencieusement les événements, favorables ou non, qui peuvent modifier le résultat, entraver la solution souhaitée ?

Alors, vous préparez une discussion habile ou vous réfutez à l'aide d'arguments indiscutables les objections les plus plausibles. Vous vous efforcez de prévoir les obstacles pour les mieux tourner. Et puis, quand vous vous préparez à livrer la bataille, tout s'aplanit, les oppositions tombent d'elles-mêmes et la victoire devient si facile que votre surprise atténue presque votre joie.

Vous savez tout cela, gens expérimentés que vous êtes. Alors, ce qui va suivre ne vous étonnera nullement. Apprenez donc que, pendant deux jours, j'ai vécu dans de perpétuelles appréhensions.

Au premier essai de sa femme pour entamer une conversation suivie, mon père a opposé un mutisme décourageant, et il est demeuré réellement inabordable durant quarante-huit heures.

Mais ce matin, au déjeuner, il a paru délivré d'une vive inquiétude, et j'ai eu le mot de l'énigme quand il a déclaré, en dépliant sa serviette :

— La vieille Amélina est hors de danger, déclément.

— Ces vieilles ont la peau si dure ! a répondu avec un à-propos déconcertant M^{me} Desbordes.

Ainsi qu'on devait s'y attendre, mon père n'a pas manqué de souligner cette bévue :

— Gardez-vous bien surtout de penser que mes soins y sont pour quelque chose.

Et, s'adressant à moi :

— Etre méconnu, ma chérie, c'est parfois dououreux, reprend-il, déjà rasséréné. Cependant, à certains moments, il y a une volupté secrète à se réfugier dans la seule satisfaction du devoir accompli.

— Mais je te rends justice, tu te trompes, dit M^{me} Desbordes avec une humilité imprévue. C'est grâce à toi, certainement, que cette bonne Amélina va mieux.

— Tu peux croire que je ne t'en veux pas, reprend le chef de famille. N'est-il pas naturel de dire — ce qui est vrai — que les ressources de

l'Art ne sont rien, en comparaison des résistances du malade.

— Pour entretenir cette résistance, tu te donnes une peine incroyable, tous nous le savons, et, sans ton dévouement — oui, sans ton dévouement, — combien aujourd'hui bien portants qui ne seraient plus !

Après ce juste hommage rendu à la conscience professionnelle de son mari, hommage qu'aucune réflexion désobligeante ne vient atténuer, M^{me} Desbordes croit avoir suffisamment préparé l'attaque, et, avec une absence totale de diplomatie, sans chercher à amener la diversion, elle se jette hardiment dans la mêlée.

— La preuve que je m'intéresse plus que tu ne crois à tes travaux, c'est que je me suis rappelé justement qu'il devait y avoir, le mois prochain, un congrès scientifique auquel il te serait agréable d'assister. N'aimerais-tu pas aller à cette époque à Paris pour suivre les séances ?

Le regard que me jette mon père contient un reproche, oh ! bien léger et atténué de tendresse. Dans celui qu'il dirige sur celle qui vient de lui faire une si aimable proposition je lis clairement, entre autres choses :

— Faut-il qu'elle me croie bien malade pour en venir là !

Mais la réponse jaillit, nette, précise, tellement conforme à nos souhaits que nous avons peine à ne pas croire à une plaisanterie :

— Inutile d'attendre le congrès. Je crois également que je ferai bien d'aller à Paris demander l'avis d'un de mes confrères sur les malaises que je ressens depuis quelque temps.

Prise au dépourvu par cette soumission inespérée, ma belle-mère reste interdite, et c'est moi qui m'écrie :

— Oh ! père, permets-moi de t'accompagner ? Je serais si contente !

Comme il hésite, sa femme approuve vivement :

— C'est une excellente idée. Il faut faire ce voyage au plus tôt.

Si elle annonçait que l'île, depuis si longtemps séparée du continent, se trouve subitement rattachée à la terre ferme, ma sœur et mes frères n'auraient pas été plus surpris.

Cécile songe aussitôt à protester contre l'avantage excessif qu'on m'accorde, mais un signe d'intelligence, qui a la prétention de rester imperceptible pour tous, sauf pour elle, lui indique que des raisons spéciales motivent le décret de sa mère.

D'ailleurs, cette tendre mère tient évidemment à rassurer promptement sa fille, et elle poursuit, m'ouvrant tout à coup des perspectives nouvelles :

— A mon avis, pour que ce voyage ne soit pas une fatigue, il faudrait ne pas le faire trop hâtivement ; mais, si courte que soit ton absence, il serait nécessaire de te faire remplacer auprès de tes malades.

— Evidemment ; j'y ai songé, répond mon père, mais c'est une question difficile à résoudre. J'avais décidé, pour ne pas en venir là, de faire au plus vite : deux nuits dans le train, une journée à Paris.

— C'est impossible ! tu n'y songes pas !

— En effet, c'est peut-être imprudent. De plus, si Jacqueline m'accompagne...

— Ce serait de la folie, décide M^{me} Desbordes. Si tu étais bien portant, je te le déconseillerais. A plus forte raison si tu es souffrant. D'ailleurs le problème n'est pas insoluble, et j'ai une idée que tu approuveras peut-être.

Une déférence si nouvelle nous stupéfie et nous engage d'avance à adopter la solution que ma belle-mère propose comme une chose réalisable.

— Le Dr Gabriaud de Saint-Pierre est trop occupé. Ton confrère de Saint-Denis, nous le connaissons à peine. Ne penses-tu pas que le jeune Germain Renoux, qui vient de finir ses études et n'a pas encore de situation, serait un remplaçant tout indiqué pour quelques jours ?

— Je n'y avais pas songé.

Ni moi non plus, mais je demeure stupéfiée devant l'habileté indéniable de M^{me} Desbordes et l'ingéniosité de ses visées à longue échéance. Cette heureuse trouvaille modifiait peut-être l'avenir de Cécile, et, alors que les candidats au mariage sont rares, il ne faut pas dédaigner une pareille aubaine. Admirez comment, d'un mal, peut découler un bien...

La suite va me confirmer dans la supposition envisagée.

Le silence unanime permet à chacun de suivre les pensées suggérées par cet exorde. Après un instant de recueillement, M^{me} Desbordes reprend :

— Ce jeune homme ne peut que plaire à la clientèle. C'est un garçon sérieux, bien de sa personne, et riche, ce qui ne gâte rien. C'est tout ce qu'il faut pour nous.

— C'est même plus qu'il ne faut pour un remplaçant, murmure papa.

— Il faut songer à tout, mon ami. Etant données les circonstances, ce jeune homme sera admis dans notre intimité. A cause de nos filles, nous ne pouvons introduire ici n'importe qui.

Et voici M^{me} Desbordes qui entame le panégyrique de la famille Renoux. Une famille où il n'y a jamais eu que des gens remarquables, courageux, instruits et désintéressés, tous médecins de père en fils. Le grand-père, Jean-Baptiste-Germain Renoux, officier de santé, exerça la médecine au Château, sous Napoléon III. Le père, Mathieu-Germain Renoux, mort trop jeune, a exercé sous la III^e République, et, selon toute vraisemblance, son fils Elie-Guillaume-Germain Renoux sera la même chose que lui.

Pour mieux exposer la force de ses arguments, ma belle-mère résiste avec peine à ne pas perpétuer la dynastie et à ne pas nous montrer un autre petit Renoux, Florentin-Guillaume-Germain, exerçant la même profession, au Château, sous un régime ignoré.

Mais le regard attendri qu'elle coule sur ma sœur Cécile dévoile ses arrière-pensées.

Quel prétendant pourrait donc résister, après l'intimité qui va résulter de la situation, au charme exercé par ma cadette ?

A dire vrai, je ne le crois pas de taille à lutter contre si forte partie. Pour peu qu'il se débatte, il est possible qu'il perde quelques kilos, étant donnée la vigueur de l'assaut.

Heureusement, il peut supporter cela sans qu'il soit nécessaire de m'attendrir sur son sort.

Mon père a-t-il deviné les intentions de sa femme ? Je l'ignore. En tout cas, quelles que soient ses raisons, il adopte la proposition sans protester.

— C'est une bonne idée, déclare-t-il, et je vais

m'informer si Renoux consentirait à me remplacer.

— Attends au moins que la maison soit nettoyée ! jette M^{me} Desbordes éperdue. On ne peut livrer ton cabinet dans l'état où il est.

Le fait est que ce cabinet, jusqu'ici domaine exclusif du docteur, ressemble plutôt à l'officine d'un alchimiste qu'au bureau d'un médecin moderne. Si pacifique que soit mon père, si en dehors de toutes questions ménagères, il s'est opposé à toute intrusion, toutes les tentatives de corruption ont échoué devant sa force d'inertie.

Sa volonté est formelle : on peut balayer le plancher, épousseter la cheminée, encaustiquer le cuir des chaises ; mais défense absolue de toucher au bureau et au secrétaire. Ces meubles, qui viennent de mon arrière-grand-père, sont de toute beauté. Les marqueteries, les cuivres révèlent qu'ils furent fabriqués par quelque artiste du grand siècle.

Mais ils disparaissent sous une telle accumulation de papiers : lettres, journaux de médecine, catalogues d'instruments de chirurgie, qu'il est impossible d'admirer leur galbe, la disposition heureuse des bois, la ciselure des poignées.

Dans un désordre innommable, le stéthoscope voisine avec les spécialités pharmaceutiques, le laryngoscope est à demi enfoui sous un bloc Robin !

Est-ce le résultat de son esprit de contradiction ? un blâme discret pour les manies de nettoyage de sa femme ? manque de temps ? Nul ne le sait.

Toujours est-il que la docilité inattendue avec laquelle mon père permet l'envahissement de sa retraite et renonce à ses vieilles habitudes témoigne d'une lassitude visible, de ce sentiment que ressentent les grands malades et qui les détache peu à peu des choses matérielles. C'est un premier lien qui se desserre.

Angoissée par cette supposition attristante, j'écoute à peine les propos qui s'échangent autour de moi.

Cependant M^{me} Desbordes, un peu réconfortée par la perspective de nettoyages jusqu'ici vainement souhaités, se précipite à la recherche de Juliette, son acolyte. Son ardeur, où se concentrent les réserves de tant d'années, lui permet d'oublier

pour un instant la cause de ce changement radical. Sans perdre une minute, elle s'apprête à franchir ce seuil interdit avec des transports de félicité qui rappellent ceux des Hébreux à la vue de la Terre Promise.

Quant à mon père, il s'empresse de fuir pour ne pas assister au bouleversement autorisé, mais sacrilège.

Pour moi, je décide de profiter de l'inattention de ma belle-mère pour m'octroyer un instant de répit.

La pluie cingle les vitres. Pas moyen de sortir ! D'ailleurs, ce matin, j'ai dû fournir une longue course pour le ravitaillement de la maison. Je sens une douce torpeur m'envahir, et je viens de penser que la bergère du salon favoriserait ce repos tentateur.

Cette idée pernicieuse ne soulève pas les tumultes de ma conscience, peut-être endurcie.

Munie d'un roman anglais, je me faufile dans la pénombre de la grande pièce mi-close.

Quelqu'un m'a précédée.

Un cri étouffé, une bousculade, puis un éclat de rire.

— Ah ! c'est toi ? dit la voix de Xavier. Tu m'as fait une peur terrible, Linette !

— C'est parce que tu es en faute ? ai-je dit avec aplomb. Que fais-tu ici, malheureux ?

— Et toi ?

Telle est la réponse de ce frère peu respectueux de mon droit d'aînesse.

Là-dessus, nous pouffons à qui mieux mieux.

— Tu violes un sanctuaire réservé, reprend Xavier, et cela sans motif, tandis que moi...

Avec des précautions de sauvage, il repousse les volets et me montre triomphalement ce qu'il appelle ses essais de pisciculture.

Dans une coupe de porcelaine supportée par de beaux bronzes, et que nous devons au voyage en Chine de l'un de mes grands-pères, il tente l'élevage de trois crevettes.

— Tu es fou !

— Bah ! maman n'en saura rien. Juliette est ma complice.

Je secoue la tête :

— Mais quand ta mère fera le nettoyage du salon ?

— Pas de danger ! maman est bien trop occupée au pavillon. Après cela, il y aura l'arrivée du remplaçant.

— Et après ?

— Après ? Eh bien ! les crevettes seront peut-être mortes.

— C'est probable ; mais si tu allais casser cette belle coupe ?

— Bah ! l'oncle Nick sera là pour prendre ma défense !

— L'oncle Nick ?

— Sans doute ! Il ne tardera pas à arriver.

Je retiens l'exclamation trop sincère : « Vraiment, il ne nous manquait pas, celui-là ! » Et je dis seulement :

— Tu as tort de compter sur lui. Jamais il ne te défendra, te sachant coupable.

— Tu ne l'aimes pas, Linette. Tu as tort. C'est un chic type !

Avant de répondre, je lève les yeux pour chercher une inspiration qui ne blesse pas les affections légitimes de mon frère.

Et mon regard se pose précisément sur un portrait qui me fait vis-à-vis : un seigneur du temps de Louis XIII, le col engoncé dans sa fraise, la pose batailleuse, l'air sombre de ceux que préoccupe un débat de conscience : tel se présente l'aïeul illustre, Julien Seguy, sieur de Veyrarques et autres lieux.

— Tiens, ai-je répondu, quand tu me parles de ton oncle, c'est toujours celui-ci que je crois voir. Un chic type aussi, évidemment, mais avec lequel on ne se sent guère en confiance.

— Non, s'écrie Xavier, l'oncle Nick ressemble davantage à l'autre portrait, tu sais, celui que maman a demandé à Magali de copier.

Et Xavier désigne un autre cadre représentant un épisode de la Saint-Barthélemy, copie d'une œuvre de J. Millais, dont un des personnages a quelque ressemblance avec l'officier, frère de M^{me} Desbordes.

Mais à ce moment l'appel de ma belle-mère retentit dans l'escalier :

— Jacqueline, où es-tu ? Réponds-moi.

Silencieuse, et pour cause, j'attends la suite.

— Tu oublies que la femme du gardien du port

a envoyé un panier de fraises pour les confitures. Dépêche-toi de les éplucher.

Tandis que Xavier s'esquive avec d'infinies précautions, je dépose, non sans regret, mon roman anglais sur la table.

Le sort en est jeté ! J'ignorerai aujourd'hui ce qu'il advient des héros de l'histoire. Après de multiples traverses, parviendront-ils à s'unir ? Il le faut bien, pour accroître au cœur des lectrices l'espoir tenace dans l'avenir meilleur que le présent.

Heureuse héroïne ! Que ne puis-je lui ressembler !

Que n'ai-je ses cheveux de flamme, son teint de camélia, ses yeux, surtout, où se reflètent les lueurs changeantes de tous les lacs d'Ecosse !

Que ne puis-je posséder comme elle une taille onduleuse et une ligne que dessinent des toilettes féeriques !

Petite et noire de peau et de cheveux, j'ai des yeux qui, au lieu de varier avec le temps, sont d'une couleur indéfinissable ; mettons gris vert, si vous voulez ; des lèvres rouges, un nez qui n'a rien de classique et se retrousse, non sans impertinence.

L'ensemble plaît à quelques-uns. Il y a de par le monde des geus qui ont la faiblesse d'aimer les yeux gris et les nez retroussés !

Au moral, vous m'avez jugée, et avec une piètre opinion de ma valeur, je le crains. J'avoue humblement que je n'ai rien de ce qu'il faut pour attirer et retenir l'attention d'un héros aussi séduisant que celui dont s'éprend cette heureuse Anglaise.

Je m'en console sans trop de peine, car mes rêves sont pauvres de héros ; ceux-ci se rebouteraient devant la banalité de mes occupations.

— Allons nous mettre aux confitures ! ai-je décidé.

De nouveau, la voix aiguë retentit, cette fois éploée :

— C'est inouï, invraisemblable ! Cette sotte de Juliette a passé l'encaustique sur le plancher, et elle n'avait même pas enlevé les toiles d'araignées auparavant ! En vérité, tout se perd ! A dix-huit ans, une bonne ne sait plus nettoyer!!!

Jamais ce remplaçant tant vanté ne se doutera de la peine qu'on a prise pour lui. La plus petite des casseroles de la cuisine sera, je gage, astiquée

en son honneur, et le balai, le plumeau fonctionneront sans arrêt jusqu'à son arrivée.

Et dire que, malgré cela, ce pauvre Renoux va peut-être découvrir une araignée, trop tard délogée, en train de faire du footing sur son bureau!...

* * *

Je n'ai pas la prétention de vous décrire Paris que vous connaissez mieux que moi.

Quant à mes impressions, elles furent tellement confuses et diverses que je ne sais comment démêler ce qui peut vous intéresser dans cet écheveau semblable à celui de la pauvre Gracieuse des coute de fées.

C'est entendu, le Prince Charmant est défunt depuis un nombre incalculable d'années, et j'imagine que, s'il avait le pouvoir de ressusciter, il choisirait une meilleure occasion que celle-ci. J'ai mieux à faire qu'à l'attendre!...

La foule trépidante, l'incroyable animation de la rue, autant que la variété des visages des passants, le nombre invraisemblable des voitures me produisent non seulement l'ahurissement inévitable, mais une impression de tristesse et d'effroi. Jamais je ne me suis sentie si solitaire qu'au milieu de tout ce tapage.

Nous ne sommes pas descendus à l'hôtel, mais chez nos vieilles cousines Blanche et Magali, deux excellentes créatures que nous recevons chaque été et qui saisissent avec joie cette occasion de nous rendre nos politesses. C'est Magali, plus jeune et plus ingambe que sa sœur, qui s'est chargée de m'initier aux beautés de la capitale et de modifier mes toilettes par trop peu parisiennes.

En ai-je vu des magasins et des musées!... Trop, peut-être, et trop vite, à coup sûr,... puisqu'aucune impression ne me reste assez précise, assez nette; ou bien il est exact qu'une émotion à la fois si vive et pénible a le pouvoir d'effacer momentanément les images heureuses.

Alors que les dix premières journées ont passé si brèves, si douces, que je n'en avais jamais connu de pareilles, la veille de mon départ a laissé en mon esprit, en mon cœur un souvenir aussi douloureux qu'ineffaçable...

Il me faut vous dire que, dès le début de notre séjour, père m'a fait connaître le soi-disant résultat de la consultation :

— Profite de ton congé, ma petite. Il s'agit de troubles nerveux insignifiants. Aucun danger...

Je lui saute au cou, ravie, insatiable de détails.

— Mais quel traitement ?

— Quelques jours de repos ici ; puis, là-bas, moins de surmenage, si je peux ; plus de calme,... si nous pouvons.

— Nous pourrons, je te le garantis, ai-je dit avec l'assurance d'une personne disposée à lever tous les obstacles.

Et, tranquille, gaie, confiante, j'ai « profité de mon congé », comme on me le conseillait.

Chaque soir, exténuée, mais contente, je retrouvais mon père qui écoutait en souriant mes interminables bavardages.

Lui s'occupait à son gré, sans se fatiguer : le matin, dans les hôpitaux ; l'après-midi, en visites à des confrères perdus de vue depuis des années.

Puis, un soir, quelques phrases entendues par la porte entr'ouverte, et c'en est fait de ma quiétude. Mes pires appréhensions sont dépassées.

Comme dans un cauchemar, j'entends la voix de Blanche singulièrement altérée :

— Voyons, Georges, c'est impossible. Vous vous trompez !

Et mon père répond :

— La consultation ne pouvait que confirmer mon opinion. Les signes n'étaient que trop certains. Mais, je vous en prie, Blanche, gardez pour vous cette confidence. Je veux épargner les miens. Plus tard, seulement... Après...

— Je vous le promets, dit Blanche, solennelle. Cependant, permettez-moi de vous dire que vous avez peut-être tort de ne pas avertir ceux que vous aimez.

— A quoi bon?... On ne s'habitue pas d'avance à certaines idées... Et puis, vous connaissez ma femme... Elle se répandra en cris, en lamentations... Pourrais-je alors conserver la sérénité que je souhaite, afin de laisser aux miens, durant les jours qui me restent, le souvenir d'une tendresse réelle?

— Et Jacqueline ?

— Jacqueline, pauvre petite!... Elle surtout, qu'elle ignore!... A son âge, il est si difficile de s'arrêter aux possibilités d'une séparation!... Heureusement, elle sera facile à leurrer. Un mot la rassure, et ses inquiétudes se sont envolées sur mon affirmation. C'est un joli petit oiseau. Je veux l'entendre chanter jusqu'à la fin.

•
Puis, dans ma mémoire, il y a une lacune que je ne cherche pas à combler.

Comment je suis parvenue à me libérer sous prétexte de voir des amies? je ne le sais même plus...

Sans transition, je me retrouve chez le professeur Lelong; je revois cette figure sévère, allongée par une barbe blanche, ces yeux au regard froid, aigu, qui me paralysent, et j'entends ma voix qui résonne dans la haute pièce, ornée de boiseries gothiques. Une voix au timbre bizarre qui semble celle d'une personne inconnue et lointaine :

— Docteur, je vous en prie, dites-moi s'il peut guérir?

— Le cas est sérieux, répond-il enfin. Je ne puis vous dire qu'il guérira, mais il y a des gens qui vivent avec le mal dont votre père est atteint.

— Pendant longtemps?

— Pendant longtemps. Mon enfant, un médecin n'est pas un prophète. Souvent, le cas le plus banal nous déroute. Tel que nous croyons condamné survit au delà des délais supposés. Tel autre que nous espérons sauver meurt d'une complication. Nous sommes dans la main de Dieu.

Sous ces phrases vagues, je soupçonne l'irréversible. Comment trouver une certitude si ce n'est celle que j'appréhende?

Le docteur ne veut pas parler. Voilà ce dont je suis sûre. Est-ce par pitié? Approuve-t-il, respecte-t-il le désir de mon père? Je ne suis pas capable d'en décider. Une seule phrase réconfortante :

— Gardez l'espoir.

Et je sens si bien que, cet espoir, il ne le partage pas, que je pars, désolée, désorientée et sans le moindre courage.

En me retrouvant dans la rue, je m'aperçois tout à coup de mon isolement, de ma faiblesse; je me sens perdue dans ce grand Paris inconnu.

Après avoir erré longtemps, au hasard, je me trouve devant une station de voitures, avenue Friedland.

Je ne veux pas rentrer encore, mais, cédant à la première impulsion, je prends un taxi et donne au chauffeur une adresse, boulevard Saint-Michel, celle de l'amie que je suis censée visiter aujourd'hui.

Pendant le trajet, je cherche vainement à me ressaisir. Ni le mouvement, ni le bruit, ni la beauté de Paris, en cette journée ensoleillée, ne parviennent à me distraire de l'obsession douloureuse. C'est une idée fixe dont mon esprit ne peut se libérer.

Naturellement, mon amie, non prévenue, est absente. Il ne s'agissait pas d'une intime, et je me consolerais si je ne me sentais si triste, si désemparée.

Heureusement, me voici tout près du jardin du Luxembourg. Y trouverai-je un abri pour cette heure de détresse ?

Le soir est incroyablement doux ; la brise n'agit même pas les verdures toutes neuves.

Peu à peu le charme des arbres, des fleurs, des oiseaux, des enfants opère sur moi, et je vais lentement parmi les allées, espérant en trouver enfin quelqu'une plus solitaire. L'ombre qui se promène lentement envahit un banc inoccupé, et, vite, je m'empresse de m'y asseoir.

Ai-je découvert enfin un refuge inaccessible où je pourrai me persuader que je viens de rêver quelque horrible cauchemar, dont je serai délivrée, au réveil ?

Mais j'ai vite fait de comprendre la vanité de mes prétentions.

Venant droit sur moi, un promeneur malencontreux me prive de cet instant de recueillement si vivement souhaité. Et comme je peste intérieurement contre l'importun, je m'aperçois avec stupefaction qu'il ne m'est pas inconnu : cette allure rigide, cette élégance sobre, discrète, c'est Dominique de Veyrarques ! Voilà bien ma chance ! Cet être insupportable est le dernier que j'aurais souhaité rencontrer.

Et pas moyen de passer inaperçue. Je suis repérée. Dominique vient vivement vers moi, et sa

surprise est telle qu'il ne réussit pas, comme d'habitude, à s'imposer une attitude froide et compassée.

— Jacqueline ! Comment, c'est vous ? Que faites-vous là, toute seule ?

Je retiens, non sans peine, l'impertinente réponse : « Si on vous le demande, vous direz que vous ne le savez pas ! » Et, le plus naturellement possible, je m'écrie :

— Tiens ! je ne vous reconnaissais pas. Il est vrai que je vous ai vu rarement en « civil bourgeois ». Il doit joliment vous en coûter, ici, de ne pas mettre votre uniforme !

— Quelle étrange idée ! s'exclame-t-il, stupéfait.

— Dame, au Château, vous ne le quittiez guère. Certaines mauvaises langues prétendent que vous couchez avec.

Si j'ai tenté de le mécontenter, j'avoue que je n'y suis pas parvenue.

C'est avec une bonne humeur inattendue qu'il répond :

— Il est possible que, sur la demande de ma sœur, j'aie donné prise à la critique. Mais nous ne sommes pas au Château, malheureusement. Faut-il vous avouer que le seul costume qui me tente là-bas est celui de pêcheur ?

Je hausse les épaules.

— Le négligé ne vous va pas ! Vous êtes bien trop correct pour cela !

Si je suis parvenue, pour un moment, à détourner la conversation, je n'en suis guère avancée, j'en conviens. Ma présence ici reste une énigme, et, pour avoir attendu, je n'échapperai pas à la nécessité de l'expliquer.

Planté devant moi, Dominique m'examine avec attention, tandis que, impassible en apparence, je me prépare à subir l'inévitable questionnaire.

— Il n'y a qu'à vous regarder, Jacqueline, pour comprendre que vous avez quelque grave sujet de mécontentement, dit-il enfin.

— Vos suppositions sont très en dessous de la vérité. Mécontentement est un terme bien insuffisant pour exprimer ce que je ressens.

Poussée tout à coup par l'irrésistible besoin de communiquer mes inquiétudes, j'oublie l'antipathie que j'éprouve pour mon interlocuteur.

Peut-être une confidence allégera-t-elle ma peine ? Je souhaite entendre un conseil, une bonne parole qui m'aideront à porter mon chagrin.

— Dites une peine immense, ai-je repris avec accablement. Et comme vous apprendrez bientôt la cause de mon angoisse, autant vaut que je vous la dise aujourd'hui. Sachez donc que mon père est gravement malade.

— Comment ? s'écrie-t-il avec étonnement. Ma sœur m'écrivit, au contraire, que les craintes de son mari étaient exagérées, et que la consultation...

Je ne le laisse pas achever.

— Je viens de chez le médecin. Il est aussi peu encourageant que possible. Si, par un effort héroïque, mon père a tenté de nous cacher la vérité, l'illusion ne m'est plus permise à présent. Son diagnostic était juste ; le mal est sans remède.

— C'est une douloureuse épreuve, dit froidement Dominique. Mais, en pareil cas, il n'y a qu'à se soumettre à la volonté de Dieu.

Il fallait s'y attendre !

Comment ai-je pu m'abandonner un instant jusqu'à dévoiler ma souffrance à cet incorrigible prêcheur ?

Ai-je pu m'illusionner à ce point sur sa sensibilité ? N'aurais-je pas dû prévoir qu'il dissimulerait son indifférence par quelque phrase toute faite, et qu'il ne perdrait pas une si belle occasion d'exercer ses talents oratoires ?

Rien de plus facile que de cacher la sécheresse de son cœur en prodiguant de bons conseils, appuyés sur quelque précepte indubitable. Mais qu'il attende, au moins, que le premier choc soit passé et que la plaie soit moins vive pour la panser si brutalement !

— Il est facile d'être au-dessus d'une douleur qui ne vous atteint pas, ai-je répondu avec ironie.

— J'ai connu avant vous la douleur de perdre mes parents, remarque-t-il sans s'émouvoir.

Les préventions que je nourris contre lui ne peuvent m'aveugler au point de nier des faits si évidents.

Cependant je ne puis retenir une protestation :

— J'aime mon père d'une affection trop exclusive, c'est possible. Mais n'est-il pas naturel que j'aie reporté sur lui toutes les tendresses de mon

cœur, puisque je n'ai pas connu ma mère ? Aussi ne puis-je envisager de sang-froid la perspective douloureuse qui ressort des déclarations du docteur. On ne peut guère donner d'explications sur ce qu'on éprouve en pareil cas. La sensibilité ne se mesure pas et ne se raisonne pas davantage.

Mais lui profite de cette occasion pour insister sur la nécessité impérieuse de conserver précisément « un beau calme », même au moment où nous serions le plus tentés de nous abandonner à l'impatience, à la colère ou au découragement.

Soudain, il s'aperçoit de mon inattention. Comprend-il qu'il fait fausse route et que l'acuité de mon chagrin me dispense de tout raisonnement ?

A mon indicible étonnement, il s'approche de moi :

— Jacqueline, je vous plains, dit-il avec gravité. Voulez-vous être mon amie ?

— Jamais de la vie !

Voilà ce que j'ai crié, au risque d'attirer l'attention des rares promeneurs. L'un d'eux se détourne et nous contemple d'un œil amusé, muets, dressés en face l'un de l'autre ; lui, stupéfait ; moi, furieuse.

Mon chagrin se transforme en colère, ma colère est injuste. N'est-ce pas logique ?

Tant pis pour celui qui vient me sermonner si mal à propos. Il en serait autrement si j'avais vu Dominique céder à une émotion sincère. Il n'en est rien, vous dis-je. Dans ce cas de conscience, c'est son zèle qui l'inspire ; il ne saurait éprouver un sentiment vrai de pitié, et il cède, non pas à une impulsion généreuse, mais à une charité de commande. Egoïsme, au fond. Il ne voit ici qu'une occasion de se faire quelques mérites profitables.

— Pourquoi refusez-vous mon amitié ? demande-t-il, après un temps de réflexion.

— Parce que je vous déteste.

Je n'ai pu retenir l'aveu auquel il était évidemment loin de s'attendre. Impossible de douter de la sincérité de son étonnement. Complaisamment, je condescends à m'expliquer :

— Quand je dis que je vous déteste, j'exagère un peu !

— Tant mieux !

— Ne m'interrompez pas, je vous prie. Je ne

vous aime pas, c'est sûr, mais je vous estime.

Un essai de sourire dans le regard, que ne ratifient pas les lèvres murées. Il est évident qu'il affecte de ne pas me prendre au sérieux et me traite en petite fille, alors qu'il vient de me demander une preuve de courage digne d'une femme.

— Oui, je vous estime. Je reconnaissais que vous avez une haute conception du devoir, de l'honneur, que votre caractère ne manque pas de grandeur, que vous êtes juste, et, cela, je le sais mieux que personne, car vous avez toujours affecté de me traiter comme Cécile, bien que je ne sois pas votre nièce. Mais, précisément parce que vous êtes juste, convenez que vous ne m'aimez pas non plus, que tout en moi vous déplaît : depuis mon insouciance, ma gaieté, ma bonne humeur, que votre rigorisme condamne, jusqu'à mes pauvres petits mérites. Oui, quoi que vous en pensiez, j'ai quelques-fois du mérite, quoique je n'entame pas le « laudamus » à chaque acte de vertu que je fais, pour que tout le monde le sache.

— Vous pensez vraiment tout ce que vous dites ?

Cette réponse sarcastique n'a pas le don d'arrêter mon explosion de franchise.

— Absolument.

— Alors, puisque vous me jugez incapable de m'abaisser à quelque action vile ou mensongère, vous me croirez peut-être si je vous affirme que vous ne m'êtes pas *antipathique*. Maintenant, avez-vous exprimé tous vos griefs contre moi ?

— Pas encore. Le principal motif du sentiment que vous m'inspirez est celui-ci : vous êtes le frère de votre sœur.

— Vous me rendrez cette justice que je ne suis pas responsable de cette parenté.

— C'est évident, et il est malheureusement hors de nos volontés d'y rien changer. Seulement, dans de telles conditions, il est parfaitement inutile de renouveler une tentative de rapprochement entre nous.

— Je me le tiendrai pour dit. Néanmoins, je ne suppose pas que vous teniez à entamer une guerre ouverte, et je pense vous être agréable en ne changeant rien à nos rapports sociaux. Aussi permettez-moi de vous reconduire à votre père.

Se moque-t-il ? C'est bien possible. Mais le nom

de mon père me remet en mémoire la seule chose qui compte réellement pour moi.

Perdant toute envie de batailler, je suis docilement mon guide et constate que j'étais moins éloignée de mon point de départ que je ne le supposais.

Sur le seuil de la maison, Dominique me fait des adieux cérémonieux et me déclare avec un calme imperturbable :

— Mieux vaut que je vous quitte, maintenant. Nous nous reverrons sous peu, puisque je passerai ma permission au Château. D'ici là, je vous souhaite le courage et l'espoir.

— Au revoir, ai-je répondu. Mais souhaitez plutôt quelque cataclysme qui engloutisse à la fois l'île et ses habitants, dès que nous serons de retour.



Retour dont on peut se faire une idée sans grands frais d'imagination.

Deux êtres qui s'aiment et que divise un secret angoissant, une anxiété indicible qu'ils s'efforcent de se cacher mutuellement.

Une première tentative de gaieté sonne si faux que nous ne prenons pas la peine d'en risquer une seconde. Dieu merci, nous voyageons de nuit, et, ressource facile, nous simulons le sommeil.

A la dérobée, je jette, de temps à autre, un regard interrogateur du côté de mon malade.

Alors je remarque, non sans effroi, le changement survenu depuis quelques jours : le teint plus pâle, le cerne bleuâtre qui s'étend sous les yeux, et surtout l'expression d'infinie lassitude qui métamorphose entièrement la physionomie.

L'effort d'une volonté peut-elle donc, à ce point, modifier un visage, imposer un masque qui tombe dès que cesse la surveillance attentive ?

Malgré mon chagrin, la présence, même silencieuse, de celui qui me protège encore de toute sa tendresse me rassure. Puis les fatigues accumulées pendant les journées précédentes, jointes au rythme régulier de la marche du train, ont enfin raison de mon énervement. A force de simuler le sommeil, je m'endors enfin « pour de bon ».

C'est le grand jour qui m'éveille. Un beau jour clair, lumineux, qui sonne l'été. Nous sommes au temps de la saison des bains, et le service bien organisé nous permet d'atteindre, sans changement, notre port d'embarquement. La campagne silencieuse, baignée des clartés matinales, garde, malgré cet éclat printanier, une invincible mélancolie : de longs canaux bordés de verdure où gît une barque abandonnée ; des flaques d'eau entourées de touffes de roseaux feutrés qui reflètent les lueurs changeantes du ciel, marais solitaires de Saintonge où broute un rare bétail sans berger, et dont la vase abrite, en grand nombre, les tanches et les anguilles.

Un point de repère : le clocher de Marennes !
L'arrêt définitif : Le Chapus !

Là-bas, comme une énorme fleur posée sur l'eau, l'île émerge dans un flot de lumière dorée. Blanches maisons, dunes blondes, forêts bleuâtres, en une ligne festonnée, ondulent à l'horizon.

— Pas de chance ! déclare papa. Marée basse ! Il faut attendre.

— On attendra !

Une dose infinie de patience devient mon partage, depuis que j'aperçois les remparts gris de la citadelle.

Quelle enivrante sensation que celle de respirer un air plus vif et d'entrevoir une étendue plus vaste ! La mer découvre le roc du Chapus où s'enroulent les algues, où s'incrustent les coquillages, et le parfum du goémon, l'aromie du sel se mêlent à l'odeur acré du goudron des barques échouées près de nous.

Sur son piédestal indestructible, le vieux fort semble subir un enchantement séculaire.

— Et dire, murmure papa, qu'on a pris tant de peine pour édifier un monument indispensable, croyait-on, à la défense de la côte ! Que de travaux persévérateurs, que d'efforts pour assurer la garde de la passe !

« On raconte que les ouvriers durent travailler à la lueur des torches, dans la nuit humide et froide. Quand on songe au légitime orgueil qu'ils durent éprouver en voyant leur œuvre terminée, on comprend davantage la vanité de nos humaines prétentions. Alors que l'homme croit sou-

œuvre immuable, les générations qui suivent la jugent enfantine, souvent méprisable, à la plupart du temps inutile. Et malgré cette conviction si facile à vérifier nul d'entre nous ne se tient quitte. Il est dans notre nature d'entreprendre sans cesse de nouveaux travaux, tendant à réaliser enfin l'idéal qui nous obsède, et cet aveuglement est nécessaire pour le perfectionnement de la science, pour le bien de la race. Car l'homme se doit à sa race, à sa famille, autant qu'il se doit à lui-même. »

Ce long discours ne m'est pas uniquement adressé. Mon père a pensé tout haut, et je suis dispensée de répondre.

Autour du fort, les mouettes arrondissent leurs courbes, longs corps d'argent et cris suraigus. Tout là-bas, la lagune s'anime. Quelques pêcheuses isolées, semblables à de minuscules oiseaux, profitent de la « maline » pour explorer les roches verdâtres, tapissées de lichens, tandis que les vagues molles et lentes ondulent, pailletées d'or, d'argent ou d'émeraude, selon que le fond est de vase, de roe ou de sable.

Passe un groupe de touristes, conduits par un chauffeur, cicerone improvisé. Sur la chaussée gluante, ils s'engagent, longue file inégale et clopinante. Machinalement, je les ai suivis.

— Au temps de Philippe de Valois, on pouvait, à marée basse, sauter d'une rive à l'autre, à l'aide d'un bâton, déclare le guide ; vous voyez qu'aujourd'hui le détroit est plus large, et il faut presque une demi-heure pour traverser. Ah ! nous voici au pied du fort.

Le fait est que je me suis laissée entraîner jusque-là. Les eaux découvrent aujourd'hui les marches glissantes de l'escalier qui conduit au donjon. Mes plus proches voisins, un couple nouveau riche (courbes épaisses, couleurs voyantes), parlent avec le guide.

— Voyez-vous, les choses d'histoire, c'est loin ! On y était pas. Alors qu'est-ce qu'on en sait ? A quoi bon raconter des bêtises ? Cela ne sert à rien ! Pourquoi les ressasser ? déclare le mari avec importance.

— Dites-nous plutôt comment on élève les huîtres ? c'est plus intéressant ! interroge la femme.

— Ma foi ! dit le chauffeur, je ne suis pas du métier. Quand on aura visité la place, on rencontrera bien quelque pêcheuse qui nous renseignera.

Le gros homme hausse les épaules.

— Un guide, ça devrait tout savoir, puisqu'on paye !

Je les abandonne au pied du fort. Je l'aime mieux de loin que de près. Et puis, le visiter en une telle compagnie, je ne m'en sens pas le courage ! Restée seule, je m'assis des sur un des piliers qui soutiennent l'escalier.

Pauvre fort ! Quelles sottises ne doit-il pas entendre les jours de « malines » qui permettent de le visiter à pied sec !

Si les choses avaient une âme, la sienne serait singulièrement blasée sur nos allées et venues. Hautain, nonchalant, s'absorbe-t-il dans le passé, sans curiosité pour ce progrès qui le rend inutile et auquel il réserve les dédais de ceux qui n'en profitent point ?

Débonnaire, le souvenir de ses splendeurs suffit-il à compenser l'humiliation de la déchéance ? Regrette-t-il seulement le temps où son feu se croisait avec celui de la citadelle pour garder la passe contre tout bâtiment ennemi ? Le temps fastueux où les magnifiques vaisseaux de ligne, avec leurs sculptures artistiques (balcons en relief, statues de bois doré), les frégates légères et rapides, les galères royales, basses sur l'eau, avec leurs voiles triangulaires, et plus lentes que les trirèmes athéniennes, sillonnaient ces parages ?

Son isolement lui pèse-t-il ou lui permet-il mieux d'apprécier en philosophie le renouvellement incessant de l'histoire d'un peuple ?

— C'est égal, dit au-dessus de moi la voix du nouveau riche de tout à l'heure, pour de la maçonnerie, c'est de la maçonnerie ! Et je m'y connais !

— Possible ! ricane sa femme qui se cramponne à son bras pour ne pas glisser en descendant l'escalier, mais les bâtisses que tu fais ne dureront pas trois cents ans, ou cela m'étonnerait bien !

Vais-je subir l'aigre discussion de ce couple inquiétant ?

Heureusement non, car une femme équipée pour la pêche, avec ses sabots surmontés d'une gaine de toile imperméable, passe à propos pour expliquer les opérations successives que subissent les huîtres.

— C'est comme qui dirait casser un rocher, déclare-t-elle en prenant au hasard, parmi les autres, un bloc informe, constitué par plusieurs huîtres, et qu'il va falloir « détroquer » (séparer) à l'aide d'une démanchoire.

Je connais le détail de cette pêche. Je sais qu'après le détroquage on retourne les huîtres au vivier, qu'il faut ensuite les brasser durant des mois, les arrondir, les trier, et puis... les vendre.

Je n'attends donc pas la démonstration, et, pour rejoindre mon père au plus vite, je saute de rocher en rocher, quitte à glisser sur les énormes touffes de goémon qui abritent un peuple de crevettes transparentes, et que quitte à la hâte un crabe effrayé.

L'heure s'avance et, frissonnantes, les premières vagues se coulent contre les flancs du bateau. Tout autour du petit vapeur, les marins affairés s'interpellent, joyeux du beau temps, en se passant les colis et les bourriches.

Deux paysans cherchent à obtenir de leur médecin une consultation gratuite ; mais, en me voyant, mon père les quitte brusquement.

— C'est bien entendu, Jacqueline, dit-il d'un ton qui n'admet pas de réplique, tu répéteras à ta belle-mère ce que tu sais, ce que je t'ai appris. Mon état demande quelques ménagements, mais il n'est pas aussi alarmant que j'ai pu le croire. Tu as bien compris ?

— Oui, père, ai-je dit après une hésitation qu'il ne veut pas remarquer, j'en ai l'intuition très nette.

Il y a des cas où la crainte, l'inquiétude, pas plus que les remèdes, ne changent l'état du malade. Notre sort demeure incertain jusqu'à la dernière heure. J'ai connu des malheureux portants le germe d'une maladie mortelle. Ils s'inquiétaient, me questionnaient : Combien de temps cela peut-il durer ? Et puis un accident leur en-

levait la vie bien avant le délai fixé. D'autres, au contraire, duraient au delà de toutes les prévisions. Il nous faut vivre chaque heure, sans chercher à supputer nos chances ou nos craintes ; c'est le seul moyen de tenir !

Je ne sais que répondre, et, Dieu merci, tandis que nous faisons les cent pas sur le quai, la marée bienfaisante nous fournit un sujet de conversation moins scabreux.

Un premier coup de siflet, et tous les passagers dispersés (touristes, paysans, pêcheurs, voire même un disciplinaire qui va expier ses incartades dans la forteresse, et qu'escorte un gendarme) s'engagent tour à tour sur la passerelle qui conduit à bord.

Un second coup, plus strident, et, presque aussitôt, le départ ! Seulement, à cause du faible tirant d'eau, le bateau manœuvre avec prudence. Peu à peu, plus rapide, il glisse avec un frémissement léger entre deux sillons argentés.

Au large, un nuage de barques semble surgir des flots mêmes. Voiles bleues, jaunes ou rouges que froisse la brise légère, et qui se penchent, se frôlent et accourent, joyeuses du retour si proche.

Voici les parcs à huîtres, puis le chenal se dessine entre deux rives de boue, et, enfin, nous sommes au port.

La famille, au grand complet, nous attend sur le quai. Ma belle-mère, triomphante, empressée, nous félicite de notre bonne traversée comme si nous arrivions d'une croisière lointaine.

Cette passe qu'elle connaît depuis son enfance lui paraît semée de périls.

— Heureusement, tout s'est bien passé ! Le bateau aurait pu s'ensabler, heurter le fond... Sait-on jamais ?...

Et à peine avions-nous fait quelques pas qu'elle ajoute, de son ton le plus mielleux :

— Vous avez bien fait de prendre du bon temps ! Au moins, avez-vous bien profité de vos vacances ? Vous avez des mines superbes.

Et, comme sa réflexion demeure sans écho, elle ajoute :

— D'ailleurs, s'il y avait eu quelque chose de grave, je m'en serais aperçue la première, et

j'étais sûre d'avance que le docteur nous rassurerait. Mais je ne regrette pas notre sacrifice, au contraire ! Notre solitude était compensée par la certitude que vous étiez satisfaits.

Tout cela débité de l'air le plus tranquille et le plus irritant.

Heureusement, les garçons m'accaparent.

— Tu sais, l'oncle Nick arrive dans deux jours. Il m'apporte un bateau épatait.

Tandis que Cécile, qui me dévisage d'un œil irrité, déclare d'un ton aigre-doux :

— Tu a pris rudement de chic à Paris, ma chère !



— On a raison de ne pas gâter les gens... Depuis son voyage à Paris, Jacqueline n'est plus à prendre avec des pinces. Voilà ce que c'est que d'avoir goûté au plaisir !

Aussi, constamment, M^{me} Desbordes revient-elle sur ce sujet, et ses réflexions mordantes, dépitées ou gémissantes me sont encore plus pénibles que les privations de toutes sortes qu'elle m'impose pour « compenser mes dépenses excessives ».

Le fait est que mon chagrin tourne à l'aigre, quand je suis avec elle.

Aurais-je dû la prévenir, en dépit de la défense formelle de mon père ?

C'est en vain que je m'interroge. Aucune solution ne me satisfait. Outre que je ne puis compter sur sa discréption, l'inutilité évidente de toute intervention me paralyse.

Qu'elle se répande en lamentations ou en sarcasmes ; qu'elle accable mon père de petits soins empressés, de prévenances exagérées qui l'horripileront ; qu'elle s'indigne, m'accuse de l'inquiéter à tort, d'inventer de toutes pièces une fable absurde : le résultat obtenu sera malheureusement identique.

Car si le professeur Lelong n'a pas donné de remèdes, c'est que mon père fait partie d'une des deux catégories de malades auxquels on n'en prescrit pas : Ceux qui ne sont pas atteints, ou ceux que la science condamné...

Je suis, hélas, fixée à cet égard.

Pourtant j'ai risqué quelques observations,

conseils, critiques, tous plus mal accueillis les uns que les autres.

Confinée à présent dans un silence qu'on qualifie de farouche, j'essaie de vivre au jour le jour, de me faire une mentalité des gens de Pompéi ou d'Herculanium, des aristocrates de 93, des poilus de la guerre, de tous ceux qui s'habituent à côtoyer journallement un danger mortel.

Si précaire qu'elle soit, la situation peut se prolonger ; qui sait même si la catastrophe ne nous sera pas épargnée ?

En dépit de la menace qui pèse sur nous, jamais été ne fut plus radieux, plus ensoleillé ; jamais non plus aussi mondain et mouvementé.

D'abord l'arrivée du beau Dominique, qui a vingt jours de permission et nous les consacre, a rallié toutes nos relations ordinaires, et celles extraordinaires, alléchées par la présence de cette notable « attraction ».

Bien qu'âgé de trente-quatre ans, Dominique, officier d'avenir, est le gendre rêvé des mères, le gendre de tout repos. Aussi les familles qui demeuraient trop distantes et qui sont pourvues de filles à marier se sont-elles subitement rapprochées de nous avec un ensemble éloquent.

Triomphante, M^{me} Desbordes reçoit sous sa tente le « gratin » de l'île entière !

Dominique ménage ses effets, ne prodigue pas sa présence, mais la dose savamment. Ses succès ne sont pas faits pour abaisser son orgueil. Plus que jamais il pontifie et parle peu, comme tout oracle qui se respecte. Le silence gardé à propos permet, n'est-il pas vrai, les suppositions les plus avantageuses sur son esprit et son érudition.

Auprès de lui, Germain Renoux fait piètre figure, si on peut s'exprimer ainsi, car sa mine est de plus en plus rassurante et sa tournure s'épaissit de jour en jour.

Ce qui n'empêche pas ma sœur Cécile de faire pour lui des frais inimaginables, soit qu'elle affecte la soumission d'une captive à tout ce qu'il propose, soit qu'elle lui prodigue mille agaceries, flirtant impudemment au nez de ma mère et à sa barbe (sans exagération, car ma belle-mère refuse énergiquement d'user d'aucune pâte

épilatoire). En notre absence, l'intimité avec ce bon gros Germain a fait d'étonnantes progrès. Il est de la maison, en attendant qu'il soit de la famille.

Ma mauvaise humeur a l'avantage de me dispenser de faire des frais pour tous, en général, et pour Dominique, en particulier.

Le lendemain de son arrivée, j'ai tenu cependant à lui parler sans témoin.

Il s'agissait de le prévenir des intentions de mon père, du secret qu'il lui fallait garder sur mes imprudentes confidences, lors de notre rencontre au Luxembourg.

Croyez qu'il m'en a coûté plus que de raison et que j'ai amèrement déploré cette heure d'expansion.

Résolue à l'ignorer définitivement ensuite, je me suis efforcée de le rejoindre, ce matin-là.

Après avoir expédié deux clients tenaces, j'ai pris le chemin de la plage, convaincue de le trouver, même à cette heure matinale, au seul endroit où il y aurait quelque chance de se faire remarquer.

Le sentier côtoie le talus qui domine la douve. Au-dessus de ma tête, les branches des ormes se tordent et bruissent sans trêve, secouées par le vent du large qui circule librement sur cette place découverte. A ma gauche, un petit étang aux eaux sombres, où s'enchevêtrent les algues marines, garde un aspect morne et mystérieux, une tristesse qui contraste avec la vie, la gaieté d'alentour.

— Vous passez bien fière, mademoiselle Jacqueline ! J'ai pourtant de bonnes sucettes.

Améline Patoiseau, bien guérie et vaillante, se tient devant moi, une corbeille à la main, corbeille bien garnie où s'étalent, luisants, alléchants, variés, les sucrés d'orge fameux dans le pays. Roses, bruns, jaunes, tous me tentent également, mais je ne résiste pas au plaisir de taquiner cette bonne vieille que je connais depuis toujours.

— Comment, Améline, n'avez-vous pas encore trouvé le moyen de confectionner des sucres bleus ?

— Je ne suis pas le Bon Dieu, Mademoiselle, et Il ne m'a pas donné son secret. Le bleu, c'est sa couleur ; voyez le ciel, la mer...

— Du moment qu'il garde l'exclusivité, je n'ai rien à dire ! Donnez-moi une groseille ou une framboise.

Tandis que je suce avec ardeur, j'aperçois Germain Renoux qui se hâte à ma rencontre. Il semble ravi de me voir. Il a vraiment l'esprit de famille, ce brave garçon...

— Ah ! Jacqueline, vous voici revenue de voyage ?

Décidément, ses débuts de conversation manquent d'originalité.

— Oui, depuis hier, et mon père doit aller dès aujourd'hui vous remercier de l'avoir si bien remplacé !

— Et il trouvera ses clients au complet. Je ne lui en ai pas tué un seul. Pas mal, pour un débutant ?

Un rire enchanté souligne cette plaisanterie médiocre.

— C'est un beau résultat. Mais, si vous avez épargné les malades de mon père, ne vous êtes-vous pas vengé sur les miens ?

— Même pas. Seulement, la petite Narcisse Testard m'a avoué que je n'étais pas si aimable que M^{me} Jacqueline. Cela ne m'a pas étonné. Quand j'ai raconté cela à M^{me} Desbordes et à Cécile, elles ont cru que je plaisantais.

— L'admiration ne se pratique pas chez nous, vous savez ! Vous n'avez pas eu le temps de vous en apercevoir, car notre absence n'a pas été longue.

— Assez longue comme cela ! s'écrie-t-il vivement. J'avais bien peur que vous ne prolongiez votre séjour à Paris.

— Vous trouviez la corvée si dure que cela ?

— Non ; mais, voyez-vous, je me demandais si vous ne vous plaisiez pas trop dans la capitale ! On s'y amuse tant !

— Vous, peut-être. Pas moi.

— Oh ! moi, je ne sais pas trop. On me l'a dit, surtout. Quand je faisais mes études, j'étais sérieux, j'avais même de l'ambition. Cela m'a passé dès que j'ai retrouvé mon île où on fait si bonne chère à peu de frais, où il fait si bon vivre !

— Au point de vue matériel, je n'apprécie pas encore. Il paraît que cela vient plus tard !

— Mais au point de vue sport ?... Chasse, pêche, tennis, footing ! Des routes possibles pour la mo-

tocyclette ! Et les homards de la Cotinière avec le petit vin, qui, pour ne pas être coté, n'en est pas moins bon !

Programme enchanteur ! L'eau lui en vient à la bouche ! Etonnez-vous après cela de son embon-point ! Comme bien vous pensez, je n'ai aucune envie de doucher cet enthousiasme, mais je cherche vainement à me mettre à l'unisson.

Au moment où je crois avoir trouvé des qualificatifs pantagruéliques, j'aperçois celui que je veux chercher.

— Ah ! voici mon oncle !

En effet, le beau Dominique, tout de gris habillé (complet bain de mer, correct tout de même), aussi naturel qu'il peut l'être, arrive sur nous au pas militaire et la mine peu rassurante.

— Tiens, s'écrie Germain, j'oubliais un malade qui m'attend !

L' poignée de main à la nièce, signe de tête à l'oncle, le gros Renoux prend courageusement la fuite. Ce départ brusque m'agace un peu. Quel champ de suppositions désagréables pour moi ouvre-t-il à l'esprit étroit de mon mentor imprudent ? Je ne tarde pas à l'apprendre.

— J'ai interrompu une conversation intéressante ? me dit-il, non sans ironie.

— Naturellement ; mais n'auriez-vous pas pu deviner que j'avais un rendez-vous ?

Je sacrifierais une douzaine de sucre d'orge à la framboise pour me payer son air scandalisé. Est-il aussi péniblement affecté qu'il cherche à le persuader ?

— Je veux croire à une plaisanterie, Jacqueline. Mais je regrette...

— Ne vous donnez donc pas tant de peine. Cela vous est bien égal.

— Cela ne m'est pas égal, comme vous dites, de voir ma nièce affecter des allures par trop modernes.

— D'abord, je ne suis pas votre nièce, et vous en êtes aussi heureux que moi. Mais si vous craignez que mon attitude nuise au bon renom de votre famille, prévenez votre sœur, et vous pourrez dormir tranquille.

— Vous cherchez vainement à me blesser. Vous savez bien que je serais incapable d'une délation,

et, d'ailleurs, ma sœur n'est pas si terrible que vous tentez de le faire croire.

— Naturellement ! Elle ne m'infligera pas la question, ne m'enfermera pas dans la citadelle, en compagnie des disciplinaires, ni même dans un cachot au pain et à l'eau. Mais il y a d'autres moyens qui, pour ne pas être aussi rigoureux, n'en sont pas moins exaspérants. Dans ce cas particulier, il y a une raison spéciale pour que ma belle-mère devienne enragée si vous lui confiez vos aimables suppositions !

— Veuillez être plus claire.

Sans doute est-il au courant du désir de sa sœur, mais s'il plaide le faux pour savoir le vrai, servons-lui la vérité toute nue. Cette absence de costume effrayera au moins sa pudeur.

— Eh bien ! votre sœur a des vues sur le jeune Germain. Il est destiné à ma sœur Cécile, et soyez convaincu que je me garderai bien de marcher sur ses brisées.

— Je ne suis au courant de rien ; mais, quand ma sœur aurait des projets, où donc est le mal ?

— Nulle part, certainement. N'est-il pas légitime d'user d'une sévérité excessive pour la camaraderie sans arrière-pensée que Germain et moi nous entretenons, et de réserver des trésors d'indulgence à ma sœur qui flirte sans se gêner ? Mais il paraît que tout est permis, pourvu que le mariage s'ensuive !

— Que vous êtes agressive et injuste !

— C'est possible ! Peu importe ! Je crois que ce mariage serait approuvé par mon père. Cela me suffirait, et quand bien même, je ne serais pas trop fière pour chasser sur la terre des autres. Soyez tranquille. Je m'efface devant ma sœur, et sans aucun regret. Néanmoins, nul n'exige que je mette une muselière, je suppose ?

— Il ne s'agit pas de cela, mais méfiez-vous d'une intimité qu'on peut mal interpréter. N'est-ce pas à vous d'édifier la ville ?

— Si la ville n'a que moi pour l'édifier, je la plains ! Néanmoins, il ne s'agit pas de cela. Me croirez-vous si je vous dis que ce n'est pas Renoux, mais vous, que je cherchais ici ?

— Cela ne m'avancerait à rien d'en douter !

Etonnée de cette réserve, alors que je m'atten-

dais à subir un discours, je l'examine curieusement, et je m'aperçois des raisons qui me valent cette discréction.

Horrifié par la mode actuelle, il vient de s'apercevoir que ma toilette n'est pas conforme à ses goûts !

Alternativement, il baisse les yeux, les lève. En haut comme en bas, le manque de tissu est évident.

En regardant de côté, il demande, non sans curiosité :

— Vous aviez quelque chose à me communiquer ?

Je n'ai pas coutume de tergiverser avant de prendre une décision, encore moins avant d'entreprendre une discussion. A l'abordage ! et vite !

— Cela vous étonne, je le conçois. Sachez qu'il s'agit de notre rencontre au Luxembourg. J'ai eu le tort de vous confier un secret. Quand je dis le tort, ce n'est pas que je doute de votre discréction, quoique j'aie semblé tout à l'heure croire le contraire.

— Je suis flatté !

— Il n'y a pas de quoi. Je vous ai dit que je vous estimais, si vous vous en souvenez. Vous devez donc être fixé. Mais on peut pécher par ignorance. Il n'y aurait pas faute, pourtant, mais le résultat serait identique. Ma belle-mère ne doit pas être au courant de la situation.

— Vous avez réfléchi et vous devenez accessible à la pitié ?

La raillerie ne lui va pas du tout.

— Je vous dispense de me complimenter, et rien ne m'est plus odieux que de penser qu'on peut me croire meilleure que je ne suis. *Non*, je n'ai pas pitié. Il s'agit d'une défense formelle de mon père. Jusqu'au bout il veut épargner les siens, à commencer par moi qu'il croit avoir réussi à tromper.

— Il a raison. Le diagnostic peut être erroné et l'espérance soutient.

— Je croyais que l'espérance humaine n'était pas votre fait.

— Rien ne vous autorise à supposer cela. Bien au contraire. L'espérance est un des plus grands ressorts de la vie et de l'activité humaine. Si elle doit entretenir votre courage, votre sérénité, gardez-vous de la repousser.

— Sans doute, ai-je répondu, et cette fois non sans mélancolie. Quand bien même on supposerait

qu'un tel espoir est déjà une illusion, mieux vaut le conserver envers et contre tout !

— Tu viens avec nous, Linette ?

— Le temps de prendre ma bécane, et j'arrive !

Au risque de m'attirer les foudres de M^{me} Desbordes et ses reproches, d'autant plus pénibles qu'ils seront, cette fois, justifiés, j'ai décidé de m'accorder quelques heures de distraction.

Abandonner mon poste : surveillance de la cuisine, en l'absence du phénomène qui nous tient lieu de servante, est-ce un crime passible du Conseil de guerre ?

Ladite servante, ayant jeté par-dessus les moulins la coiffe brodée, héritage des aïeules, ne peut tarder à revenir de chez le coiffeur qui coupe, chaque mois, ses cheveux rétifs.

Espérons que la daube mijotera toute seule jusqu'à mon retour !

Depuis trois semaines, la maisonnée est au grand complet, et je suis littéralement fourbue : Blanche et Magali, arrivées de Paris presque en même temps que nous ; Dominique qui ne part que demain. Ceux-là, à demeure. En plus, des allées et venues continues.

Penser toute la journée à la nourriture de nos hôtes : tel est mon lot.

Mon existence s'écoule dans l'unique préoccupation de ce qu'ils mangent ou de ce qu'ils manqueront.

Voici pourtant le destin qu'ambitionne ma sœur : visites, parlottes interminables où il n'est question que de toilettes ou de potins, promenades bornées à l'aller et retour de la plage, et, comme dérivatif, à la manière de sa mère : astiquer, frotter du matin au soir, dans le perpétuel souci des confitures et des conserves. Un mari accessoire, devant pourvoir largement à toutes les dépenses et acceptant docilement les décisions de Madame.

Plus tard, s'appliquer, selon le principe bien connu, à résoudre le problème des « établissements avantageux » pour sa progéniture ; à savoir : dénicher un mari millionnaire pour ses filles, pourvoir ses fils d'une riche héritière !

Apprenez que cela s'appelle la meilleure part. Et niez maintenant que, de toutes les classes sociales, la bourgeoisie est celle où l'originalité a le moins de chance d'exister !

Ce sort me tente médiocrement, s'il ne me réserve pas plus qu'à ma belle-môme l'espoir d'une tendresse partagée.

Rien ne prouve, après tout, que j'aurai sous la main une belle-fille tout indiquée pour subir mes sautes d'humeur et endosser la responsabilité de tous les échecs.

Aussi, dans ma sagesse, quel que soit le destin qui m'attende, j'ai résolu de ne pas dédaigner les menues joies de l'existence.

Pédaler avec ardeur, en s'imaginant posséder une totale indépendance ; oublier, non seulement les soucis quotidiens, mais surtout la chose capitale qui pèse toujours sur mon cœur ! Telle était tantôt mon unique ambition.

— On va laisser nos bicyclettes à l'entrée du bois, et on ira jusqu'à la plage, hein, Linette ?

— Si tu veux ; mais je te préviens que, une fois à la plage, je ne bouge plus.

— Tu ferais mieux de jouer avec nous. On serait Robinson. On fera comme si on était au bout du monde, dit Xavier.

— Le bout du monde ? sûr que non ! répond Jean-François, dédaigneux. Bien plus loin. Là-bas, il y a l'île inconnue que je découvrirai. Pas une île comme celle-ci, non ; une déserte où je coucherais dans un arbre pour échapper aux bêtes fauves.

— Ce qu'on va s'amuser à faire semblant ! Mais toi, Line, tu t'amuseras ?

— Moi ? sûrement non ! Je m'assoirai sur le sable et je ne penserai plus à rien.

— Comment feras-tu ? Maman dit que c'est impossible.

— Je ne sais pas, ai-je répondu avec une ironie à l'adresse de M^{me} Desbordes. Cela m'est naturel. Les idées passent dans ma tête, les unes après les autres, sans que je fasse l'effort d'en retenir aucune, sans que je sache moi-même pour quelles raisons elles se succèdent.

En parlant, nous avançons parmi les mousses et les fougères.

Encore la forêt ! songez-vous. Mais c'est toujours la même chose ! Rien de plus monotone que votre île où rien n'indique le rythme des saisons !

Quelle erreur est la vôtre, profanes que vous êtes ! Dites-moi : confondez-vous les lueurs pâlies du crépuscule avec l'éclat brutal du soleil de midi ? Les journées mornes de novembre pluvieux ressemblent-elles aux heures assombries par l'orage, au cœur de l'été ?

Non, certes ! Eh bien ! il est encore plus facile de distinguer, ici, les cycles de l'année, grâce aux rares effets de la lumière. Ce sont les jeux variés où elle se complaît qui modifient l'apparence des choses, les transforment, les vivifient ou les éteignent, les dessinent à lignes heurtées ou les adoucissent comme avec une estompe.

Un contour qui s'efface, un dessin qui s'accuse, une nuance qui s'ajoute à la gamme prodigieuse dont se pare sa splendeur, et c'est un enchantement nouveau, un émerveillement qui ne peut s'exprimer.

Ainsi, les sables se dorent ou se ternissent, le ciel flamboie ou se voile, l'eau reflète le ciel et se teinte à son gré.

Et les pins sèment follement leur pollen en pluie de soufre, dans l'ardeur d'une griserie priétanière, ou redressent leurs sombres parasols, avec l'orgueil de demeurer éternellement verts.

Ainsi que je l'ai annoncé, je me blottis à l'abri des arbres, face à l'Océan, et je m'apprête à me plonger dans une délicieuse somnolence. Mais il est dit que j'ignorerai encore aujourd'hui les charmes de la solitude.

A peine me suis-je calée confortablement que Xavier s'écrie :

— Tiens ! Germain Renoux !

C'est en effet le jeune docteur qui s'achemine de notre côté.

Jovial, comme toujours, mais, comme toujours aussi, gauche et peu élégant, il presse le pas malgré les molles épaisseurs de sable, et rien de plus comique que sa courte silhouette, sa dé-

marche alourdie et embarrassée, bras écartés du corps. Vu de près, ce puits de science paraît moins profond qu'on aurait cru, et ses préoccupations semblent porter sur tout autre chose que sur les progrès de la médecine !

— Ah ! cette fois, j'ai découvert votre cachette, Jacqueline ! s'écrie-t-il de son air satisfait.

— Les criminels qui veulent se soustraire à la police se perdent au milieu de la foule. C'est, dit-on, le moyen le plus sûr d'échapper aux recherches. Ils sont bien inspirés, je crois. Pour avoir adopté une attitude opposée, et pour avoir choisi cette grève solitaire, je constate que vous n'avez pas eu beaucoup de peine à me découvrir, comme vous dites.

— Vous ne venez jamais à la plage. Pourquoi ?

— Pardon ! mes fonctions m'autorisent à m'y rendre au moins une fois par jour, pour porter le goûter de la famille, et je manque rarement d'accomplir cette tâche.

— C'est que je finis à peine ma sieste, à cette heure-là ! Et comme vous repartez tout de suite...

— Mais le reste du temps j'ai bien trop à faire à la maison, et, dans de telles conditions, nous pourrions demeurer vingt ans dans la même ville sans risquer de nous rencontrer !

— C'est vrai, vous avez tous les soucis du ménage sans en avoir les avantages.

L'avantage, c'est le mari. O modestie masculine !!!

Cependant, Germain semble apprécier autant que moi le confortable de notre position, et il s'asseoit tranquillement à mes côtés.

— Vous comptez vous établir dans l'île ? ai-je demandé tout à coup, pour dire quelque chose.

— Naturellement. Malheureusement, mon père est mort trop tôt, et j'aurais mieux aimé trouver une clientèle toute faite. Mais je suis philosophe. Le métier n'est bon qu'à ce prix. J'en preuds, j'en laisse !

Métier n'est pas le terme qu'emploie mon père pour désigner une profession aussi libérale que la médecine, et il ne conçoit pas non plus ses obligations avec une telle désinvolture. Mais je ne suis pas à l'heure des étonnements, et j'écoute la suite.

— Voyez-vous, la vie est trop courte, il ne faut pas la gâcher. Le tout est de s'arranger pour ne pas trop s'en faire : un peu de clientèle, la chasse, la pêche, un peu de danse, c'est hygiénique aussi. Et on s'en tire !

Cet exposé me semble médiocrement séduisant. Seulement je respecte infiniment la liberté des autres.

Une réponse aussi insignifiante que possible n'indique ni blâme ni assentiment :

— Vous n'êtes pas exigeant.

— A quoi bon ! La terre est bonne. On est heureux à peu de frais.

— Et moi qui croyais que le bonheur était d'une conquête difficile !

— Détrompez-vous. Dès lors qu'il y a lutte, effort, qu'on n'est plus tranquille, on ne peut plus être heureux.

Décidément, nos opinions ne concordent pas tout à fait. Mais la discussion ne nous tente pas, et je ne prends pas la peine de chercher un autre sujet de conversation.

Sur nos têtes, les pins dressent leur couronne verte, où nul gazouillis ne chante, mais qui vibrent sous les harmonies puissantes du vent.

Des bruits légers parmi les mousses révèlent l'existence des fourmis laborieuses, des sauterelles perpétuellement agitées et des lentes chenilles qui organisent leurs mystérieuses processions. Grande animation parmi ces infimes bestioles qui, elles, luttent sans relâche pour conserver l'existence précaire de leur minuscule descendance. Invisibles ouvrières, modèles d'abnégation et d'obscur héroïsme.

Le contraste saisissant entre cette activité et notre paresse ne parvient même pas à provoquer en nous l'ombre d'un remords.

— On est mieux ici qu'à la plage, assure Germain qui, cette fois, se range inconsciemment à mon avis.

Pourvu qu'il ne se mette pas en tête de venir nous « relancer » une autre fois !

— Croyez-vous ? ai-je dit de mon ton le moins encourageant. Ne regardez-vous pas la présence de tant de jeunes filles charmantes ?

— Charmantes ? Je ne trouve pas ! Toutes plus

insignifiantes les unes que les autres. On dirait qu'on les a fabriquées en série !

— Il vaut peut-être mieux qu'elles n'aient pas une personnalité trop marquée. Elles sont ainsi plus... rassurantes, dit-on, pour leurs futurs mariés.

— Comme si c'était une raison ! s'exclame mon compagnon. Mieux vaut se singulariser avant le mariage qu'après. Il y a moins de surprises, et c'est ce qu'on peut souhaiter.

En ce moment, nous sommes survolés par des avions, troupe ailée qui évolue dans le ciel, juste au-dessus de l'île.

Leurs courbes excitent l'enthousiasme de mes frères.

— Aviateur, il n'y a que ça ! crie Xavier.

— Eh bien ! et ton île déserte ?

— Justement, j'irai en avion. Je vais demander à l'oncle Nick si c'est dans l'océan Pacifique que je serai obligé d'aller.

— A l'oncle Nick ?

— Tu ne le vois pas là-bas ?

— Chic ! il va faire le père Robinson !

Et les deux enfants se précipitent à la rencontre de Dominique qui se dirige, en effet, de notre côté.

— Allons, bon ! encore le pion !

Cette exclamation que je n'ai pu retenir enchanté mon compagnon.

— Ça, c'est bien vrai ! Celui-là a manqué sa vocation !

Si le vent porte, ma phrase imprudente est parvenue jusqu'à Dominique. Tant pis !

D'ailleurs, il ne semble pas se troubler le moins du monde.

Sans chercher à varier ses prétextes, Germain songe à un malade à visiter. Jean et Xavier le conduisent un bout de chemin. Nous démeurons en tête à tête, sans paraître mieux apprécier l'un que l'autre cette heureuse circonstance.

— Si je vous disais que je regrette d'avoir interrompu votre causerie, je parlerais contre la vérité, remarque enfin Dominique de son ton le plus froid.

— Supposez-vous que notre rencontre était pré-méditée ?

— Je m'applique à ne pas juger les autres.

— En principe, peut-être. En fait, votre opinion est irréductible, avouez-le. Au fond, cela me laisse à peu près indifférente. Cependant la vérité me force à vous dire que le hasard seul a conduit jusqu'ici le Dr Renoux, hasard dont je ne me félicite même pas, car je ne me soucie nullement de retrouver constamment sur ma route celui que je considère comme mon futur beau-frère. Maintenant, croyez-moi ou ne me croyez pas. Tant pis.

— De vous, un mensonge m'étonnerait.

— Vous êtes bien bon ! Maintenant, laissez-moi vous demander pourquoi vous vous mettez en peine de moi ? Pourquoi vous préoccupez-vous de ma conduite ? Pourquoi, surtout, saisissez-vous la moindre occasion de me prodiguer des conseils, alors que vous savez toutes ces tentatives d'apostolat inutiles ? Ne vous ai-je pas entendu dire maintes fois que chacun de nous a déjà bien assez à faire avec sa propre conscience sans s'immiscer dans celle de son voisin ?

— Parce que je considère que tous n'ont pas les mêmes possibilités que vous à se perfectionner, et que je crois que, avec un peu plus d'idéal, votre vie serait singulièrement embellie.

— Trop aimable ! Je ne supposais pas que vous eussiez de moi une opinion si flatteuse. Est-ce pour vous faire regretter que vous me dites cela ?

— Quoi ! Vous regretteriez le pion ?

Il a donc entendu ! Rien de plus désagréable que cette constatation qui blesse mon amour-propre.

— Tant pis pour les indiscrets ! ai-je répondu, mécontente.

— Voyons, Jacqueline, ne vous faites pas plus méchante que vous n'êtes.

— Laissez-moi ! Qui vous dit qu'être méchante ne soulage pas un peu, quand on a du chagrin ?

— Ne croyez pas cela. Vous vous apercevrez tout de suite que le moyen est mauvais. « La patience est la clef du bonheur », prétendent les Arabes. Une âme paisible et qui se domine jouit de priviléges inappréciables.

Et comme je dédaigne de répondre, Dominique reprend, après une courte hésitation :

— Je vous ai entendue, l'autre jour, indiquer vos préférences pour Pascal. J'ai vainement cher-

ché à me procurer les *Pensées* chez le libraire du Château. Mais, lors de mon dernier voyage à La Rochelle, j'ai été plus heureux. Voulez-vous accepter ce petit exemplaire ?

Même si Dominique agit par charité chrétienne, l'attention est trop aimable pour ne pas me toucher, et je m'applique à le remercier de mon mieux.

Au fond, je ne suis pas fâchée de voir s'atténuer un mesquin sentiment de rancune, que je juge en trop complet désaccord avec la sérénité de l'atmosphère.

L'or du couchant empourpre toute la plage, et, sur les flots, une coulée de feu s'étale en d'innombrables sillons étincelants. Le ciel se teinte de nuances immatérielles qui se fondent, mauves, bleues et roses, sans qu'on puisse les limiter, les séparer les unes des autres.

— Que c'est beau, murmure tout à coup Dominique, et qu'on regrette de quitter tout cela !

Si surprise que je sois de ces regrets, il convient d'indiquer que je les partage.

— Vous partez, décidément ?

— Après-demain ! Et sans enthousiasme, croyez-le.

Rien ne m'étonne davantage que cette déclaration. Curieuse, je me demande sur quelles bases je m'appuyais jusqu'ici pour juger mon compagnon.

C'était donc à tort que je croyais Dominique indifférent aux beautés de la nature. J'avais imaginé que, dans son austérité, il se repliait invariably sur lui-même ; que, d'un paysage, il ne savait tirer qu'une leçon de morale.

Cependant, aujourd'hui, une étrange lassitude semble l'envahir, tandis qu'il m'explique posément :

— Croyez-vous que le spleen de la rentrée soit exclusif aux écoliers ? Ce serait une erreur. Les vacances sont aussi nécessaires aux hommes qui sont toujours de grands enfants.

« De plus, je n'ai jamais quitté cette île, où se sont passées tant de vacances, sans éprouver un sentiment d'intense regret. Notre mère avait conservé la maison paternelle qu'on a dû vendre depuis, et nous y venions chaque année. Cela vous étonne, Jacqueline ? Mais n'étiez-vous pas

trop distante pour que je vous fasse des confidences sur ce sentiment intime ? »

Il peut ajouter que je le fuyais comme la peste, lui et ses sermons.

— Nous pouvions croire alors que l'île était notre propriété, reprend-il lentement. Et, depuis, chaque année m'apporte une déception, avec l'envahissement des « baigneurs » que, fidèle à l'ancienne appellation, je traite « d'étrangers ».

— Alors, à vous aussi il semble que ces profanes déprécient notre île ? Que le plaisir du gain ne vaut pas les déboires du contact ? Enfin est-ce que, vous aussi, vous regrettez de n'avoir pas vécu, ici, au bon vieux temps ?

— Le bon vieux temps ! répète-t-il en souriant. A quelle époque, vous si savante sur notre histoire locale, jugez-vous que le séjour dans l'île fut considéré comme un sérieux avantage ?

— Au temps d'Aliénor de Guyenne, ai-je répondu sans hésiter. N'est-ce pas elle qui, la première, se plut au milieu de cette contrée sauvage, de ces genêts, de ces bruyères, de ces bois ? Si elle traitait les insulaires de « braves et loyaux » serviteurs, n'était-ce pas parce qu'elle trouvait ici quelque apaisement à sa rancune, après les humiliations dont on l'avait abreuvée, et quelque analogie entre cette nature tourmentée et l'agitation de ses sentiments et de ses passions ?

— Vous professez une admiration peut-être excessive pour la belle Aliénor, remarque mon compagnon. Vous n'ignorez pas qu'elle commit de grandes fantes ?

— Faut-il se fier à quelques mauvaises langues pour la mal juger ?

— Est-ce ainsi que vous traitez nos plus illustres chronicneurs ?

— Si illustres soient-ils, ils ne manquaient pas de se contredire les uns les autres ! D'ailleurs, n'en a-t-il pas été ainsi de tout temps ? Avec cette différence que, moins nombreux et plus mal renseignés, ils s'ignoraient et ne pouvaient s'en prendre les uns aux autres. Aliénor était belle, donc plus tentée qu'un laideron. Soyons-lui indulgents de quelques légèretés, car elle fut malheureuse et resta bonne et secourable. Ce fut elle qui interdit la première les odieux pillages

des bateaux naufragés ; elle qui s'émut de voir dans cette île tant de larrons et de pillards, justifiant son nom.

— Et vous n'êtes pas insensible non plus aux mesures qu'elle prit en faveur des veuves et des filles qu'elle autorisa à se marier librement, sans être forcées de demander une autorisation seigneuriale, parfois refusée sans motif ?

— Sans doute. Puis n'est-elle pas morte comme une sainte, à Fontevrault, et ne devons-nous pas croire qu'elle eut le courage de s'imposer de plus rudes pénitences qu'on n'en exigerait aujourd'hui ?

Un rayon de soleil envahit notre retraite et donne le signal du retour.

— Rentrons sur cette conclusion, déclare Dominique, et souhaitons, en effet, que la postérité sache se montrer indulgente et reconnaissante envers celle qui fut la première bienfaitrice de ce petit territoire.

— T'en fais pas, oncle Nick ! s'écrie Jean-François, conciliant. On mettra la statue d'Aliénor sur la grande place, et, pour faire une blague aux touristes, on leur dira que c'est elle qui a découvert le sel !

Fidèle à la consigne, je fais, une fois de plus, mes préparatifs pour porter à la plage le goûter de la famille. Solidement amarré sur le guidon de ma bicyclette, le sac aux provisions est de dimensions imposantes.

Août s'achève en beauté, et la sérénité du temps a sur mon humeur la plus heureuse influence. Il me semble que rien ne saurait l'altérer aujourd'hui.

Comment résister à cette clémence inusitée du soleil, à cette douceur sans égale de l'atmosphère ? Mon esprit, mes sens sont envahis d'une torpeur délicieuse, mollesse physique, calme moral !

Si la troupe serrée des petits nuages semblables à d'énormes flocons qui se rapprochent sournoisement de l'île est une menace d'orage, je préfère l'ignorer et jouir de l'idéale beauté de cette heure sans aucune arrière-pensée.

En fait, notre existence domestique subit en ce moment une trêve que j'apprécie. Mérités ou non, les reproches que m'adresse M^{me} Desbordes me laissent volontairement silencieuse. J'ai fini par reconnaître que mon imagination faisait les frais de toute discussion. Mes protestations habituelles fournissaient une avalanche d'arguments à ma belle-mère qui, livrée à ses propres moyens, se trouve vite à bout de répliques.

Grâce à cette modération inaccoutumée, les semences s'abrégent, et la satisfaction intérieure que j'éprouve compense largement le plaisir que j'avais à triompher par des impertinences !

Tout le monde s'en trouve bien, et mon père lui-même semble s'abandonner avec confiance à la joie de cet accord familial, inconnu jusqu'à présent dans notre foyer.

Quant à sa santé, elle se maintient, et, à mesure que le temps passe, mes appréhensions s'atténuent. J'en arrive à traiter de chimère les craintes formées il y a quelques mois, et que je me suis peut-être plu à exagérer.

Ce serait si simple, vraiment, de croire à l'impossibilité d'une catastrophe ! L'espérance est si douce, pourquoi ne pas la conserver ?

Mes réflexions s'interrompent au moment où il me faut descendre de bicyclette pour franchir pédestrement la zone sablonneuse qui me sépare de la cabine maternelle. (Les cabines sont ici plus en faveur que les tentes, sans doute à cause de leur résistance aux intempéries.)

Comme j'approche de ces dames, le vent indiscret m'apporte des bribes de conversation.

— Ah ! soupire la voix de M^{me} Desbordes, on a beau dire, chères amies, aujourd'hui on ne respecte plus rien. Hélas ! Tout se perd !

J'arrive à point pour entendre ma belle-mère énoncer ce lieu commun.

Il est entendu que le voisinage de la mer ne pousse pas à l'effort intellectuel, et qu'une tente de bains de mer entend presqu'autant de bêtises qu'un tableau de musée ! Néanmoins, l'ensemble de la plage offre à tous une source intarissable de distractions, et, pour l'observateur, une série de types dignes d'être étudiés de près.

A l'ombre de notre cabine, Blanche et Magali

brodent et tricotent avec ardeur. Absolument insensibles aux aspects variés de la côte qui barre l'horizon, aux tonalités changeantes du ciel, à l'agitation incessante des eaux, elles concentrent leur attention sur l'ouvrage qu'elles veulent à tout prix terminer avant le départ.

Près d'elles, les Gouinard : père, mère, enfants (il y en a cinq), se livrent à de pacifiques occupations. Tous sont de remarquables phénomènes ; voici ce que, précisément, M^{me} Gouinard est en train d'expliquer à son tour à l'auditoire attentif. Après avoir eu l'air d'écouter les doléances de ma belle-mère sur le régime, elle a bien le droit, n'est-ce pas, d'entamer son hymne de prédilection ?

Quand elle a fini de vanter sa benjamine (une affreuse fillette, en plein âge ingrat, noire, maigre, avec des cheveux rétifs), elle fait l'éloge de son fils ainé qui vient d'être refusé au bachot, par suite d'une injustice flagrante.

— Ce qu'il y a de certain, remarque-t-elle en un argot irrésistible, employé par elle, c'est que tous les examinateurs étaient épatis ! Le prof. de math. n'en revenait pas ! Il ne disait rien, mais il était stupéfait, c'était visible !...

Ce qu'elle ne dit pas, et ce dont la chronique bienveillante n'a pas manqué de nous informer, c'est que la note obtenue témoignait de cet étonnement dans un sens très différent de celui qu'elle indique.

Et toutes ces dames d'approuver, sauf cette bonne M^{me} Duclos qui, toujours en peine de sa fille Margareth, la cherche vainement du regard.

Margareth a cela de commun avec moi qu'elle fréquente peu la plage. Au fond, elle me plairait, cette jeune fille prolongée qui se consacre uniquement aux œuvres charitables. Elle ne m'effarouche pas. Au contraire, elle m'attire. Seulement mes allures, à moi, ne lui conviennent sans doute pas, ou ma réputation soigneusement établie par belle-mère ne lui donne nulle envie de se lier avec moi.

Le fait est qu'elle me suit, et je le regrette, car c'est la seule personne avec qui je sympathiserais, dans le groupe des jeunes.

Le groupe des jeunes ! Pour ne pas me singulariser, il me faut maintenant le rejoindre.

De loin, j'entends les grands éclats de rire de

Cécile qui ponctuent chaque phrase, comprise ou non, échangée par ses compagnons. Cela, pour prouver à la galerie que ces messieurs lui font l'insigne honneur de la traiter en camarade et de parler librement devant elle.

— Tiens ! voilà Jacqueline ! Ce n'est pas trop tôt ! s'écrie le Dr Renoux, dont la galanterie va jusqu'à me faire place sur le sable, à sa gauche.

A sa droite, Cécile est nonchalamment étendue dans un costume de bain très écourté.

Mon arrivée a interrompu la conversation qui languit visiblement.

— On a signalé un vol de canards sauvages sur Saint-Trojan ; l'hiver sera précoce, remarque Germain Renoux.

— Comme l'oncle Nick a eu tort de prendre sa permission avant l'ouverture de la chasse ! soupire Cécile ; au moins aurait-il pu m'emmener avec lui !

C'est la première fois que ma sœur exprime ce désir, et je soupçonne que c'est une façon nouvelle de flatter les goûts bien connus de son voisin.

— Ce n'est pas le genre de votre oncle, répond celui-ci. Il croirait faire un péché en tuant un lapin ! C'est un type qui se fait rare à notre époque, vous savez ! Mais il a beau essayer de vivre autrement que les autres, de paraître se préoccuper uniquement des questions philosophiques, il est bien obligé de traîner, comme nous, sa guenille et de s'inquiéter des choses matérielles !!!

— Impossible de planer tout le temps ! déclare Cécile, en haussant les épaules.

— Mieux vaut ne pas essayer, ai-je dit, non sans ironie. Pourtant il y a des moments où ce serait plus drôle d'ascensionner un peu. La terre à perpétuité, c'est parfois monotone !

— Vous trouvez ? s'écrie Germain, sans cacher sa surprise. Pourquoi êtes-vous mélancolique, Jacqueline, et pourquoi vous préoccupez-vous de choses auxquelles on n'a même pas le temps de songer ?

Etes-vous assez heureux pour n'avoir jamais eu vraiment la tentation d'échapper aux tracas de l'heure présente par une envolée vers l'idéal ?

— J'ai bien eu des moments de casard ! Peu ont résisté à une longue ballade en vitesse, ou à une

bonne pipe, à une partie de cartes... D'ailleurs c'est perdre son temps que s'interroger. Et le prix du temps se calcule comme celui de tout le reste.

— Le prix de tout le reste! me suis-je écriée. Même celui de la vertu, du mérite?

— Pourquoi pas?

— En ce cas, mésiez-vous, cela pourrait bien être trop cher pour vous!

— Pas du tout. Si on tarife la vertu, on a moins de chances de la gaspiller.

— Le tout est de la placer à propos.

— Un mérite à combien pour cent, s'il vous plaît?

— Moqueuse, Jacqueline! s'écrie Henry Demoyelles.

Entré depuis quelques années dans l'Administration Coloniale, ce jeune homme passé l'été au Château, avant de repartir pour le Sénégal. C'est un de mes amis d'enfance, et j'ai pu souvent apprécier ses qualités; aussi ai-je accepté la plaisanterie sans songer à riposter, ce qui l'autorise à continuer.

— Voilà bien les jeunes filles! Elles affichent des idées paradoxales, et elles sont toujours tentées de prendre le parti de l'opposition. Au fond, Jacqueline, vous êtes plus moderne qu'en apparence, et vous connaissez la valeur exacte des choses.

— C'est à voir! ai-je déclaré, prête à me mettre sur la défensive.

A ce moment, Cécile m'interrompt par de petits glapissements aigus.

Germain, à l'aide d'une longue tige d'herbe, a le bon goût de s'exercer à lui chatouiller doucement la nuque. Ce jeu original manque rarement son but. Fière de l'attention dont elle est l'objet, ma sœur use et abuse de la situation et en tire de rares effets de gaieté.

Cela au risque d'attirer l'attention de sa mère. Il est vrai que M^{me} Desbordes a jeté un coup d'œil de notre côté, mais elle se garderait bien d'intervenir. Tous ses soins tendent, au contraire, à resserrer notre intimité avec le jeune docteur.

Chaque jour lui apporte, dit-elle, de meilleures raisons d'espérer que ses efforts seront couronnés de succès. L'heure du triomphe est proche, paraît-

il. Le jeune Renoux ne tardera pas à se déclarer.

Je le souhaite sincèrement. Comme beau-frère, celui-là ne me déplaît pas plus qu'un autre. J'avouerai même que je ne serai pas fâchée de savoir les fiançailles officielles. Ainsi ce bon Germain sera-t-il dispensé de prodiguer équitablement ses attentions à toute la famille et pourra-t-il réserver ses amabilités à ma sœur toute seule.

Le fou rire de Cécile a cessé. La conversation prend maintenant le tour le plus apprécié.

En l'espace d'un quart d'heure, j'apprends que Mme Brochelande a changé huit fois de chapeau depuis un mois, cela, malgré l'état de ses affaires, fort embarrassées, paraît-il ; que les filles du plus riche ostréiculteur de l'île conduisent leur auto elles-mêmes, et que le notaire est revenu de son voyage de noces.

Heureusement, tout a une fin, même les commérages. L'heure est venue d'échanger ma modeste robe de toile rose pour le costume de bain choisi par ma belle-mère. Cette fois, l'économie a cédé le pas à la décence, et le contraste entre la tenue de ma sœur et la mienne est particulièrement suggestif.

Je ne m'arrête pas à de tels détails ! Quelles délices de fendre cette eau verte, puis de se laisser bercer doucement, les bras en croix, les yeux vers le ciel, et de sentir sur son visage cet air humide et frais !

— Epatante ! vous êtes épataante, Jacqueline ! crie une voix près de moi.

A ma stupéfaction, c'est Germain qui vient suivre ma fortune. Ce poussah est excellent nageur, et je m'amuse franchement à m'ébattre en sa compagnie.

Pour lui montrer mes talents, je tire des coupes savantes, je fais la planche, je plonge, et, à chaque exploit, il me prodigue d'enthousiastes encouragements.

Ce qui me vaut le mécontentement marqué de Cécile qui, mauvaise nageuse, se contente de barboter au bord de l'eau.

Ma sœur m'a précédée dans la cabine exigüe où nous devons nous déshabiller tour à tour. En

L'attendant, force m'est de subir ses réflexions aigres-douces.

— Tu t'y entends mieux qu'on ne croirait à accaparer les jeunes gens !

Puis, avec une apparente désinvolture, elle ajoute :

— Germain est bien élevé. Il s'applique à être aimable avec toutes mes amies. Il fallait bien, aujourd'hui, qu'il le soit avec ma sœur !

Je sais que la discussion ne finira pas à mon avantage.

Si j'étais Dominique, je m'empresserais d'offrir ces sarcasmes au Seigneur, mais mes intentions sont trop impures et rendraient le cadeau indigne de Lui.

Espérons que, après le goûter, cela ira mieux.

En effet, le calme renaît subitement et dure jusqu'au soir, à ma profonde stupéfaction.

Heureuse d'en être quitte à si bon compte, je tente alors de me soustraire à la promenade familiale. Mais ma belle-mère me retient :

— Tu ne viens jamais avec nous, Jacqueline. Tu as l'air de faire bande à part ; je me demande pourquoi ? me demande-t-elle d'un air irrité.

Il devient indispensable de m'exécuter. A la suite des miens, je déambule dans les petites rues, coupées à angle droit, qui rayonnent autour de la vaste esplanade.

Avec la ceinture de remparts qui l'entoure, les beaux ormes qui ombragent ses glacis, notre petite ville calme et propre possède un charme vieillot et paisible.

Après avoir dépassé le petit phare dont le feu doit se confondre avec celui d'un phare plus élevé, pour indiquer l'entrée du Chenal, nous longeons lentement les quais déserts.

La mer monte et se heurte aux flancs des bateaux qui s'entre-choquent et grinent.

Le refrain d'une chanson de marin retentit dans la nuit.

— Comme la mer est calme ! dit Cécile. On dirait un lac.

— Ce calme ne me dit rien qui vaille, remarque Henry. L'orage est proche, et gare aux bateaux qui ne sont pas encore rentrés. Ecoutez plutôt.

Le bruit bien connu retentit au large, et nous

l'écoutons avec l'appréhension de ceux qui, dès l'enfance, ont entendu narrer les naufrages sans nombre de l'effroyable passé.

— Le pertuis est aussi impraticable par mer démontée que par calme plat, dit Henry qui résume ainsi le phénomène redoutable. Le navire à voile qui ne peut résister au courant est fatallement entraîné au fond du gigantesque entonnoir où sont déjà ensevelis tant d'infortunés.

Ces eaux si perfides sont, ce soir, étrangement calmes, et, devant cette tranquillité, on a peine à croire aux périls quotidiens qu'affrontent nos marins...

C'est en vain que je guette l'étoile filante qui me permettra de formuler un souhait.

Faute d'étoiles, les phares qui étincellent sur la côte voisine illuminent la nuit.

Le clocher de Marennes dessine à l'horizon sa flèche élégante, ce qui permet au jeune Gouinard de nous citer la *Ballade à la lune*, d'Alfred de Musset.

En rentrant, ma sœur, prise soudain d'un besoin d'expansion, me suit dans ma chambre et entreprend de me confier ses regrets intimes.

Regrets assez complexes, en vérité!

D'abord, ce cher docteur ne se presse pas de se déclarer. Jusqu'ici, ses propos ne dépassent pas ceux autorisés par un simple flirt. A cela se joint le souhait légitime de s'évader vers des plages plus mondaines que notre pauvre petit trou.

Un alinéa de journal où sont détaillées les fêtes et les élégances de Royan, notre voisine, plonge ma sœur dans une mélancolique rêverie. Casinos illuminés, villas fleuries, somptueuses toilettes, où êtes-vous?

— Naturellement, déclare Cécile, fondant en un seul rêve ses désirs multiples, quand je serai mariée avec Germain nous irons tous les ans à Royan. L'autre jour, il vantait justement cette plage incomparable.

— Mais, dis-je, presque malgré moi, Germain apprécie vivement aussi les charmes de l'île et me paraît peu disposé à en sortir. Ne t'ennuieras-tu pas, hors ce petit congé?

— Je ne crois pas. Quand on est marié, on a

une foule d'occupations. Une maison jolie qu'on peut organiser à sa guise. Nous recevrons, on nous rendra nos politesses. Nous nous paierons du bon temps et ne serons pas à la tâche, comme papa et maman.

— Comment n'auraient-ils pas été à la tâche, avec une famille si nombreuse ?

L'âme secrète de ma sœur se révèle soudain :

— Nous n'aurons pas une famille nombreuse. Les enfants, c'est assommant, et on ne peut rien faire avec eux ; tandis que, moi, je veux m'amuser, et surtout recevoir.

Cécile continue à déployer devant moi ses magnifiques projets.

Et l'on dit que ma sœur manque d'imagination ? Que la plupart des jeunes filles modernes en sont dépourvues ?

Quelle erreur ! Dans leurs combinaisons pratiques il entre, semble-t-il, une forte part de rêve et d'invraisemblance !

Réalistes, d'accord, mais à leur façon.

Je regarde ma sœur à la lueur de l'ampoule électrique voilée de soie orange qui me tient lieu de plafonnier. Son petit nez court, bizarrement relevé, non retroussé, mais s'écartant de la bouche en une ligne droite, lui donne un air singulièrement dur.

Au fond, j'admire la façon dont, comme sa mère, elle parvient toujours, envers et contre tout, à se persuader que ses désirs vont se réaliser.

A bout de souffle, Cécile se lève enfin.

— Dis-moi, Jacqueline, qu'est-ce qu'il peut attendre pour faire sa demande ?

Je ne le sais pas mieux qu'elle, et, malgré l'optimisme ambiant, je conçois de vagues inquiétudes.

— Espérons, ai-je dit simplement. Ce serait si heureux pour nous tous !

Touchée sans doute de la sincérité de ce propos, Cécile m'embrasse fraternellement, et cette marque d'affection me bouleverse plus que de raison. Je suis si peu gâtée en fait de manifestations sentimentales que je suis prise au dépourvu ! Si ma propre loi m'interdit tout épanchement, c'est en vertu d'une habitude contrac-

tée en l'épit de mes impulsions naturelles. Si je me suis repliée sur moi-même, c'est faute de pouvoir m'abandonner à mon penchant secret, de bien placer ma tendresse, et surtout dans la crainte d'être rebutée.

Comme ce serait meilleur de s'aimer sincèrement, de partager nos joies, nos tristesses, et de chercher à les atténuer à force d'affection !

La brise trop tiède pénètre par ma fenêtre ouverte : l'orage ne tardera pas à éclater ; ses approches me rendent nerveuse, et j'explique ainsi cette petite crise sentimentale.

Il me serait maintenant impossible de dormir, et je veux écouter encore, appuyée à la croisée, la rumeur des vagues qui s'entre-choquent là-bas.

Malgré l'obscurité, je veux essayer de distinguer la vieille citadelle, ma voisine, dont la masse sombre s'épaissit dans la nuit. Je ne crains, il est vrai, ni Anglais ni pirates, dont sa fidélité saurait me défendre, mais je me laisse gagner par sa contagieuse mélancolie.

Est-ce un pressentiment, cette tristesse inexplicable qui me serre le cœur ? Les événements qui menacent la sécurité de notre foyer ne sont-ils pas parfois plus redoutables que ne l'étaient les forbans de jadis ?



Depuis combien de semaines ne suis-je pas venue confier ici le résumé des mille riens qui occupent mon existence ?

Ne sommes-nous pas tentés de calculer la longueur des jours d'après les impressions fugitives ou profondes qu'ils nous laissent, plutôt que par leur durée dans le temps ? Il m'est donc impossible d'apprécier également ceux qui se sont écoulés depuis la catastrophe qui me prive du père le plus aimé, et ceux de l'autre période de ma vie tout entière, infiniment lointaine désormais.

Comment supporte-t-on de pareils coups ? Comment résiste-t-on aux ravages d'une telle douleur ? Sans doute parce qu'on ne réalise pas tout de suite et que, dans l'inconscience du début, étran-

ger à soi-même, on agit sous l'empire d'anciennes habitudes ou sous l'impulsion d'une force ignorée, hors de notre volonté.

Jusqu'ici, certains mots me faisaient trop de mal, et tracer ces quelques lignes eût été au-dessus de mes forces.

Aujourd'hui, au contraire, ma seule crainte est d'oublier, et ma douleur même trouve une douceur consolante à retrouver le souvenir de ces heures déchirantes. La nuit même où j'inscrivis, ici, les regrets et les souhaits de Cécile fut, pour nous, une nuit tragique.

A peine venais-je de m'endormir que les appels éperdus de ma belle-mère me réveillaient en sursaut. Une nouvelle crise, atrocement douloureuse, terrassait mon père. Malgré la prompte intervention du Dr Renoux, accouru en toute hâte, malgré nos efforts désespérés, elle devait être fatale.

Après cette nuit d'orage inoubliable où l'agitation se traduisit par des bruits inaccoutumés : claquements de portes, cris étouffés, sanglots contenus, tout à coup... le silence.

Un silence solennel, lourd, oppressant, inconnu jusqu'alors, et dont rien ne peut rendre l'angoisse. Il a suffi d'un instant pour qu'une âme quitte à jamais cette terre d'exil et aborde aux rives mystérieuses dont l'espérance ou la crainte transfigurent seules notre vie...

Et c'est à la fois si simple, si grand, si déchirant, qu'on ne peut croire à l'irrévocable.

Ensuite, une période incohérente, bizarre, où, semblables à des marionnettes, nous continuons d'agir comme par le passé, mais où nos gestes, nos décisions sont en quelque sorte indépendants de notre volonté.

Ainsi avons-nous subi sans broncher les rites imposés par l'usage et la tradition, sans que l'idée nous vienne de protester ou de nous indignier contre certaines coutumes, au moins bizarres.

Celle qui réunit la famille pour un repas formidable a subsisté dans notre île. Ne semble-t-elle pas inspirée de quelque cérémonie barbare ?

Ainsi groupés, les seuls parents qui nous restent, quelques amis, soutiennent une conversa-

tion d'abord restreinte, peu à peu plus animée.' Soudain, Magali remarque :

— Que de monde à l'église!

Alors ma belle-mère sort de la prostration douloreuse où elle est plongée.

— Toute l'île était là, remarque-t-elle. Il est vrai que, plus ou moins, tous doivent quelque chose au dévouement inlassable de mon mari! Quelle consolation!

Est-il courant de méconnaître ainsi le mérite des gens pendant leur vie pour l'exalter après leur mort? Je ne sais, mais la réflexion est juste et me touche profondément.

Comment ne pas s'émouvoir devant ce témoignage de gratitude donné par tous ces pauvres gens? La gravité exceptionnelle de la plupart, le chagrin sincère de quelques-uns m'ont frappée, moi aussi.

Dans nos campagnes, un médecin digne de ce nom est associé à tous les événements importants de la vie. En particulier à ceux qui marquent le commencement et la fin de notre existence limitée. Naissances! Morts! Pas un de ceux qui étaient là ne saurait oublier que, un jour quelconque, devant le « Docteur », il a souri ou pleuré, près d'un berceau ou d'une tombe.

En l'assistant aujourd'hui, chacun rappelait un souvenir personnel et vantait celui qui ne méma-gea jamais son temps ni sa peine, parfois bourru, il est vrai, mais toujours dévoué et désintéressé.

Peu à peu, le ton de la conversation se hausse. Sans être positivement gai, chacun secoue un peu le masque imposé et, délivré d'un souci, redévient lui-même.

M^{me} Desbordes est de nouveau silencieuse, et j'ai la nette intuition que, seules toutes deux, une douleur semblable nous étreint. Ce sentiment vrai, le premier qui nous soit commun, fera-t-il cesser le malentendu qui nous divise depuis tant d'années?

Le fait est que je ressens à son égard une compassion infinie. Pauvre femme, cantonnée jusqu'ici dans une quiétude inappréciée, elle fait brutalement l'apprentissage de la douleur! N'avait-elle jamais réfléchi, jamais regardé autour d'elle? Ne s'était-elle jamais arrêtée à cet effroyable

problème qui se pose tous les jours ? Mystère de la souffrance et de la mort.

Tant de fois, déjà, n'a-t-elle pas côtoyé la misère, entendu la plainte des déshérités de la vie ? N'a-t-elle pas été témoin, à maintes reprises, de deuils cruels et inattendus ?

Sans aucun doute ; mais, n'étant pas atteinte personnellement, elle jugeait de ces événements, à travers sa propre sécurité. Un mal qui l'éparquait lui paraissait supportable, et, délivrée pour elle-même de toute inquiétude pressante, elle ne s'étonnait pas.

Sa compassion même demeurait en surface ; ses condoléances, des formules banales de politesse, ne répondaient pas à l'élan de son cœur, dans la totale incapacité où elle se trouvait de se mettre à la place des autres.

Cela « tombait dans le secteur à côté ». Vous avez compris ? Tout est là.

Subitement elle découvre la douleur, la vraie, celle qui détruit, qui ravage, qui déchire.

Le même coup qui anéantit son bonheur lui démontre la vanité de ses illusions, les rigueurs irréductibles du sort. Si elle ne comprend plus, la profondeur du sentiment qu'elle éprouve lui évite de tomber dans ses manifestations habituelles. Sans révolte ni plaintes, son attitude révèle, avec l'étendue de son désespoir, la sincérité d'une affection si souvent maladroite et toujours tyrannique. Singulièrement ennoblie et touchante, cette réserve même doit lui rallier tous les respects, et je lui fais naturellement l'hommage du mien.

Chose curieuse, c'est à moi qu'elle a recours dans son désarroi. Pour les premiers soins, hélas ! inutiles, pour les décisions immédiates, depuis les détails infimes de la maison, dont aucune tragédie ne dispense, jusqu'aux résolutions plus importantes et indispensables, elle n'a qu'une réponse :

— Adressez-vous à M^{me} Jacqueline. Moi, je ne sais plus.

Les garçons se sont aussitôt rangés à cet avis, et c'est moi qu'ils interrogent sans cesse :

— Faut-il, Jacqueline ? Ne faut-il pas ?

Et quand je proteste, alléguant mon incomptence :

— Tu es l'aînée, affirment-ils. C'est à toi de nous renseigner. Tu vois bien que maman a trop de peine.

Prise dans l'engrenage, j'ai dû m'exécuter.

Ainsi paraît-il naturel à tous de s'adresser à moi, à moi si peu faite, semble-t-il, pour assumer une tâche trop lourde. Et, malgré mon apparence si fluette, j'ai résisté physiquement, tandis que, par une grâce d'état spéciale, ma légèreté s'adaptait elle-même aux difficultés de la situation.

Mais, si je n'ai pas ployé sous le chagrin, sachez que ma volonté n'y est pour rien et qu'on a eu tort de louer mon courage absent.

Il me semble que je vais droit devant moi, comme une autonome exténuée par la course, les yeux fixés sur le but à atteindre, sans regarder de côté, de peur de me reconnaître une seconde et de faiblir.

Après le repas, le conseil de famille !

Plus pénible, plus décevant, s'il se peut.

Blanche et Magali ne songent même pas à remettre leur départ. Elles nous plaignent, certes, mais leur égoïsme s'effarouche de notre malheur. Leur tranquillité est la chose du monde à laquelle elles tiennent le plus.

D'ailleurs, avec un ensemble touchant, cousins et cousines se dérobent les uns après les autres. La mort du chef de famille nous laisse dans une situation embarrassée, il est vrai, mais notre dignité ne se serait pas abaissée, croyez-le. Pourquoi tant de précipitation pour mettre en avant des charges, des difficultés de situation que chacun croit devoir invoquer ?

Cette année a été évidemment néfaste pour tous ceux qui sont alliés de loin ou de près aux Desbordes. La seule chose dont ils se sont montrés généreux, ce fut de conseils.

— Vendez la clientèle le plus cher possible.

— Faites valoir le dévouement inlassable de votre mari pour augmenter le prix.

— On les débrouillera, ces enfants ! Pour moi, je ne paux rien cette année ; mais, quand ils

seront en âge d'être casés, je ferai appel à mes relations.

— Avec du courage, on se tire toujours d'affaire.

A la veuve éploreade qui interroge, anxieuse :

— Que vais-je faire ?

On répond, avec une philosophie facile :

— Ayez confiance.

Ou, même, non sans impatience :

— Enfin, ma chère, en réalisant vos valeurs, vous sauverez bien un petit capital ! D'ailleurs, votre frère n'est-il pas là ?

— Sans doute, soupire-t-elle ; c'est sur lui que je compte !

Et bien elle fait !!!

Quelles que soient mes préventions contre Dominique, je n'ai jamais pensé qu'il se déroberait à ses devoirs envers nous. Aussi ne suis-je pas surprise de son énervement visible, en entendant toutes les sottises débitées froidement par ces égoïstes.

Pendant les quarante-huit heures de sa permission, il a assumé toutes les corvées, et, avant son départ, nous a indiqué les premières mesures à prendre dès maintenant pour l'avenir.

Ma belle-mère devra s'occuper au plus tôt de céder la clientèle de mon père et de prendre les renseignements précis sur les collèges de la région pouvant convenir aux garçons.

De Cécile et de moi il n'a pas été question. Chacune de nous s'est efforcée de ne pas se mettre en avant, ayant des projets particuliers.

En ce qui me concerne, j'ai pris sans tarder une grave décision.

Dans la crainte de reculer si je tergiverse, je n'ai pas attendu davantage pour écrire à une agence, afin de trouver une situation de garde-malade.

Qu'importe si l'emploi est aussi modeste que le sont mes titres !

Mon seul désir est de partir.

Oui, partir. Aller ailleurs ! N'importe où, mais dans un endroit où ma douleur ne pourra me suivre ! La perspective de m'échapper à mon chagrin par la fuite m'exalte au point que je refuse de croire à l'inefficacité du remède.

Ceux-là seuls qui n'ont pas souffert ne pour-

rout me comprendre. Les autres savent bien qu'on préfère s'aveugler sciemment plutôt que de renoncer à l'espoir d'échapper à ce déchirement sans cesse renouvelé.

Et puis je souhaite enfin vivre une vie à moi. En égoïste, prétendez-vous ? Non pas ! Celui dont je dois suivre l'exemple n'a-t-il pas su, lui, obscur et modeste, se rendre utile, faire le bien ? Je me sens dans l'obligation de le suivre dans la voie qu'il m'a tracée, voie accessible à toutes les âmes de bonne volonté.

Mais rester ici est au-dessus de mes forces. Quelle que soit la tâche imposée, elle ne sera nulle part plus pénible qu'au milieu de ces gens hostiles et prévenus contre moi.

Personne ne se doute du plan formé, en me voyant reprendre mes fonctions à la clinique. Comme j'ai secondé mon père, je seconde mon futur beau-frère.

Car Gernain Renoux remplace provisoirement le Dr Desbordes. Provisoirement, ceci vous paraît-il concluant ? Pour moi, je ne sais que penser.

Les premiers jours qui ont suivi la mort de mon père, il ne pouvait être question d'affaires, c'est évident. Mais, depuis près de six semaines, la situation ne s'est pas modifiée.

C'est à qui n'abordera pas franchement le sujet délicat : Germain a-t-il une arrière-pensée ? Ma belle-mère le proclame sans cesse :

— Il ne se dévouerait pas ainsi pour des étrangers !

Cécilé, elle aussi, interprète dans un sens favorable les moindres attentions du jeune docteur. Sa mère et elle se raccrochent à cet espoir comme des naufragés à une épave ! Dieu veuille qu'elles ne se trompent pas ! Cette solution serait, pour nous tous, la meilleure, c'est évident.

Pourquoi ne puis-je me défendre d'une inquiétude qui s'accroît de jour en jour ?

L'attitude de Germain me semble singulière. Il affecte envers moi une camaraderie excessive. Loin de rechercher la société de ma sœur, c'est moi qu'il importune : « Histoire de vous mettre au courant, Jacqueline. »

Avec cela, des airs de complicité inexplicables

qui me causent une appréhension de plus en plus vive.

*

La perspective du retour de Dominique a eu sur la maisonnée une heureuse influence.

Alors que M^{me} Desbordes errait sans but d'une pièce à l'autre, ou demeurait des heures entières muette, effondrée dans un fauteuil, elle a repris depuis quelques jours balais et plumeau. C'est de bon augure, et j'espère qu'elle va également se ressaisir au point de vue moral. Mécaniquement, elle range, astique, nettoie de la cave au grenier, et je préfère la voir ainsi reprendre ses vieilles habitudes. Puisse-t-elle, en se réfugiant dans cette activité, trouver un dérivatif à sa peine !

La maison si morne s'éveille, elle aussi. Les garçons se permettent plus de laisser-aller, et Cécile m'assure que l'arrivée de son oncle doit hâter la solution désirée.

Débarqué par le bateau du matin, l'oncle Nick a abordé carrément les questions intéressantes dès le petit déjeuner :

— Eh bien ! Antoinette, qu'as-tu décidé ?
— Mais, rien encore ! Comment veux-tu que je prenne toute seule de telles déterminations ? s'écrie ma belle-mère éplorée. Chaque jour, un ennui, une difficulté s'ajoutent à notre malheur. Ainsi, hier, c'était la bonne qui me signifiait son départ.

— C'était une chose à laquelle tu devais t'attendre.

— Devait-elle nous laisser ainsi, à la fin de la saison, pour se placer chez des baigneurs en partance ?

— C'est précisément au départ de la colonie étrangère qu'elle devait se pourvoir d'une place impossible à trouver chez les naturels du pays !

— On n'a pas idée de l'égoïsme des gens de service ! s'indigne M^{me} Desbordes. Et tu es le seul à les excuser.

Naïveté sublime ! S'attendait-elle à ce que notre domestique restât chez nous pour l'honneur de nous servir, comme cela se pratiquait, dit-on, dans le bon vieux temps ?

— Il n'y a rien d'extraordinaire à ce que cette

jeune fille se préoccupe de son avenir. Nul n'y est intéressé autant qu'elle-même.

— Tu l'approuves ?

— Voyons, si tu étais à sa place ?

— Vas-tu comparer nos situations ? s'écrie-t-elle, consternée.

— Je n'en ai pas la moindre intention. Mais si tu n'as pas les mêmes principes, les mêmes intérêts, si tu n'as pas reçu la même éducation, ne dois-tu pas justement faire d'autres raisonnements que ceux qu'elle ferait à ta place ? De plus, si tu étais exactement dans les mêmes conditions qu'elle, tu ignores si tu serais meilleure ou pire. Donc tu n'as pas le droit de la juger sévèrement.

Confondue par ce raisonnement trop logique, M^{me} Desbordes se tait, et ce silence nous édifie ! Combien de fois n'a-t-elle pas refusé, malgré l'évidence même, d'admettre les mêmes assertions venant de mon père !

L'assurance calme de son frère, sa froideur sauvent-elles la convaincre mieux que les ironies de son mari ? Ou, simplement, la rude leçon qui lui enlève brutalement ses illusions modifie-t-elle les conceptions qu'elle croyait, de bonne foi, les plus légitimes ?

Résignée, elle s'apprête à subir la suite de l'interrogatoire.

— Et, reprend-il, au point de vue clientèle, y a-t-il quelque chose de nouveau ?

— J'ai reçu quelques propositions, avoue humblement M^{me} Desbordes.

— Sont-elles intéressantes ?

— Je ne sais pas. Je ne peux encore suivre une idée. Et puis...

Elle se tait, hésite ; enfin, brusquement :

— J'attends que Germain me fasse une offre quelconque.

— Ah ! dit seulement Dominique.

Un silence. Ni ma sœur ni ma belle-mère n'ont l'air précisément à leur aise. Moi, mon rôle est de me taire, et, de bon cœur, j'entre dans mon rôle.

Dominique a, évidemment, la résolution d'en finir. Dominique est un bon frère, mais ce n'est pas un être sensible ni tendre. Sa logique implacable ne se laisse pas influencer par les considérations d'ordre sentimental.

Au fond, je suis tentée de lui donner raison, lorsque, malgré la gêne évidente de ces dames, il entreprend de mettre les choses au point :

— Je comprends ton désir. Il est explicable. Cependant la situation ne peut se prolonger indéfiniment. N'avons-nous déjà pas attendu suffisamment, peut-être trop, actuellement ? Une décision s'impose. La rentrée des classes est faite, et il faut s'occuper de mettre les garçons au collège. As-tu des raisons sérieuses de croire que le jeune Renoux a des vues sur la clientèle ? Si oui, aborde résolument la question. Il n'y a plus à tergiverser !

— Ce serait déjà chose faite si...

— Si ?

— Si je ne le considérais pas comme engagé tacitement avec Cécile. Comment, dans ces conditions, brusquer les choses ? Nous aurions l'air de nous jeter à sa tête. Si tu savais combien il a été parfait avec nous ! Quel dévouement à toute épreuve !

— Pourquoi ne pas se déclarer carrément ?

— Je me le demande en vain, mais il me semble impossible qu'il ait agi comme il l'a fait si nous devions demeurer étrangers les uns aux autres. Ah ! pourquoi ne se décide-t-il pas à parler ?

— Parce qu'il n'est peut-être pas décidé à agir.

C'est Dominique qui émet cette opinion sensée et qui provoque des exclamations indignées de ces dames.

— Comment peux-tu supposer ?

— Ce serait trop fort !

— Si tu veux, je l'interrogerai ? reprend-il avec un peu d'hésitation.

— Gardes-t'en bien. Tu vas tout compromettre !

— Cependant... Voyons, Cécile, y a-t-il réellement un engagement entre ce jeune homme et toi ? T'a-t-il pressentie ?

— Pas carrément, avoue piteusement Cécile, acculée devant cet ultimatum.

La netteté de son aveu nous plonge dans des réflexions profondes.

Envers et contre tout ma belle-mère a l'espoir tenace, et j'ai la lâcheté de me féliciter d'une disposition si heureuse.

Mon inquiétude extrême me pousse à souhaiter un délai, quel qu'il soit.

— Je vais essayer de réfléchir, déclare-t-elle, et peut-être trouverons-nous moyen de sortir d'embarras, d'amener doucement une formule plus nette. Mais tu as passé une mauvaise nuit en chemin de fer, va te reposer, Dominique ; nous reparlerons de cela au déjeuner.

Ce conseil, qui ne manque pas de sagesse, est adopté à l'unanimité.

Chacun se dispose à vaquer à ses occupations. Les niennes m'appellent à la clinique.

Les clients ne sont pas nombreux, ce matin. Méfiants, ils s'interrogent :

— C'est-y le remplaçant ? Faudrait savoir ?

Là aussi, une solution s'impose.

A peine ai-je endossé ma blouse que Renoux arrive, essoufflé, comme d'habitude. Il a toujours dans son sac quelque bonne histoire pour motiver son inexactitude.

Nous sommes trop voisins de la Gascogne pour que je m'étonne de ses invraisemblables récits.

D'ailleurs, ce matin, je suis prête à écouter patiemment ses bâbleries.

D'abord je tiens à ménager ce candidat à la main de ma sœur, puis certaine lettre reçue hier soir me prédispose singulièrement à la patience. L'agence à laquelle je m'étais adressée me propose une situation de garde-malade auprès d'une jeune fille atteinte du mal de Pott : 500 francs par mois, tous frais payés ! C'est au delà de mes espérances, et c'est peu de chose, paraît-il, pour les milliardaires au service desquels je vais entrer.

Car je ne me fais pas d'illusions. Je sais que je ne serai là qu'un peu plus qu'une servante.

Un point de vue social, c'est peut-être une déchéance ; au point de vue agrément, j'ai tout à gagner.

Ma satisfaction n'est cependant pas sans mélange. Une difficulté à laquelle je ne m'étais pas arrêtée surgit et s'accroît d'heure en heure.

Oui, moi, Jacqueline, je n'ose pas prévenir ma belle-mère de mon départ.

Si incroyable que cela vous paraisse, j'en suis là, vraiment, et j'appréhende encore plus que je

né l'avoue la nécessité de l'avertir. Où sont les farouches résolutions que je formais naguère? Il eût été bien reçu celui qui m'aurait alors parlé de la ménager!

J'ai pitié, entendez-vous, et je m'en veux à moi-même de cette pitié qui m'empêche, à présent, de lui porter un tel coup.

Par exemple, si l'occasion se présente, j'aime-rais trouver un confident. Si elle ne se présente pas, je suis disposée à la faire naître. Il m'en coûte davantage de taire cette satisfaction que les dures souffrances subies en silence.

— Ah! cela va mieux, Jacqueline! remarque Germain en me rejoignant dans le laboratoire. A la bonne heure! vous prenez le dessus! A quoi bon prolonger le chagrin, puisque cela n'avance à rien?

Cette philosophie facile, à condition de ne pas posséder une sensibilité excessive, ne m'étonne qu'à demi, venant de ce bon vivant. Puis-je lui en vouloir de ne pas comprendre un état d'âme si différent du sien? Il ne faut pas trop en demander! Au moins dois-je apprécier sa franchise et son bon caractère. C'est un bon camarade.

— J'ai toujours autant de chagrin, vous savez. Seulement j'ai reçu une bonne nouvelle. On me propose une situation vraiment intéressante.

— Une situation, à vous?

— Sans-doute. Vous n'ignorez pas que je puis exercer les fonctions d'infirmière bénévole. J'ai donc sollicité un emploi auprès d'une malade, et cette lettre m'annonce que j'ai trouvé ce que je souhaitais.

— Par exemple, si je m'attendais!

Devant sa totale incompréhension, je vois la nécessité de l'éclairer, et, avec complaisance :

— Vovons, ne tombez pas de la lune! Réfléchissez un peu. Vous savez que je ne suis pas la fille de M^{me} Desbordes. Il est tout naturel que je ne m'impose pas à son foyer.

— Evidemment! Mais...

Malgré cela, il semble loin d'être convaincu, et, totalement désemparé :

— Avez-vous bien réfléchi? demande-t-il enfin.

— Longuement. De tout temps j'avais envisagé la possibilité d'assurer mon indépendance, au cas

où la vie en commun ne me serait plus possible. Aussi n'ai-je pas agi à la légère, vous pouvez me croire !

Pas de réponse. Debout devant moi, Germain me regarde comme s'il me découvrait, et, tout à coup, lyrique :

— Je ne puis supporter l'idée de vous quitter ! s'écrie-t-il avec emphase.

« Halte-là ! mon futur beau-frère. Vous allez un peu fort, ce me semble ! »

— Vraiment, ai-je répondu plaisamment, vous exagérez ! D'ici peu, ma présence ne vous sera peut-être pas aussi indispensable que vous voulez le prétendre ?

— Et pourquoi ?

— Mais parce que vous serez marié !

J'ai jeté cela d'un trait, sans vouloir m'arrêter aux conséquences d'une franchise aussi audacieuse.

— Marié ! Moi ! Avec une autre que vous ?

Pan ! voilà ce que je prévois depuis cinq minutes ! La phrase est tombée sans que je trouve tout de suite la meilleure manière de la ramasser. Et nous nous regardons, comme deux enfants qui viennent de casser une porcelaine.

Moi ! C'était moi qu'il recherchait ! Moi qui l'attirais ici !

— Mon pauvre Germain ! ai-je dit enfin. C'était donc à moi que vous pensiez ?

— Ne l'aviez-vous pas deviné ?

— Pas du tout !

— C'est inouï ! Je croyais que cela se voyait si clairement ! Je vous faisais des allusions que vous aviez l'air de comprendre.

Ainsi ces airs de complicité cachaient, en effet, une arrière-pensée, mais si différente de ce que j'imaginais !

Abasourdie, navrée, je ne songe qu'à la peine que j'impose bien involontairement à tous, et, désarmée par sa bonhomie sans malice, je ne peux que balbutier :

— Je croyais que vous aimiez Cécile !

— Cécile ! Comment voulez-vous ? Si insiguiante et vaniteuse, et pas commode !...

— Je vous assure...

— Ne la défendez pas, vous en souffrez la pre-

mière ; et puis, elle a été élevée si bêtement, ce n'est pas sa faute ! On lui a persuadé qu'elle était la huitième merveille du monde, et on n'a jamais de peine à croire ces choses-là ! Vous, ce n'est pas la même chose.

J'ai tenté de plaisanter, affecté de ne pas le prendre au sérieux.

— En effet, je n'ai pas eu l'habitude d'entendre beaucoup de compliments.

— Vous êtes au-dessus de cela. On le sent. Et tellement différente de toutes les autres ! Et puis si sérieuse, malgré votre gaieté. Pas flirt du tout. On serait tranquille.

Cette dernière considération a raison de ses passagères hésitations.

— Et puis, qu'est-ce que cela fait ? Maintenant vous savez que c'est vous que je veux épouser. Ne le voulez-vous pas aussi ?

Comment sortir de cette situation stupide ? Comment répondre sans causer une peine, sans heurter une vanité masculine, toujours en éveil ?

Dans l'impossibilité de trouver un argument passable, le mieux n'est-il pas de rester dans le vague ?

Puis-je lui dire brutalement : « Je ne vous aime pas et je ne vous aimerai jamais » ? Pourquoi ? Le sais-je ?

Si les restrictions mentales n'étaient pas inventées, ce serait l'occasion, ou jamais, de le faire.

— Je suis très touchée, très touchée. Mais j'étais si loin de penser... Je n'ai pas réfléchi. Et puis, je ne veux pas me marier.

Mais il n'est pas dupe.

— Est-ce que je vous inspire de la répulsion ?

— Comment pouvez-vous croire ?

— Alors, je peux attendre...

— Non, non, je ne dois pas vous laisser espérer. Mais vous êtes bien sûr que ce n'est pas Cécile que vous aimez ?

Germain me regarde avec ahurissement ; mon embarras n'est que trop visible, il voit bien que je n'ai nulle envie de me moquer de lui.

— Sans doute, puisque c'est vous ! se décide-t-il à répondre.

— Eh bien ! quitte à dévoiler un secret, je vais

vous dire, Germain, que, moi, je ne vous aime pas. C'est Cécile qui vous aime.

— Me voilà bien avancé ! bougonne-t-il. Que voulez-vous que je fasse de votre sœur ?

— Votre femme. Voyez comme c'est simple ! Vous l'épousez, et, en dot, elle vous apporte la clientèle de mon père.

Ouf ! j'ai joué le tout pour le tout. Pour peu que je connaisse Germain, l'argument à son poids.

— Je peux prendre la clientèle sans la femme. C'est certain. Si naïf qu'il soit, il devait trouver cela ! Néanmoins, l'argument a porté ! La réflexion aidant, il m'est permis d'espérer qu'il le discutera.

— Enfin, que faut-il que je fasse ? me demande-t-il avec une docilité touchante.

— Il est bien délicat de vous conseiller. Cependant vous aviez bien, n'est-ce pas, l'intention de vous installer comme médecin dans l'île, pour remplacer mon père ?

— Sûrement. Seulement, je supposais...

— Supprimez toutes les suppositions. Le fait reste acquis. Il s'agit d'une affaire. Traitez-la comme telle, sans autre considération. Par exemple, je vous en prie, si vraiment vous n'avez pas l'intention d'épouser Cécile, que votre attitude soit claire, qu'elle ne puisse laisser subsister aucun doute à cet égard. De plus, si vous faites entendre que vous aimez ailleurs, ne me mettez pas en cause, naturellement. L'essentiel est d'établir nettement la situation.

— Je tâcherai... Et quand faut-il que je fasse ma proposition à M^{me} Desbordes ?

— Le plus tôt possible.

— Je ferai tout ce que vous voudrez... C'est entendu... pour aujourd'hui...

Pauvre Germain ! Comment ne pas être touchée de cette incroyable bonne volonté ?

Pourquoi l'amicale affection qu'il m'inspire est-elle si différente de l'amour ? Je ne puis lui expliquer ces choses qu'il ne comprendrait pas et serait affreusement vexé de ne pas comprendre.

— Amis tout de même, voulez-vous ?

Pitoyable, je lui tends les mains.

Il se précipite, les saisit avidement, mais, au lieu de les serrer, il y cache son visage.

Son attitude à mes genoux est à la fois si

ridicule et si touchante que j'ai, en même temps, envie de rire et de pleurer.

— Vrai, Jacqueline,... vous ne voulez pas?

— Hélas! mon ami... Allons, nos clients nous attendent!

Et tout doucement je retire mes mains encore humides de ses larmes...



A l'heure où de si graves événements sont en jeu, il faudrait être un monstre d'égoïsme pour mettre en avant ses préoccupations personnelles.

Force m'est donc de différer le moment d'annoncer aux miens mes récentes résolutions, et d'attendre, tout au moins, l'occasion favorable qui ne peut manquer de se présenter.

Jamais le déjeuner de famille ne fut plus silencieux, car, même aux premiers jours de notre deuil, nous nous efforçions toujours d'échanger quelques lieux communs.

Aujourd'hui, chacun songe à ses propres affaires, et si un même pressentiment nous assiège, tous se gardent de le formuler.

Soudain, deux coups de timbre. Ma sœur échange un regard rapide avec sa mère. Celle-ci ne peut retenir l'exclamation :

— Voici le Dr Renoux!

Germain a pris, en effet, l'habitude de s'annoncer ainsi.

Sans se faire prier, il accepte tout naturellement de prendre avec nous une tasse de café.

Et je m'aperçois aussitôt que j'ai oublié une occupation de la dernière urgence.

A peine suis-je parvenue dans le pavillon, où je nettoie avec énergie un appareil qui n'en a aucun besoin, que Cécile me rejoint :

— Maman m'a fait signe de m'en aller! Elle a renvoyé les garçons. Vois-tu, Jacqueline, je suis sûre que tout va se décider.

Et comme je me tais :

— Qu'est-ce que tu supposes? Est-ce que tu crois qu'ils parlent de moi?

Je n'en suis pas sûre du tout, et je ne puis me résoudre à encourager Cécile autant qu'elle le désire.

Comment répondre sans la trop affliger ou sans exciter un espoir sûrement vain ?

Je prends le parti de bougonner :

— Comment veux-tu que je le sache ? Suis-je sorcière ?

— Tu es de bien mauvaise humeur ! Tu ne comprends donc pas que je suis anxieuse ? Au lieu de me dire de bonnes paroles, on dirait que tu fais exprès de me faire de la peine. Né suis-je pas trop malheureuse ?

Bon ! des pleurs ! C'était inévitable, et me voici obligée de prodiguer des consolations que je trouve trop encourageantes et que Cécile juge, au contraire, trop modérées.

Pour un peu, elle me suspecterait de l'envier. Mais son inquiétude est trop vive, et elle cherche de nouveau des raisons d'espérer. Faut-il qu'elle soit émuë ! Pauvre Cécile qui en arrive à douter d'elle-même ! Elle me presse de questions aussi embarrassantes que saugrenues. N'est-elle pas, ainsi que sa mère le lui assure depuis l'âge le plus tendre, la plus jolie, la plus séduisante, la plus intelligente des jeunes filles de la terre ?

Je m'applique de mon mieux à me montrer à la hauteur de ma tâche, de plus en plus difficile.

— On ne m'appelle pas, reprend ma sœur qui vient, pour la quatrième fois, de se pencher à la fenêtre. C'est inouï !

Le quart d'heure de Rabelais !

Bruit de voix. Claquements de portes...

Cécile tend vainement l'oreille. Personne ne l'appelle. Sanglotante, elle se jette sur une chaise ; mais, presque aussitôt, le désir de savoir l'emporte. Elle se relève :

— Il faut que je sache tout de suite, tout de suite !

Et elle s'ensuit en courant, tandis que je demeure à la même place, mon chiffon à la main.

Auriez-vous jamais supposé qu'il fût si pénible de voir souffrir les autres ? Moi, pas !

Et l'intensité de mon trouble m'étonne moi-même.

Ainsi, voilà où j'en suis ! Où donc puiserai-je l'énergie qui va m'être nécessaire, je le pressens, si ma sensibilité prend déjà le dessus ?

Ne serais-je qu'une loque morale ? Ou les émo-

tions précédentes m'ont-elles préparée à cet attendrissement inattendu ?

Je me raidis autant que je peux, et, pour mieux me reprendre, je cherche des arguments dans mes anciennes rancunes.

« Si j'étais à la place de Cécile, me plaindrait-elle sincèrement ? »

Peut-être. Mais aurait-elle hésité à me supplanter dans le cœur de Germain, si cela avait été en son pouvoir ?

Tout m'assure du contraire, et cette considération me permet de résister à une émotion que je traiterais volontiers de faiblesse. Néanmoins, j'ai hâte de savoir comment le jeune docteur s'est tiré d'affaire, et je suis anxieuse d'apprendre si la question intérêt est réglée à l'avantage des miens. Germain est riche, je le sais. Bien que pratique, j'espère qu'il s'est montré généreux, dans cette circonstance.

Et, tout à coup, je viens de penser à ce qui aurait pu être si j'avais consenti à être la femme du Dr Renoux. J'oublie la personnalité de ce jeune homme, ses ridicules, sa mentalité si différente de la mienne, et je réalise ce qu'est été ma situation dans l'île que j'aime, au milieu d'une population connue : la sécurité, l'aisance, une affection sincère...

Au lieu de cela, je choisis une vie indépendante, l'isolement...

Mais la condition était inacceptable. Je repousse avec indignation ce regret passager. Jamais, jamais je n'aurais aimé mon mari. Ma loyauté même s'opposait à mon consentement, et puis...

Confondue, je m'aperçois que je n'aurais pu me résoudre à renoncer aux joies d'une tendresse partagée.

Voici donc « l'heure privilégiée » où je suis complètement sincère avec moi-même. Comme dirait Bergson, j'ai enfin une « vue directe » sur la vraie Jacqueline.

Dans mon cœur comme dans celui des autres jeunes filles, il existe un recoin mystérieux, ignoré, que je découvre enfin. Là s'exprime un désir ardent contre lequel je n'ose lutter, car j'ai l'intuition que je serai vaincue.

Jacqueline, tu ne te croyais pas romanesque.



Mais n'est-il pas naturel, cet élan qui nous porte à connaître le plus beau, le meilleur des sentiments, celui qui mène le monde : l'amour.

Toute pensive, je traverse le jardin, et, par une inspiration malheureuse, je me risque dans la salle à manger que je crois déserte.

Il n'en est rien ! Ma belle-mère range silencieusement les tasses à café dans le buffet, tandis que Dominique se prélassait dans un fauteuil Voltaire, en fumant force cigarettes.

En entrant, j'ai l'impression très nette qu'on m'attendait, et la question que me pose M^{me} Desbordes ne fait que confirmer cette supposition.

— Jacqueline, je viens de recevoir une proposition au sujet de la clientèle de ton père.

Ici, un soupir ! Je voudrais être au bout du monde !

— Germain m'offre d'acheter cette clientèle, ainsi que la maison. Mais je ne te cache pas que je souhaiterais conserver ici un refuge. Or, cette maison t'appartient ; tu ne le savais peut-être pas ? Je me conformerai donc à ta décision. Si tu le veux, je la vendrai ; sinon, tu pourrais me la louer, et les vacances nous y ramèneraient tous ?

Inutile de vous dire que je n'avais jamais envisagé cette perspective ; mais voici une occasion unique de prouver ma bonne volonté et mon désintéressement.

— Vous ferez ce que vous voudrez, ai-je dit, mais ne me parlez pas de me payer un loyer ; je considère que cette maison est à vous et non à moi.

— Ceci ne serait pas correct, intervint sèchement Dominique, et ma sœur ne peut accepter une telle solution. Nous fixerons un faible loyer, si vous avez des scrupules, mais c'est à cette condition seulement que nous y reviendrons avec vous.

— Avec moi ? me suis-je écrite un peu vivement. Non, certes ! car, précisément, je comptais vous annoncer que j'ai trouvé une situation et que je compte partir très prochainement.

Si j'avais espéré produire un bel effet, je serais ravie !

Dominique reste pantois, mais visiblement mécontent. Quant à ma belle-mère, elle s'écrie spontanément :

— Quoi, Jacqueline, tu m'abandonnes ? Et alors que je suis si malheureuse !

Jamais je ne me serais attendue à ce reproche émouvant. Complètement bouleversée, mais décidée coûte que coûte à ne rien changer à mes résolutions, je réponds aussi froidement que je peux :

— Je ne vous abandonne pas. Au contraire, je vous débarrasse de moi. Ainsi aurez-vous une personne de moins à votre charge !

— Mon Dieu ! mon Dieu ! gémit-elle, que vais-je devenir sans toi, mon enfant ? Toi seule pouvais me seconder. Comment ferai-je ?

Dans son désarroi, l'affection qu'elle me porte n'entre évidemment que pour une faible part. Pourquoi suis-je donc tentée de me considérer comme une coupable ? Est-ce parce que l'attitude de Dominique, autant que son silence, exprime visiblement le blâme qu'il formule tout bas contre l'indépendance de ma conduite ?

A ce moment critique, un bienheureux coup de sonnette survient à propos pour mettre fin à mon embarras.

M^{me} Desbordes se précipite vers la porte, et je l'entends répondre au visiteur :

— C'est le Dr Renoux qui remplace désormais mon mari. Au coin de la rue, là-bas, à droite.

Ainsi ai-je appris que la cession de la clientèle de mon père était chose faite !

A la fois satisfaite et préoccupée, je suis restée debout, à la même place où le regard de Dominique semble vouloir me pulvériser.

Tout à coup, d'un ton ironique, il m'interroge :

— Vous ne me demandez pas si le mariage de votre sœur est décidé ?

A quoi bon feindre l'ignorance ? Il m'en coûte trop de mentir, car je ne sais pas mentir avec art. Tant pis si la mauvaise opinion que Dominique se fait de moi ne s'améliore pas.

— Ainsi, la proposition de Renoux ne vous surprend pas ? Saviez-vous donc d'avance ses in-

tentions? reprend-il d'un ton qui ne laisse pas de doute sur ses sentiments.

— Je le redoutais, je l'avoue.

— Vous êtes un profond psychologue!

Il est certain que les faits sont contre moi. Le hasard qui nous a mis en présence, à plusieurs reprises, Germain et moi, cela devant un témoin tel que Dominique, a été particulièrement malencontreux. Vais-je tenter de me disculper, alors que je suis innocente de la plus mince coquetterie.

Fournir des explications pour détourner un soupçon qui m'offense? Certes non! Et surtout, pour rien au monde, je n'avouerai que j'ai repoussé la demande de Germain. Cela, expliquez-le, si vous pouvez.

— Alors, demande-t-il encore, c'est sérieux, cette vocation d'infirmière?

Subitement, je retrouve la parole :

— Cela ne vous regarde pas!

— Au moins permettez-moi de vous faire compliment?

— Trouverai-je une meilleure occasion de me dévouer?

— Il y a des gens qui sont embarrassés pour savoir à qui se dévouer. Ceux-là font bien de chercher ailleurs qu'auprès des leurs le moyen d'exercer leur vertu. Tel n'était pas votre cas, j'imagine?

— En admettant que je m'égare, vous n'avez pas à intervenir dans mes décisions!

— Cela dépend. Je me considère, jusqu'à un certain point, responsable de vos actes.

— Je vous dégage de toute responsabilité. C'est affaire entre ma conscience et moi.

— On est souvent mauvais juge pour sa propre cause, et il y a des dévouements que l'on peut qualifier d'égoïstes.

— Si vous voulez! me suis-je écriée avec colère. Mais, puisque vous êtes en train de juger la conduite des autres, que pensez-vous de celle de votre sœur? Quelle a donc été la nature de son dévouement pour moi? Oserez-vous prétendre qu'elle m'a prodigué les tendresses d'une mère, et que j'ai contracté envers elle, de ce fait, une dette de reconnaissance? Vous savez aussi bien que moi que, après m'avoir systématiquement

Éloignée du foyer paternel, elle m'a infligé les plus dures humiliations et les pires méchancetés, qu'elle m'a traitée comme une servante, et que, dans de telles conditions, je suis totalement libérée de toute obligation, que j'ai le droit de vivre pour moi.

Si j'ai souhaité entamer le flegme de mon interlocuteur, je puis me vanter, cette fois, d'avoir réussi.

Cette fois, j'ai atteint le point sensible, et j'éprouve une sensation exquise en voyant le « noble » courroux qui agite cet adversaire digne d'un autre âge.

— A merveille ! s'écrie-t-il. Voilà donc le fruit de cette éducation lamentable et incohérente, moderne, en un mot, contre laquelle j'ai protesté tant de fois ! Vous soustraire à toute autorité : tel était votre but, n'est-ce pas ? Et vous êtes fière du résultat obtenu ? Vivre votre vie, voilà le grand mot ; c'est-à-dire : boire, manger, dormir, s'habiller richement et s'amuser, s'amuser surtout ! Vanité, manque d'équilibre, souci de se montrer originale : tellés sont vos préoccupations !

— Si vous n'étiez pas si en colère, vous vous apercevriez que vous errez étrangement. L'existence que je vais mener contient plus de labeurs que de plaisirs. Et si vous conservez quelque sentiment de justice, vous avouerez que, depuis la mort de mon père, j'ai été correcte avec les miens. Mon attitude aurait dû vous rassurer, n'ai-je pas fait mon devoir ?

Sa fureur est subitement tombée. Mais ses lèvres minces s'amincent encore. Un pli ironique se dessine sur ses joues.

— Et si je vous disais que, seules, les âmes banales se contentent de faire leur devoir ? Les autres doivent faire davantage, et les consciences délicates comme la vôtre ne se contentent pas pour cela.

— Vous m'honorez. Je ne me croyais pas digne d'une telle distinction.

— Pouvez-vous ignorer, Jacqueline, que vous seule, ici, possédez les qualités nécessaires pour maintenir la vie de famille ?

Ce compliment m'est asséné avec autant de douceur qu'un coup de matraque.

— Vous me flattez, maintenant ? Tout à l'heure vous sembliez prétendre, au contraire, que j'étais incapable de bien faire !

— Né me demandez pas de vous donner des explications détaillées. Vos théories ne vous dispensent-elles pas de fausse modestie ? Je vous parle franchement. Il vous suffit de vouloir pour pouvoir. Votre éducation a pu étouffer vos bons sentiments. Vous n'en restez pas moins supérieure à ma sœur, accablée de chagrin, incapable de prendre une décision ; à Cécile, trop frivole ; à vos frères, trop jeunes. Vous seule pouvez garder le foyer familial, mener la barque, secouder votre mère, encourager votre sœur, surveiller vos frères. Quelles que soient les raisons de votre ressentiment, il y a des circonstances où les rancunes les mieux motivées tombent d'elles-mêmes. J'admetts que les torts n'ont pas toujours été de votre côté ! C'est une raison de plus pour vous montrer généreuse et faire acte de vertu.

— Facile à dire ! Mais s'il s'agissait de vous, vous seriez peut-être moins exigeant ? Rien ne m'oblige à me rendre à vos raisons. Je puis vous donner, moi aussi, d'autres arguments en ma faveur.

— Quoi que vous en disiez, vous n'avez pas le droit de vous dérober à ce devoir immédiat.

— Fort bien ; vous avez une éloquence admirable. Permettez-moi cependant de vous faire observer qu'elle serait plus persuasive si vos actes témoignaient de l'entièvre sincérité de vos convictions.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire que, prêchant aux autres l'oubli de soi-même, il semblerait indiqué de le pratiquer le premier.

L'attaque est la suprême ressource des gens qui commencent à se sentir dans leur tort.

Forte de ce principe et persuadée que j'ai frappé juste, je suis décidée à n'écouter aucune protestation.

Mais Dominique ne proteste pas. Il lance vers le plafond quelques volutes de fumée et demeure silencieux.

— Cette famille qui est la mienne est aussi

la vôtre, je présume. Jusqu'ici, peu soucieux de montrer l'exemple, vous ne paraissiez guère disposé à vous sacrifier pour elle.

— Vous avez tort de parler sans être renseignée, répond l'oncle Nick que cette impertinence ne semble pas atteindre.

— Je n'ai pas besoin de plus amples renseignements. On trouve toujours de mauvaises raisons. Vous venez de me dire quelque chose de ce genre, n'est-il pas vrai ? Mais je vous réponds, moi, que, les paroles ne prouvant rien, seuls les faits comptent, et, du moment que vous ne joignez pas les actes aux conseils...

Et, sur cette flèche du Parthé, je sors dans une attitude que j'estime pleine de majesté.



Vous ne serez nullement surpris d'apprendre que ces émotions successives m'ont profondément bouleversée.

On le serait à moins, n'est-il pas vrai ?

Durant une partie de la nuit, j'ai repris un à un tous les arguments de ma discussion avec Dominique. Contrairement à ce qu'on peut prétendre, la lumière n'a pas jailli de ce débat.

A satiété je me répète : je suis libre, libre, libre!!!

Nul ne peut m'obliger à sacrifier, non un plaisir momentané, mais mon avenir à un scrupule suggeré par un fanatique.

La réalité est plus simple !...

Céder à l'inclination qui me porte à suivre mon penchant personnel pour m'assurer un moyen d'existence, n'est-ce pas obéir à la loi de nature ?

Alors, pourquoi ces hésitations, ces tâtonnements inutiles ?

Qu'est-ce donc que cette résistance sourde, obstinée, qui s'oppose à ce que j'agisse selon mon impulsion première ? Pourquoi délibérer indéfiniment et ne pas éliminer, parmi les désirs contradictoires qui m'assaillent, ceux qui entravent une décision aussi raisonnable ? Est-ce un crime de penser à soi ? A certaines heures, l'égoïsme ne devient-il pas une nécessité ?

Bah!... A force d'argumenter, je finirai par triompher de cette opposition inexplicable.

Avant de m'endormir, je m'efforce de me convaincre moi-même. Quelques heures de sommeil ne parviennent cependant pas à dissiper ce malaise insupportable, cette inquiétude à laquelle je ne puis me soustraire!

Aussi ai-je recours aux grands moyens! Je connais le remède le plus efficace, en pareil cas.

Le grand air me permettra de peser mon acte d'indépendance et de mieux examiner par suite de quelle déformation de bon sens on peut trouver à redire à une conduite aussi plausible!

D'ailleurs je veux, jusqu'au bout, me montrer magnanime, assumer les corvées et tenir mon rôle sans faiblesse. J'irai au ravitaillement ce matin comme tous les jours, et cette course matinale me permettra de juger sainement ce fameux cas de conscience.

La fermière de Puy-Vieux m'a promis une redevance, à condition que j'aille la chercher. Deux livres de beurre exquis, ce n'est pas à dédaigner! Encore moins que cette reconnaissance inattendue pour la famille du médecin aux soins duquel elle croit devoir l'amélioration de sa santé.

Connaissant mes goûts, vous savez que mon mérite est mince et que la promenade devait me tenter.

La transparence incomparable de l'air et le feuillage jauni des peupliers indiquent l'automne. Si pure, si légère que soit la brise, elle est sensiblement plus fraîche que ces jours derniers. À bien regarder le ciel, on y découvre l'imperceptible pâleur qui révèle le déclin de sa beauté. Avec l'approche de l'hiver, il se décolore lentement et se teinte de cette indésinissable mélancolie des choses qui se fanent.

Entre les sables, subsiste, seul, un étroit filet d'eau bleuâtre où se reflètent tantôt les tout petits nuages floconneux, tantôt l'ombre plus accentuée des ailes des mouettes.

Après mon passage à la ferme, j'abandonne la route blanche et plate, et je m'engage dans le chemin qui serpente à travers les marais.

Un aboiement derrière moi! Sur mes talons, un épagnuel bien connu secoue ses longues oreilles

en signe de connaissance. Son maître ne doit pas être loin!...

Le voici, en effet : équipement du parfait chasseur, et, je le prévois, malgré sa récente déception, le bagoût de l'emploi!

Depuis que l'arrêté préfectoral a autorisé le sport antique et passionnant entre tous, Germain secoue son apathie et arpente dès le matin les parties de l'île réputées comme giboyeuses.

Sa carnassière gonflée m'explique son bon sourire, et, tout en bénissant le dérivateif qui a le pouvoir de changer le cours de ses préoccupations, je m'empresse d'exploiter ses heureuses dispositions.

— Pauvres lapins ! ai-je crié du plus loin que j'ai pu. Vos exploits les empêchent sûrement de dormir, et le remords ne vous tient même pas éveillé !

Un bon gros rire me prouve que cette mince flatterie a pleinement atteint le but et que les sentiments de Germain ne sont pas aussi profonds que j'aurais pu le craindre.

— Ça n'a pas été sans peine, commence-t-il...

Je n'ai garde de l'interrompre, et, stoïque, je subis « l'histoire », toujours la même, ou presque!!! Un peu plus, ce n'est pas un, mais vingt lapins qui rempliraient la carnassière !

— Il s'en est fallu de ça !...

— Il est vrai qu'on a peu de mérite à faire si bonne besogne avec des fusils aussi perfectionnés que les nôtres, conclut-il d'un petit air modeste...

— Sans doute, et vos prédécesseurs (je parle des seigneurs de jadis) étaient moins bien pourvus. Ils se contentaient d'arbalètes, d'ares et d'épieux.

— Mais, à ce moment-là, cela valait la peine. J'ai entendu raconter que le duc d'Aquitaine tirait dans ces bois jusqu'à des daims et des cerfs ! Chasseurs et gibiers d'aujourd'hui sont piètre figure à côté de tels exploits !!!

Malgré moi, j'évoquai la mine que ferait mon compagnon en tel équipage : pourpoint de veleurs, bottes de cordouan, feutre empanaché.

Pour ne pas sourire à cette pensée saugrenue, je n'hésite pas à pousser la conversation sur un

sujet de ma compétence : les traditions de l'île !

— Seulement vous auriez été tenu, comme alors l'étaient ces hardis chasseurs, de fournir aux religieuses de l'abbaye de Saintes la fameuse dîme : des peaux de cerfs et de biches pour couvrir leurs missels !

Tandis que je parle, Germain s'est subitement assombri, et je n'ai pas de peine à deviner la raison de ses préoccupations. Lui-même l'avoue d'ailleurs aussitôt, avec sa bonhomie coutumière :

— Ah ! Jacqueline, s'écrie-t-il soudain, cela me fait mal de vous voir. Car, plus je vous vois, plus vous me plaisez !

— Heureusement, je pars bientôt et je vous épargnerai la peine de me rencontrer constamment.

— Et moi je finirai dans la peau d'un vieux garçon !

C'est lui qui l'affirme, et je me garde de le contredire. L'emploi semble fait pour lui : café, manille, pipe et tour de ville !!!

— Au moins, reprend-il humblement, êtes-vous contente de moi ?

— Comment ne le serais-je pas ? ai-je dit à tout hasard.

Que je regrette de n'avoir pas questionné les miens et de ne pas mieux connaître les conditions de notre « affaire » !

— Si vous êtes contente, tout est bien, dit-il, s'épanouissant un peu. Et que pensez-vous de la décision de votre oncle ?

— Je n'ai pas d'oncle ici.

Cette réponse brève et imprévue a pour but de cacher que je suis profondément vexée d'être si peu au courant de ce qui concerne les miens !

Comment me serais-je doutée, à ce moment-là, de ce que j'allais apprendre ?

— C'est vrai. J'oublie toujours que le commandant de Veyrarques n'est pas votre oncle !

— Eh bien ! qu'est-ce qu'il a fait, le commandant de Veyrarques ? me suis-je écriée avec humeur.

— Comment ! vous ne le savez pas ? Mais il quitte l'Armée ! Et pour prendre une situation civile, très belle, paraît-il.

— Tant mieux pour lui. Il avait sans doute de bonnes raisons.

— Oh ! Jacqueline, ne savez-vous pas lesquelles ? C'est très beau de sa part, car il aimait sa carrière et avait un bel avenir. S'il a cherché une position plus lucrative, c'est à cause de ses neveux, c'est évident.

Malgré le hâle qui brunit mes joues, je me sens rougir de honte et de colère... A-t-il dû se moquer de moi en écoutant ma harangue, hier ? Comme il devait rire de mes reproches, et combien son triomphe sera écrasant !... Décidément, c'est un être odieux... Je le déteste, et, avec aigreur, je m'écrie :

— Ce serait encore plus beau s'il devait joindre la modestie au sacrifice, mais il ne perdra pas une si belle occasion de se donner en exemple... Au moins pourra-t-il désormais nous écraser de sa supériorité...

Germain me regarde avec surprise ; puis, secouant la tête :

— Vous avez du chagrin. Alors vous êtes moins bonne que d'ordinaire, conclut-il. Sans cela vous trouveriez que c'est très crâne, ce qu'il a fait là...

— Quand on affiche de telles convictions, on ne peut mettre une contradiction évidente entre ses principes et sa conduite.

Mon injustice n'est que trop visible, mais l'indulgence du Dr Renoux, quand il s'agit de moi, est infinie.

— Sans doute ! Lui, c'est une manière de saint, et on n'est pas obligé de l'imiter !

— Naturellement, et, pour ma part, je serais bien bête de me sacrifier pour les autres.

— Bien sûr, vous n'êtes pas en cause, vous faites bien de songer à vous.

A ces paroles conciliantes, je bondis :

— Vous trouvez naturel qu'on ne songe qu'à soi et vous vantez la conduite de Dominique qui néglige son intérêt pour s'occuper des autres ?

Interdit par ma lougueuse répartie, mais incapable de se douter de ce qui m'agit :

— A mes yeux, vous aurez toujours raison..., répond faiblement mon interlocuteur.

Je ne l'ai pas laissé achever, et :

— Vous voyez bien que non ! Vous-même convenez que c'est cet être irritant, insupportable, qui a le droit pour lui !

— N'êtes-vous pas libre ?

Alors c'est moi qui conclus, avec une sorte de furie tout à fait inattendue :

— Mais non, non, je ne suis pas libre !

Brusquement, je me précipite sur ma bicyclette et, dans l'étroit sentier, je m'élançai aussi vite, aussi follement que je peux, pour le distancer.

Les idées se choquent et brinqueballent dans ma tête. Je suis en colère et affreusement méchante. J'en veux à la terre tout entière, mais à Dominique plus encore qu'à tout être vivant.

A force d'être mauvaise, arriverai-je à moins souffrir ?

C'est peu probable, car j'ai maintenant une certitude : je m'agiterai vainement sans pouvoir m'affranchir ; je ne parviendrai pas à me dérober à ce tyran qu'est ma conscience.

Ma volonté est contre mes désirs, et je ne me libérerai pas, je ne me résoudrai jamais à subir cet anéantissement graduel du sentiment du devoir, qui me laisserait humiliée, déçue ! Je le sais : une âme n'est forte, n'est heureuse que lorsqu'elle a surmonté ses résistances, triomphé des tentations.

Le tournant de la route découvre tout à coup un petit bois de chênesverts, tout proche de la forêt de pins.

Voici la partie la plus solitaire de l'île. Pourtant un promeneur m'a précédée dans cet endroit ordinairement désert.

Dominique ! Vous arrivez à point pour une fois ! Rien ne saurait m'être plus agréable en ce moment que votre présence ! Au moins vais-je pouvoir m'en prendre à quelqu'un et vous charger, tout innocent que vous êtes, de tous les reproches que je peste de m'adresser.

D'ailleurs, ne vous êtes-vous pas moqué de moi ?

C'est bien mon tour, maintenant ! Vous n'avez rien perdu pour attendre !

Et, consciente de mon injustice, mais résolue de passer sur lui ma colère, je l'aborde cérémonieusement :

— J'ai beaucoup de compliments à vous faire. Germain vient de m'annoncer votre héroïque résolution. Evidemment, on ne pouvait moins attendre de vous ; mais ce n'en est pas moins admirable. Je suis confondue, je l'avoue.

— Vous enlevez tout le mérite d'un acte si naturel (à condition, justement, qu'il soit méritoire) en le vantant outre mesure. Mieux vaut n'en pas parler.

Une heureuse trouvaille que cette fausse modestie, n'est-il pas vrai? Dominique ne m'y a pas habituée, et s'il croit que je me laisserai abuser ainsi, il se trompe. Non sans ironie, je poursuis :

— Eh quoi! vous ne nous accordez même pas la satisfaction de nous féliciter? C'est d'une austérité digne d'un moine, et qui n'est plus d'usage courant, en ce monde de perdition!

— Ah! s'écrie-t-il gaiement, je vous en prie, Jacqueline, soyez généreuse!

Et son rire, un rire jeune, naturel, inconnu, éclate près de moi, pour ma plus grande confusion, avant que j'aie pu me reconnaître.

— Etes-vous venue, comme moi, en pèlerinage à la maison de l'Ancêtre? interroge-t-il.

— Je n'y songeais pas!

Si je suis interdite et vexée, mon compagnon, lui, ne semble nullement embarrassé.

— Jamais je ne l'ai trouvée aussi attrayante que ce matin, continue-t-il, et cela malgré, ou, plutôt, à cause de son délabrement.

Et lui, fut-il jamais si enjoué, si aimable? Quelles raisons a-t-il de se montrer si différent de lui-même, à déployer ses séductions en faveur d'une petite fille insignifiante, et qui se montre si mal disposée à son égard?

Tandis qu'il s'empare de ma bicyclette, je ne songe même pas à me dérober à l'ennui du tête-à-tête. Alors même qu'il se met en frais, je sens sa volonté plus forte que la mienne, et, domptée par cette fermeté, je le suis docilement jusqu'au vieux moulin où vécut, dit-on, un aïeul lointain.

Au milieu d'un morceau de pré, un pan de mur à demi écroulé que les ronces escaladent avec audace : c'est tout ce qui reste de la maison de l'Ancêtre.

Sous l'éclairage matinal s'accroît la mélancolie de l'enclôs abandonné. Une tristesse affreuse m'étreint à la pensée du départ. Ne laisserai-je pas ici le meilleur de moi-même?

Comme mon cœur me fait mal! Et combien t'éprouve la nostalgique nécessité de croire à des

jours meilleurs ! En quittant ce pays, je quitte encore davantage, s'il se peut, le père que j'ai tant aimé !

Qu'aurait-il pensé, lui, du débat tragique où je m'épuise inutilement ? Aurait-il traité de bagatelle ce renoncement, cet héroïsme obscur, ou l'aurait-il exigé de moi ?

Près de nous, quelques ceps échevelés et que nul ne redresse portent des grappes de raisins noirs, dont les grains noircis ont une saveur acide. Et, derrière cette vigne abandonnée qui pousse à sa fantaisie, Dominique me désigne un vieux cadran solaire que je connais depuis toujours. La devise est intacte, mais, pour la lire, il nous faut éloigner les sougères rousses qui croissent autour des vieilles pierres.

« Les heures changent, l'ombre meurt. »

— Connaissez-vous plus poétique manière de marquer, comme dit Lamartine, « les pas muets du temps » ? interroge mon compagnon.

Et comme j'approuve d'un geste :

— Nos ancêtres avaient l'instinct des choses profondes, reprend-il. Avec le goûts de la réflexion, de la méditation, ils s'ingéniaient à trouver une formule heureuse résumant leurs préoccupations religieuses ou philosophiques ; la brièveté de la vie, la fuite sans retour du temps précieux, étaient des considérations qui valaient sans doute la peine de s'y arrêter ! Au lieu d'éprouver un perpétuel besoin de changement, leur naïveté se plaisait à retrouver les mêmes allusions chaque fois que leur attention se portait sur la même idée. Je me suis amusé à recueillir quelques-unes de ces sentences empruntées parfois à la Bible ou en ayant l'esprit : « La vie n'est qu'une ombre, l'homme n'est que poussière. » Ou quelque pensée philosophique : « Nul ne retient l'ombre qui suit. » Ou encore simplement suggérée par un paysage familier, une image habituelle : « Le temps et le flot n'attendent pas. »

Assise sur une pierre noircie, j'écoute Dominique en mutilant une touffe de bruyère ; mais résolument je me refuse à donner la réplique.

Le monologue continue :

— Les Américains ont essayé de renouveler cette mode ancienne. Rien n'est plus curieux que le ré-

sultat de cette tentative. On cite, par exemple, cette ironie : « Une horloge donne l'heure à faux ; moi, jamais, si le soleil luit. »

« D'autres sont un aimable conseil aux paresseux : « Celui qui dort jusqu'à midi doit travailler jusqu'à minuit. »

Et, subitement plus grave :

— Celle-ci ne vous semble-t-elle pas plus heureuse, Jacqueline ? demande-t-il, et sa voix adoucie prend une inflexion affectueuse qui me bouleverse tout à fait. Ne pensez-vous pas qu'en cherchant un peu on y trouverait l'image de notre destinée ? « Les heures passent, mais elles changent », n'est-il pas vrai ? Nous vivons parfois des heures troubles, voilées. Le doute nous assiège. Comment reconnaître la bonne route, la voie la meilleure ? Puis, tout à coup, le voile se lève, les ténèbres se dissipent, l'ombre meurt... Tout a changé, et, sûrs, confiants, heureux, nous allons vers la Lumière.

Indicible est l'émotion qui m'étreint, mais je serre les lèvres, de crainte de formuler un arrêt irrévocable. Quelques instants encore, avant de me renoncer tout à fait ! Un délai, si court soit-il, pour m'affranchir des liens qui me retiennent !

Incapable de prononcer un seul mot, je me lève brusquement et m'engage dans le sentier. Dominique me suit et, côté à côté, nous prenons silencieusement la route du retour.

Inquiète, sans doute, de notre absence, M^{me} Desbordes attend sur le seuil de la porte.

Je risque une tentative pour passer en trombe, mais ma belle-mère me retient doucement :

— Jacqueline, j'ai à te parler.

Et, à peine entrées dans la salle à manger où, piquée devant le buffet, j'essaye une dernière fois de rester sur la défensive :

— Je ne veux pas chercher à te retenir, mon enfant, me dit-elle. Néanmoins, depuis hier, j'ai sérieusement réfléchi, et je dois te communiquer mes décisions. Ta sœur, tes frères et moi, nous partons dans huit jours pour La Rochelle. Peut-être, tout en habitant avec nous, pourrais-tu trouver une situation aussi avantageuse que celle qu'on te propose. En joignant nos ressources et surtout nos bonnes volontés, ne crois-tu pas que nous se-

tions moins malheureuses? Pour ma part, j'aurais tant de chagrin de te quitter que je suis prête à faire toutes les concessions.

Sa voix s'est étranglée, ses yeux s'humectent.

Ne faudrait-il pas être un monstre pour résister à cette humilité nouvelle, à cette émotion inattendue?

Rassurez-vous, je ne suis pas un monstre, et c'est plus que je ne puis supporter.

A voix basse, parce que, moi aussi, j'ai de la peine à retenir mes larmes :

— C'est entendu, ai-je dit, moi non plus, je ne veux pas vous quitter, et je tâcherai de ne pas être trop insupportable.

Alors, d'un même élan, nous tombons dans les bras l'une de l'autre et scellons d'un baiser sincère cette réconciliation.

Puis je me tourne vers Dominique qui, gravement, contemple cette scène touchante :

— Vous n'avez pas besoin de vous glorifier de votre victoire, ai-je dit, plus attendrie que moqueuse. Cependant j'aurai beau faire, je serai toujours en reste avec vous. Mais apprenez que, en demeurant avec les miens, je suis incapable, moi, jeune fille moderne, de chercher autre chose que ma satisfaction personnelle. Sachez donc que j'adore les déménagements, et que donner des répétitions à mes frères est pour moi une source de rares joysances. Enfin, comment voulez-vous que je fasse pour me passer des petites discussions quotidiennes que me réservent nos convictions différentes? Si je vous quittais, j'en mourrais, à coup sûr. Pour expier ce crime, vous n'auriez plus d'autres ressources que d'entrer à la Trappe. Je suis trop bonne pour vous réduire à cette extrémité!...

DEUXIÈME PARTIE

A l'occasion des fêtes de Noël, je m'accorde un peu de répit.

Noël ! déjà ! Les journées passent trop vite, puisqu'elles sont insuffisantes pour me permettre de mener à bien la moitié de mes projets. Seulement, quand je regarde en arrière, je m'étonne, sincère : Le Château ? les bois ? la mer ? Tout cela est si loin,... si loin ! Y a-t-il dix ans que notre père cheri nous a quittés ?

A certains points de vue, je serais tentée de le croire. J'ai l'impression que je suis mûrie, vieillie, éteinte !...

Mais, quand je regarde le calendrier, je suis bien obligée de me rendre à l'évidence. Voici à peine deux mois que nous sommes à La Rochelle !

Quoi ! depuis deux mois vous nous avez négligés à ce point ? N'avez-vous donc plus besoin de confier à vos « amis inconnus » des pensées que vous renoncez à garder pour vous-mêmes ? Avez-vous perdu si facilement l'habitude de venir nous conter tout ce qui se passe dans cette tête folle ? Vous êtes bien sûre, pourtant, de n'entendre s'élever ni protestation ni contradiction. Suspecteriez-vous notre discrétion ?

Eh non ! bon lecteur, rassurez-vous ! La preuve que je vous crois toujours digne d'entendre mes confidences, c'est que je viens vous avouer ce que je n'avais encore osé m'avouer à moi-même : J'ai changé.

Cela ne vous surprend guère ?...

La perte de celui que je chérissais le plus au monde a remué mes sentiments les plus profonds, ceux-là même que mon scepticisme apparent se défendait d'éprouver. Si vous étiez tentés de trouver que mon chagrin est exagéré, rappelez-vous que, privée d'autre affection, j'avais reporté sur un seul être toutes mes tendresses. Et puis le chagrin est proportionné au cœur qui le ressent. Mon cœur

est sans doute trop ardent, il me faut subir ses élans excessifs.

De plus, à vingt ans, comment s'imaginer que la vie n'apportera pas tout ce qu'on attend? Comment supposer que ce qu'on désire passionnément ne se réalisera pas?

J'étais pleine de confiance dans un avenir compensateur. Pouvais-je croire que toute créature humaine doit inévitablement connaître la lutte et la souffrance, et que cette personne qui m'intéresse prodigieusement, cette Jacqueline, n'échapperait pas à la règle commune?

Acceptez ces circonstances atténuantes, et permettez que je vous présente une Jacqueline seconde manière.

Celle-là, guère plus parfaite que celle-ci, je le crains; mais si la bonne volonté couvre la multitude de nos imperfections, elle est bien intentionnée; et si l'énergie consiste à bien faire ce qu'on ne peut éviter, elle est énergique.

Aussi a-t-elle tenu la résolution prise pour obéir à une irrésistible impulsion, cela quoi qu'il dût lui en coûter.

Si je ne suis pas irréprochable, tant s'en faut, je suis perfectible; et de cette constatation je suis fière!

Hélas! malgré cet optimisme apparent, j'ai des heures bien arides, depuis deux mois, et vous me croirez sans peine si je vous dis que, entre toutes, les plus déchirantes furent celles du départ.

Cet exode lamentable, par un jour de brume, je le reverrai toute ma vie: Une brume épaisse, qui vous enveloppe comme d'un voile de deuil, illusionne sur la distance, déforme les objets les plus proches, dérobe entièrement l'horizon.

A travers cet écran, la côte se découvre, s'ébauche parfois un court instant, mais si étrange, si lointaine, si immatérielle qu'on cherche vainement à repérer le paysage bien connu.

De temps à autre, le beuglement de la corne d'alarme retentit, sinistre, comme pour nous empêcher d'oublier que nos faibles espoirs sont en péril comme les navires aux prises avec la force aveugle de la Nature.

Pauvre petit groupe noir tassé à l'avant du ba-

teau, morne, angoissé, incertain, nous sentons peser sur nous l'accablante tristesse des départs. Et les garçons eux-mêmes n'osent rompre le silence douloureux. Heureusement cette anxiété n'est, chez eux, que passagère.

A l'insouciance de cet âge se joint la philosophie ignorée qu'ils opposent à l'inévitable. Et puis un rien les distrait, et leurs projets d'avenir ne dépassent guère l'espace de quelques semaines.

Il ne peut en être de même de leur mère. A l'immense douleur subie se joint le regret de tout un passé heureux, puis la crainte de l'avenir et l'affolement du présent. Sa vie sédentaire la rend complètement inapte à tout déplacement. A cela elle joint une incapacité totale concernant les détails ordinaires aux voyages. Grâce à son humilité nouvelle, elle ne le nie pas et sollicite constamment mon avis ou mon appui.

Les soucis immédiats : bagages, billets, paquets innombrables, provisions de route que, en gens économes, nous portons avec nous, me sont revenus de droit. Et, au milieu de tant de préoccupations, je trouve une diversion forcée à ma peine.

Il n'est guère facile de savoir ce que pense Cécile. Le silence dans lequel elle se renferme est interrompu par quelques réflexions amères.

Elle peste contre l'incommodité des bateaux et déplore aigrement que sa mère ait une incompréhensible terreur d'une traversée si courte.

Je conclus que l'humiliation de notre déchéance l'emporte sur son chagrin. L'avenir me démontrera-t-il combien nous nous égarons en interprétant au hasard les faits et gestes des autres. Certaines natures, surtout, subissent l'instinctif besoin de mettre leurs paroles et leurs actions en complet désaccord avec leurs sentiments. Et nous sommes dupes des apparences.

— Heureusement, avec des costumes de deuil, on n'est pas autant remarqué. En noir, il faut être très chic ; sans cela, on est très « moche ».

Je crains que la coupe de la petite couturière du Château ne se reconnaîsse, en dépit des craintes de ma sœur et de ses efforts pour améliorer l'aspect de nos toilettes. Nous n'avons pas, semble-

t-il, l'allure des élégantes de la rue de la Paix.

Aussi ne me suis-je pas attendue à faire sensation. Les Rochelais n'ont pas élevé le moindre arc de triomphe en notre honneur !

Les abords animés de la gare, l'agitation du port, où l'on distingue encore les silhouettes sombre des tours, le balancement des barques dans le bassin, tout cela constitue pour nous des images familières que nous regardons en gens exténués et ahuris.

Mais cette partie de la ville nous semble suffisamment accueillante, indifférente, au moins, et non hostile comme la petite rue aristocratique où Dominique nous a découvert à grand'peine un modeste abri.

Là, les hautaines demeures semblent considérer d'un air surpris les intrus que nous sommes. On dirait des gens très distingués toisant quelques malotrus fourvoyés dans leur intimité.

Et la maison ?

— Une bonbonnière, a dit Dominique. Mais c'est tout ce que j'ai pu trouver !

Ce soir d'arrivée, tout est lamentable. Quelques meubles encombrants, choisis dans le mobilier considérable entassé dans la vieille demeure du Château, font ici un étrange effet. Le vaisselier tient la moitié de la salle à manger, la table remplit le reste.

La cuisine s'éclaire, dans le jour, sur une cour étroite et sombre. Ce soir, l'installation électrique n'étant pas terminée, c'est à la lueur d'une lampe Pigeon que nous constatons l'exiguité des pièces, l'état lamentable des peintures, l'incommodeité des chambres qui se commandent les unes les autres, la hauteur des étages. (La maison en compte trois, de deux pièces chacun.) Un bâton de perroquet !

Le premier repas nous réunit, silencieux, consternés. Quel dîner ! Les restes de nos provisions, réchauffés dans l'unique casserole déballée, en font les honneurs. Nous nous les partageons dans trois assiettes de cuisine trouvées sur le dessus d'une caisse ouverte à la hâte.

Seuls, les garçons ont de l'appétit, et ma belle-mère le constate, non sans appréhension :

— Comme ils mangent... Quelles dépenses !!!... Devant cette nouvelle calamité, elle ne trouve

rien de plus à dire. Ce n'est pas son frère qui l'égaiera ! Sans doute s'est-il montré particulièrement obligeant et suffisamment débrouillard. Célibataire, habitué à camper, il s'est ingénier à nous préparer l'indispensable. Faut-il encore exiger qu'il nous réconforte par de bonnes paroles ?

Ceci est hors de ses moyens et de sa compréhension. Lui qui ignore de telles faiblesses, comment songerait-il à nous prodiguer des encouragements jugés superflus ?

Hélas ! nous sommes susceptibles, nous autres, faibles mortelles, d'éprouver ce sentiment de dépression, d'inférieure lassitude, qui suit les grandes secousses. Aussi, après son départ, ne cherchons-nous même plus à réagir.

Je revois encore Cécile sanglotante, assise sur une caisse; ma belle-mère, sans pleurs, sans paroles, effondrée sur le sommier nu de son lit; et moi, le front sur la vitre de la fenêtre, la vue obscurcie par les larmes, fixant sans le voir le mur sombre du jardin de l'hôtel qui se dresse en face de moi.

Tandis que les garçons, que nous nous sommes empressées de pourvoir d'un lit, échangent là-haut, sur un ton de voix aigu, leurs premières impressions :

— Eh bien ! elle est propre, la petite bonbonnière de l'oncle Nick !... Quelle câinha, mes amis !

— Jolie arrivée !... Ce sera rigolo, si ça continue !...



A dire vrai, cela continue. L'espoir des jours meilleurs n'embellit même pas la monotonie de nos occupations quotidiennes. J'en arrive à constater :

— C'est donc si long que cela, la vie ?...

Dans une de mes heures noires, j'ai parlé tout haut, et ma sœur me répond par un soupir si éloquent que je devine ses sentiments à l'unisson des miens.

C'était peu de temps après notre arrivée. L'automne s'achevait, splendide. Accoudées toutes deux sur l'appui de la fenêtre, nous regardions les massifs du jardin, en face de nous, éclairés par les rayons du soleil couchant. Car notre pigeonnier domine un jardin merveilleux. Dans le

jour finissant, les derniers salvias pâlissent auprès des géraniums empourprés. D'énormes dahlias, des chrysanthèmes échevelés mêlent dans les parterres la variété de leurs coloris. La profusion de ces fleurs est ma richesse. Je deviens millionnaire à les regarder !

Par contre, la fortune prodigieuse de l'armateur, notre voisin, blesse constamment l'amour-propre saignant de ma sœur, ravive ses regrets et l'incite à de déprimantes comparaisons.

Timidement j'essaye de l'encourager en m'encourageant moi-même, ce dont j'ai autant besoin qu'elle.

— L'avenir s'améliorera peut-être !...

Mais Cécile est plus pessimiste que moi. Il faut néanmoins qu'elle subisse, elle aussi, une crise de dépression, car elle se décide à vaincre une répugnance explicable et aborde, pour la première fois, un sujet jusqu'ici demeuré secret.

— Voyons, Jacqueline, dis-moi : avais-tu deviné, toi, que Germain ne voulait pas m'épouser ?

— Est-il possible de deviner ces choses-là ? ai-je répondu évasivement. Germain, lui-même, ne sait pas toujours bien ce qu'il veut ! Tu sais bien qu'il est particulièrement apathique et répugne avant tout à prendre une résolution définitive.

— C'est un cagouillard ! déclare Cécile avec mépris.

En Charente, les escargots se nomment des cagouilles, et, par extension, le terme cagouillard s'emploie pour désigner ceux des Charentais qui ont le caractère mou et l'esprit lent.

— De plus, renchérit Cécile, maman prétend que cette famille Renoux n'est pas si bien que cela ! Le grand-père avait eu une drôle d'histoire... Il avait épousé une pêcheuse dont la réputation n'était pas fameuse. Il est à craindre que Germain subisse l'influence de cette hérédité. Sa mère est loin d'être distinguée.

Je connais depuis trop longtemps ma belle-mère pour m'étonner de ce revirement total dans son opinion. Ce sévère réquisitoire d'une famille qu'elle encensait autrefois ne me surprend nullement. En la circonstance, cette inconscience est précieuse, et je suis ravie de constater qu'elle brûle sans hésiter ce qu'elle adorait jadis.

— Si seulement, reprend ma sœur, nous n'étions pas si pauvres, les autres ne nous mépriseraient pas !

— Qui est-ce qui nous méprise ?

— Tu n'as pas remarqué, ce matin, à la messe, les Gouinard avec lesquelles nous étions si liés, au Château ? Elles nous ont fait un petit bonjour de rien du tout et ont évité de nous adresser la parole.

— Elles étaient pressées !

— Alors, c'est curieux, elles sont pressées toutes les fois qu'elles nous rencontrent ; du moins, quand elles sont avec leurs amies. Seules, elles sont plus aimables.

— Après tout, c'est bien possible ; mais qu'est-ce que cela nous fait ?

— Comment, tu ne trouves pas cela dur, alors que papa les soignait gratis, et qu'elles l'assuraient de leur reconnaissance ? Ne pas même trouver le courage de nous traiter amicalement !

— On ne peut pas demander aux gens d'être des héros, et il paraît qu'il faut de l'héroïsme pour se tenir au-dessus des préjugés de la société. Aussi je t'avoue que, personnellement, je ne regrette nullement d'être privée des plaisirs mondains.

— Notre deuil, de toutes façons, nous les eût interdits, car on dit la Société rochelaise fermée aux étrangers.

— Si les Rochelais ne sont pas accueillants, comme on le prétend, pour les fonctionnaires en vue, tu penses qu'ils ne vont pas se mettre en frais et ouvrir leurs portes à de petites gens comme nous !

— Surtout à des jeunes filles qui travaillent...

Ici, Cécile pousse un nouveau soupir, plein de sous-entendus, et reprend :

— Tu as toujours l'intention d'accepter cette situation chez le Dr Martin ?

— Plus que jamais ! C'est inespéré ! La matinée, je serai libre et pourrai aider au ménage, faire le marché ! L'après-midi, trois heures de présence à la clinique, et, le soir, la possibilité de surveiller les garçons ! C'est tout ce qu'il me faut. D'ailleurs je crois que tu feras mieux, toi aussi, de consentir à mettre à profit tes talents de daëtylo...

— Qui m'aurait dit, quand j'ai voulu apprendre avec cette jeune fille en vacances au Château, que je prendrais un emploi ? Je croyais n'avoir à m'exercer que sur la machine de Germain...

— Si tu as appris un métier, c'est pour t'en servir, crois-moi. Reste au-dessus de ces préjugés stupides. Travailler n'a rien de déshonorant, je t'assure. Regarde autour de toi. La majorité des humains est assujettie à cette loi divine : gagner son pain à la sueur de son front.

— Et l'Evangile dit : « Malheur aux riches », répond ironiquement Cécile. C'est très beau, mais un peu dur à digérer. Il est vrai que Jules César n'a pas exprimé la même opinion avec son fameux *Vox Victis*.

— Ce n'est pas Jules César, mais un chef gaulois, Brénnes, auquel on prête cette parole, et le sens n'est pas du tout le même que celui de l'Evangile. Mais ce n'est pas le moment de discuter là-dessus. Il y a un autre argument qui influencera peut-être ta décision : Si tu tiens à revoir tes amies d'autrefois...

— Elles me plaquent plutôt, mes amies !

— ... Tes appointements te permettront d'être plus élégante, et j'imagine que, n'étant pas indifférentes à ce détail, elles se montreront mieux disposées pour toi.

Visiblement influencée par cette perspective, Cécile avoue enfin le fond de sa pensée :

— Et puis cela n'empêche pas toujours de se bien marier...

— Qui parle de mariage ?

Éssoufflée par la montée de l'escalier, M^{me} Desbordes paraît sur le seuil de la chambre que je partage avec ma sœur.

Je ne perds pas une si belle occasion de livrer un dernier assaut à l'amour-propre de celle-ci :

— J'essayais de persuader Cécile qu'il était nécessaire de chercher aussi une situation, et je lui affirmais que son courage, en pareil cas, ne pouvait nuire à sa réputation.

— En effet, nous bouclerons difficilement notre budget, soupire ma belle-mère. On s'en rend bien compte dès maintenant, et je ne puis abuser de la générosité de ton oncle qui fait déjà tant pour nous ! D'ailleurs, ma petite, j'ai beaucoup réfléchi

à tout ceci depuis quelques jours, et je crois que tu te marieras aussi bien, peut-être mieux, dans ces conditions. Beaucoup de dactylographes sont d'excellents mariages !

C'est même devenu classique ! Autrefois les rois épousaient des bergères ! Cela ne se fait plus, pour la bonne raison qu'il n'y a plus de bergères et que les rois sont en nombre vraiment bien trop restreint pour contenter le surcroît féminin de la population. Adapté à la vie moderne, le conte de fée se réduit : la dactylo épouse son patron ! C'est moins grandiose, évidemment, mais cela rassure un peu le troupeau innombrable des laissées... pour compte, dont je serai sans doute. En mon nom, en celui de mes sœurs d'infortune, je remercie les romanciers qui ont inauguré cette mode encourageante !

— Vous regardiez le jardin du voisin ? reprend M^{me} Desbordes. Il est superbe ! Et il paraît que l'intérieur de l'hôtel est rempli de merveilles. L'épicier m'a dit que c'était un véritable palais.

Tous les jours, ma belle-mère nous apprend ainsi des choses étonnantes sur nos voisins ! Soit qu'elle puisse des renseignements passionnants chez les fournisseurs qui, déjà, la connaissent, soit qu'elle fasse des déductions approfondies d'après ses observations personnelles.

Savez-vous tout ce qu'on peut contempler derrière le rideau d'une fenêtre donnant sur la rue ? Sinon, je vous préviens que vous perdez peut-être une occasion de rares jouissances.

Je dis peut-être, car tout le monde ne se passionne pas pour les allées et venues d'inconnus. Ma belle-mère s'y intéresse prodigieusement, et je n'ai garde de l'en détourner.

Combien elle a changé, elle aussi ! Et quel heureux changement pour la tranquillité du foyer ! Si elle discute encore, ce n'est plus qu'avec elle-même. Rien ne rappelle plus, en cette pauvre femme effacée, morne, résignée, la personne agressive dont j'ai tant eu lieu de me plaindre.

Très sédentaire, elle passe ses journées à combiner des petits plats économiques (car elle assume la corvée de la cuisine) et à raccommoder le linge des garçons, qui ne la laissent pas chômer, vous pouvez m'en croire !

Sa seule distraction est donc de s'intéresser à l'existence de ses voisins. Pendant la saison froide, on ne peut guère, par les fenêtres fermées, observer que ceux d'en face. L'été lui apportera un surplus d'occupations en lui permettant de mieux regarder les autres, ceux des maisons contigües à la nôtre.

Notre petite rue, voisine de la cathédrale, est en partie très bien habitée. Vis-à-vis de nous, quelques beaux hôtels qu'une heureuse disposition de nos croisées permet de ne pas perdre de vue !

Un armateur richissime, un général, un marquis authentique : voilà des gens qu'on peut voir circuler, comme vous et moi, à toute heure du jour !

Quelle aubaine ! Une page de faits divers n'est rien auprès de ce spectacle visible à l'œil nu.

J'apprends ainsi des choses d'un intérêt palpitant.

— Tu ne sais pas ?... Il doit y avoir une réception chez le général. Le pâtissier est venu à deux reprises, cet après-midi !

Ou bien :

— La marquise n'est pas sortie, ce matin ; elle est peut-être malade ? Quant au marquis, il n'est pas revenu de la campagne, car c'est évidemment à la campagne qu'il est parti hier, dans sa *Renault*. (Xavier assure que c'est une *Renault*, cette petite voiture.)

Malheureusement, manquant à ses devoirs les plus élémentaires, l'armateur, qui, de tous, serait le plus facile à regarder, sans risquer un torticolis, réside peu à La Rochelle. Je vous demande si ce n'est pas ridicule de voyager comme cela sans cesse, au lieu de s'occuper de distraire à si peu de frais ses concitoyens ?...

Ne vous scandalisez pas de cette petite critique. Au fond, c'est innocent, n'est-il pas vrai ? Je me félicite que la pauvre femme trouve à si bon compte un dérivatif à ses soucis, à son chagrin.

Nous n'aurons jamais des goûts et des pensées communes, nos caractères sont trop dissemblables, nos natures trop opposées.

Cependant nos rapports sont bien différents de ceux de jadis. Une entente tacite est née entre

nous ; un lien s'est formé qui, chaque jour, se resserre. Après avoir souffert pour la même cause, nous avons le même souci : élever les enfants ; les mêmes intérêts : ceux du foyer.

Supposez un attelage qu'on a fini par dresser, et qui va cahin-caha, mais arrive tout de même.

Une confidence faite trois jours après notre arrivée nous a définitivement rapprochées :

— Vois-tu, m'a dit M^{me} Desbordes dans un moment d'expansion, je me fais tant de reproches vis-à-vis de ton père. Je n'ai pas su le rendre heureux !...

Vous dire l'émotion qu'a provoquée cet aveu serait impossible.

Bouleversée jusqu'au plus profond de mon être, je n'ai pu retenir un élan d'affection.

— Là où il est, *ma mère*, ai-je répondu, l'appellant ainsi pour la première fois, il voit nos luttes, nos efforts. C'est lui qui prie avec nous et nous soutient. Il est heureux de nous voir enfin unies !

— Ah ! comme tu lui ressembles ! C'est ainsi qu'il aurait parlé. De tous mes enfants, aucun ne lui ressemble autant que toi.

Voilà comment j'ai eu la révélation de cette amitié naissante, de cette indulgence nouvelle...

Je lui rappelle le mari qu'elle a tant et si maladroitement aimé, et, en apprenant la raison de son affection, ne devais-je pas en retour lui offrir la mienne ?...



Il est de tradition, le dimanche, pour les provinciaux, petits bourgeois comme nous, de faire une promenade hygiénique.

Privés de l'air vivifiant qui nous a baignés jusqu'ici, nous avons plus que d'autres l'impression d'être prisonniers. Les garçons, surtout, malgré la brise marine qui souffle sur La Rochelle, prétendent que leurs poumons se rétrécissent ici...

Vous le pensez bien, Dominique n'a garde de se dérober à cette obligation. Il l'accomplit peut-être de bonne grâce, seulement on a l'impression du contraire. De plus en plus sombre, de plus en plus taciturne, le frère de ma belle-mère devient-il neurasthénique ? Je commence à le redouter.

Finies, bien finies les échappées de gaieté que j'ai surpris à de rares intervalles ! J'ai beau essayer de me persuader que la situation n'a, en effet, rien de réjouissant, non seulement parce qu'il lui faut s'adapter à sa nouvelle position, mais aussi parce que sa tâche de chef de famille est particulièrement lourde, je ne puis croire qu'il l'allège en la prenant au tragique.

Muré le plus souvent dans un silence réprobateur, il est à ce point réfrigérant que sa seule présence suffit à tarir le verbiage des garçons, et Dieu sait cependant que Xavier a la langue bien pendue !

Quand Dominique prend la parole, c'est pire encore, car c'est, soit pour formuler un froid reproche, une sévère réprimande ou une ironie acerbe, selon la personne à laquelle il s'adresse.

En ce qui me concerne, je ne devrais pas trop me plaindre. Jamais de remontrances, mais une froideur glaciale que nul rayon de soleil ne peut atteindre, nulle marque d'affection entamer. En revanche, il ne perd pas une occasion de blâmer sa sœur ou les enfants.

Tel le misanthrope, il semble s'être posé ce principe :

« Moi, je veux me fâcher et ne veux rien entendre ! »

Par contre, pour m'acquitter en partie de la dette de reconnaissance contractée envers lui, je me mets en frais.

Cela en pure perte !

Plus je suis attentive, déférente, aimable, plus il se renfrogne ; et plus il se dérobe, plus j'éprouve la curiosité de faire une petite incursion dans son jardin secret.

Je suis sûre qu'au fond il craint surtout de trahir son âme, une âme douloureuse, inquiète, en proie à un malaise indicible, en lutte contre elle-même, impossible à contenter.

Depuis que j'ai trouvé, moi, une voie plus simple, moins aride, et que je crois meilleure, je voudrais l'enseigner aux autres.

La solitude où Dominique se confine, autant que son défaut de confidence et le peu d'aménité de nos rapports antérieurs, ne facilitent pas cette tâche, comme bien vous pensez !...

Or, hier, nous avons accompli en conscience la corvée dominicale, cela comme des gens qui commencent à apprécier les petites joies des humbles.

Cédant au désir de Xavier, nous avons visité de nouveau le fameux Hôtel de Ville, une des curiosités les plus remarquables de la vieille cité rochelaise.

Mon frère s'est exalté une fois de plus sur la fermeté de caractère de l'amiral protestant Guiton, devenu maire de la ville.

La vue de la table de marbre endommagée par le poignard de l'héroïque défenseur de La Rochelle a provoqué chez lui un magnifique élan d'enthousiasme.

— Quel chic type, tout de même !

Le qualificatif employé me rappelle certains éloges décernés par Germain Renoux à quelqu'un que je sais. Cela lors d'une rencontre que je n'ai pu oublier.

Pauvre Germain ! songe-t-il encore à nous ? Se laisse-t-il absorber par la besogne quotidienne, et subit-il graduellement la diminution intellectuelle de ceux qui, menant une existence trop solitaire, ne tentent pas de réagir ?

Et Cécile, est-elle consolée ?

Elle le prétend, et se défend d'avoir jamais eu un véritable regret. L'attitude qu'elle a adoptée depuis qu'elle a obtenu l'emploi de secrétaire-dactylographe chez un avocat connu prouverait mieux son indifférence que le dépit éprouvé au début de notre séjour ici. Alors, certains signes d'attendrissement refoulés à grand'peine révélaient un regret inavoué.

A présent, une fois de plus, Cécile a complètement modifié son personnage. Sa coquetterie est devenue effrénée. Ses appointements sont insuffisant pour couvrir ses frais de toilette. Elle se montre tour à tour d'une gaieté exubérante ou d'un pessimisme excessif. Sous le petit chapeau qui la coiffe, ma sœur élaboré, je le crains, des plans dignes de Machiavel. Mais comment deviner si le cœur qui bat sous son trench-coat est épris ou désabusé ?

Cependant Jean-François apprécie peu les témoins muets du passé :

— Une table, ça ne dit rien ! Et puis est-on bien

sûr que c'est quand Guiton jeta son poignard dessus, en jurant qu'il défendrait La Rochelle jusqu'à la mort, qu'elle a été abîmée ? Moi, j'aime bien mieux les tours ; celle de Saint-Nicolas... Tiens...

Et il chante le refrain connu :

« Les Anglais n'auront pas
La tour de Saint Nique, Nique.
Les Anglais n'auront pas
La tour de Saint Nicolas »

— Non, pas celle de Saint-Nicolas, prétend Xavier, plutôt celle de la Lanterne.

Et il nous entraîne à sa suite pour visiter la vieille tour où l'on accède par la rue pittoresque dite : rue sur les murs.

Accolée tout là-haut, à la flèche de style flamboyant qui domine le donjon, est la lanterne vitrée qui lui a valu son nom. Autrefois, la nuit, on y brûlait un gros cierge « pour adresse et signal de sécurité à ceux qui, voyageant en mer, auraient esgaré leur route ».

A l'intérieur des salles voûtées et des cachots, on voit encore les inscriptions des prisonniers qui y furent enfermés tour à tour, et Xavier ne nous fait même pas grâce de celles écrites en anglais, que nous nous efforçons de déchiffrer.

Au sommet de la tour, une récompense nous dédommage largement de la fatigue de la montée !

L'attrait de découvrir la mer houleuse, parsemée de barques minuscules qui semblent voltiger parmi les vagues. Et tout là-bas, dans la clarté pâle du soleil d'hiver, les mouettes affolées, frôlant de leurs ailes les petits moutons blancs qui s'éparpillent en gerbes d'écume.

A peine redescendus, et comme nous espérons enfin retourner au logis, nouvelles supplications :

— Allons voir les cygnes ! Ils ne sont sûrement pas endormis déjà !

C'est notre dernière concession, du moins nous en sommes convaincus ; mais, au moment où nous atteignons le Parc, une auto nous dépasse et s'arrête.

Mme Gouinard en descend ! Avec de grands gestes, elle se précipite sur nous. Malgré notre

accueil un peu frais, elle nous assure de l'in-
croyable allégresse que lui procure la rencontre.
C'est complètement inattendu, mais nous avons
bientôt l'explication de ce revirement.

— Je suis d'autant plus contente de vous trou-
ver que M. Lambert, que voici de passage, avait
le plus vif désir de revoir son camarade de l'X,
le commandant de Veyrarques !

En effet, de l'auto elle semble extraire un
énorme monsieur qui est condisciple de l'oncle
Nick.

A cette vue, celui-ci s'éclaire subitement.

— Je ne vous lâche plus ! reprend M^{me} Gouinard.
Nous attendons précisément quelques amis pour
prendre le thé ; vous serez des nôtres !

Je crois devoir protester :

— Mais notre deuil ?...

— Oh ! tout à fait sans cérémonie !

Je me défends faiblement. Il est trop visible que
tous sont contre moi : les garçons que séduit la
perspective de ce bon goûter ; Cécile, parce que
l'ennui de ne pas avoir une toilette de circonstance
est largement compensé par cette introduction
inespérée dans une société prétendue inaccessible ;
Dominique, parce que les Polytechniciens ont un
esprit de camaraderie trop connu pour qu'il soit
utile d'insister là-dessus. Le fait de retrouver
son « ancien » a métamorphosé l'oncle Nick qui,
instantanément, a rajeuni de vingt ans !

Tous deux s'en reviennent à pied, bavardant
gairement, tandis que nous nous entassons dans
l'auto qui nous dépose devant le portail monu-
mental du vieil hôtel.

Car M^{me} Gouinard est d'ancienne souche bour-
geoise. Un de ses aïeux fut contemporain du fa-
meux François de la Noue, le Bayard rochelais !

Aussi a-t-elle ses grandes et petites entrées
parmi cette haute bourgeoisie qui se défend en-
core contre l'intrusion de tout étranger.

La plupart des vieilles familles du pays des-
cendent d'armateurs enrichis dans le trafic colo-
nial, et doivent leur prospérité continue à ce fait
que les fils ou, à défaut, les gendres font volontiers
cause commune pour conserver la situation
commerciale.

Contrairement à la tradition, une des grand'-

mères de M^{me} Gouinard, fille unique, épousait un fonctionnaire, et, après elle, ses filles et ses petites-filles se sont mariées ainsi soit à des officiers de terre ou de mer, soit à des médecins ou des avocats.

La fortune, qui n'augmentait plus, s'est nécessairement amoindrie avec le temps, et seules les splendeurs de la maison familiale témoignent encore de l'état de richesse des ancêtres.

Le colonel Gouinard, maintenant en retraite, y habite avec sa famille.

Le corps de logis principal est flanqué de deux ailes que relie un mur ouvert par le fameux portail, comptant parmi les curiosités rochelaises. Ce mur est assez élevé pour enclore une cour et isoler la maison sur la rue. L'architecture est sobre ; la décoration consiste uniquement en quelques frises et guirlandes classiques. La gravité protestante, qui se manifestait tout d'abord par des sentences bibliques ou de pieuses maximes, se réduit ici à une seule date. Mais si l'extérieur est dénué de floritures, l'intérieur de l'hôtel témoigne de moins de sévérité. A ma grande surprise, je constate que les merveilles accumulées par ces hardis navigateurs sont demeurées intactes, ce qui, à notre époque, constitue un luxe et un faste seigneurial. De beaux tableaux, des objets rares et précieux rapportés de Chine, du Japon ou des Indes, et qui seraient introuvables aujourd'hui, constituent un véritable musée.

Dès le vestibule, une collection de Bouddhas de bois doré, de bronze, de porcelaine, retient l'attention de mes frères. Le jeune Gouinard, plus pédant que jamais, consent à leur donner les explications complémentaires sur l'origine de ces dieux immémoriaux.

— Si seulement j'avais mis ma robe de marocain ! soupire tout bas Cécile, comme nous entrons dans le premier salon.

— Je t'assure que tu es très bien comme cela. Nous ne pouvions pas deviner...

— Et sans cérémonie, murmure ma sœur, un peu décontenancée.

L'aspect des pièces de réception exclut, en effet, toute idée d'intimité.

Mais quelle jouissance artistique que celle de

contempler ces boiseries si finement sculptées, ces plafonds, ces peintures, dont les sujets galants contrastent si étrangement avec l'austérité de la façade !

Une exclamation que ma sœur étouffe aussitôt, puis un nom, celui de M. Lément, et elle me présente l'avocat qui l'emploie comme secrétaire.

Tout d'abord, je redoute qu'elle ne soit contrariée par cette présence inattendue. Mais il n'en est rien. Au contraire ! Je note avec stupeur sa désinvolture et son attitude provocante vis-à-vis de ce beau garçon au menton autoritaire, à l'œil narquois.

Rien évidemment qui rappelle les rapports d'une employée avec le « patron ».

Avant que j'aie eu le loisir d'approfondir davantage l'éénigme de cette situation, les invités arrivent, plus nombreux que je ne m'y attendais.

Selon les règles, il me faut aider la maîtresse de maison à servir le goûter.

Ma mince robe noire a piteuse apparence au milieu de ces élégances. Tandis que j'évolue sur le parquet de chêne, point de Hongrie, j'ai l'impression de m'être fourvoyée, moi, infime, parmi les puissants.

Tous ces gens ont d'ailleurs l'air de se trouver en famille. Ils échangent des propos d'initiés :

— Comment va la cousine Berthe ?

— Mon cousin, avez-vous de bonnes nouvelles des Justin ?

— Tiens, Marie est revenue ?

— Vous repartez dans le Midi ?

— Toujours de mieux en mieux, votre Yvonne ?

Avouez que, quand on ne connaît ni les Justin, ni Berthe, ni Marie, ni même Yvonne, on n'a rien de mieux à faire qu'à chercher modestement l'angle d'une fenêtre ou l'abri d'un paravent, et de s'y tenir bien sage, en attendant les événements. C'est ce que je fais ; mais à peine me suis-je abritée derrière la feuille de soie brodée où des cigognes évoluent sur un ciel jaune impérial que je m'aperçois aussitôt de la vanité de mes prétentions.

Rechercher la solitude dans de telles conditions, c'est une rare folie ! Appuyé au chambranle d'une porte qui me fait face, un grand monsieur me regarde avec une insistance plutôt désagréable.

Sur un corps de fort de la Halle, sa petite tête, frisée semble juchée comme une boule sur le toit d'une pagode. Dans une face congestionnée comme celle d'un pêcheur exposé aux intempéries, deux gros yeux bleu pâle s'abritent derrière un lorgnon aux verres épais.

Rien de plus désagréable que de se sentir ainsi dévisagée par un inconnu.

Devenue circonspecte, j'évolue lentement vers un petit salon tendu de panneaux de laque, et je m'absorbe dans la contemplation des animaux fantastiques d'écaille et de nacre dont l'artiste a voulu fixer les attitudes familières.

Combien je regrette l'absence de Dominique qui, si au fait des choses d'Orient, m'expliquerait ces merveilles ! Je passe en revue les vitrines où s'étaient les petites choses précieusement enfermées : bonbonnières de jade ou d'argent, satzuma aux ors incomparables, netzké de bois précieux, et surtout une collection d'ivoires où se surpassent ces humbles artistes, et qui évoquent les silhouettes de là-bas, depuis le pêcheur chargé de ses poissons et la danseuse aux gestes rituels, jusqu'à la traditionnelle joueuse de koto.

— Jacqueline, Jacqueline, tout le monde vous réclame !

C'est M^{me} Gouinard qui me fait cette déclaration, absolument dénuée de sincérité, j'en suis convaincue.

« Tout le monde » se résume : le grand monsieur de tout à l'heure qu'elle me présente avec un air de triomphe heureux.

— Monsieur Trouillard... des Charbons, qui désire vous être présenté.

Décidément, il n'est pas beau, ce monsieur qui porte un si vilain nom !

Et, cependant, ce nom que M^{me} Gouinard s'efforce d'oublier, ce qui ne réussit qu'à le rendre plus grotesque, je le connais, et tous ses concitoyens le connaissent également.

Ce : des Charbons, cela signifie :

— N'allez pas confondre ce Trouillard-là avec les autres, ceux des pâtes alimentaires ou ceux du bazar. Celui-ci, c'est le richissime Trouillard

dont toute la ville évalue la prodigieuse fortune. Petite Jacqueline, appréciez les bienfaits d'une destinée incroyable. Ce richard sollicite l'honneur de vous être présenté !

Rien qu'à la mine de M^{me} Gouinard, je comprends qu'il me faut me montrer à la hauteur des circonstances.

Pénétrée de l'ultime faveur qui m'est échue, et incapable de trouver les termes suffisamment émus, je garde un silence prudent.

L'éloquence n'est sans doute pas nécessaire pour gagner ou conserver des millions.

En voici la preuve :

— Mademoiselle, vous vous plaisez à La Rochelle ?

Qui pourrait croire que prononcer une si petite phrase exige un effort cérébral si intense ? Positivement j'ai cru que ses gros yeux allaient sortir de sa tête.

Quand un monsieur vous a été présenté, il est obligatoire de répondre à ses questions. Pour un millionnaire moins que pour un autre, je ne dois pas me dérober à l'usage.

— Il y a si peu de temps que je suis arrivée ! Je n'ai pu encore juger.

— Vous vous y plairez sûrement !

— J'en suis convaincue !

Nous avons produit notre maximum.

S'il ne me questionne pas, comment interrogerai-je, moi, Jacqueline, le roi des Charbois ! Le protocole doit s'y opposer.

Mélancolique et morne, il continue à me regarder avec une fixité qui devient pénible.

Le salut s'offre à moi grâce à une seconde vitrine qui contient une magnifique collection de pipes. Celle-ci d'écaille, ornée d'ambre ; celle-là d'ivoire, au fourneau de porcelaine ; l'une de jade, l'autre d'argent, qui ont dû être fumées par quelques puissants mandarins.

Hélas ! tant de beautés ne lui arrachent qu'une exclamación :

— Une bonne pipe d'écaille, c'est encore la meilleure !

Et il demeure devant moi, irrémédiablement muet, déplorablement consterné.

On annonce cependant que l'hiver va redoubler.

Son commerce ne chômera pas. Son humeur ne devrait-elle pas varier avec le thermomètre ?

Saturée de plaisirs mondains, l'heure du départ semble, à mes yeux, celle de la délivrance. Enfin !... Sans être impolie, on peut se sauver !

Remerciements, adieux, ou, plutôt : au revoir.

Nos liens d'amitié avec les Gouinard se resserrent visiblement, en attendant qu'ils se dénouent, au gré de leur caprice. Si j'étais seule à décider de nos relations, ce serait vite jugé.

Intervention inattendue de M. Lément auprès de Cécile :

— Vous reconduirais-je, Mademoiselle ? Ma voiture est à votre disposition.

Réponse de l'oncle Nik qui ôte toute idée de récidive :

— Merci, Monsieur ; c'est moi qui ramènerai mes nièces chez elles.

Mécontentement marqué de Cécile. Rentrée plutôt morne, comme celle qui convient après une journée d'amusements excessifs.

Aucun de nous n'est bon à prendre avec des pincettes.

— Pas besoin de dîner, grogne Xavier qui s'est bourré de friandises. On aura bien assez mal aux cheveux demain sans cela !

* * *

— Dominique est un saint !

Une fois de plus, M^{me} Desbordes exprime une opinion inébranlable qu'il serait bienséant de partager.

Mais il est reconnu que le respect aveugle est une denrée de plus en plus rare. Il est passé dans l'usage qu'une fille discute, au besoin, les opinions de sa mère, et il est courant qu'elle refuse d'admettre l'insaillibilité de ses décrets.

— La sainteté n'est guère répandue, alors ! s'exclame Cécile, car l'oncle Nick a des idées impossibles et que nul ne partage !

— Je conviens que mon frère manque de gaieté, mais il a de telles excuses ! Ignorez-vous, mes petites, qu'il a eu de grandes peines de cœur ?

— Lui ? allons donc !

— Mère, racontez-nous cela !

Nos deux exclamations jaillissent simultanément, et, avec l'intérêt que portent toutes les jeunes filles aux histoires d'amour, nous écoutons celle que nous raconte notre mère, tout en épluchant les légumes du ragoût dominical.

Une histoire assez embrouillée, d'ailleurs, où il est question de fiançailles trop longues, d'une jeune fille qui avait, selon l'expression imagée de M^{me} Desbordes, une âme de démon cachée sous des apparences angéliques. (Rien que cela !)

Dominique, follement épris, croyait être payé de retour et avait foi en la promesse de cette jeune fille qu'il croyait fidèle autant que belle.

Aussi sa déception fut affreuse quand il se vit préférer un camarade plus fortuné, cela en dépit des promesses échangées.

Voilà donc la raison cachée de ce pessimisme excessif ! Je m'explique à présent ce qui me paraissait incompréhensible dans ce caractère original.

Lorsqu'il traite la femme en ennemie personnelle, il satisfait, à son insu, j'aime à le croire, une rancune explicable, mais injuste.

Si l'une de nous a manqué à sa parole, faut-il en rendre toutes les autres responsables ? Non, sans doute. Et, seule, l'indulgence due au malheur atténue la rigueur de mon opinion.

— Pauvre Dominique ! C'est donc pour cela qu'il ne s'est jamais consolé ! me suis-je écriée.

— Il n'a jamais voulu entendre parler de se marier. C'était l'homme d'un seul amour ! déclare M^{me} Desbordes avec emphase.

Cécile hausse les épaules :

— Je vous le disais : l'oncle Nick est unique dans son genre. Comme si ça existait encore, l'homme d'un seul amour !

— Oh ! Cécile, comment peux-tu savoir cela ?

Le cynisme qu'affiche ma sœur scandalise littéralement M^{me} Desbordes qui se croit obligée de lui servir un sermon en règle. Le fait est qu'il y a lieu d'être surpris, sinon soucieux, quand on enregistre les métamorphoses successives que subit ma cadette. Plus coquette que jamais, elle vient d'inaugurer une nouvelle coiffure. D'innombrables bouclettes, qui nécessitent la fréquente et coûteuse intervention du coiffeur, ornent le dessus de sa tête. C'est le troisième essai qu'elle tente depuis

notre arrivée. A chaque fois, elle sollicite l'approbation de la famille, et nous sommes unanimes à déclarer qu'elle était mieux avant, ce qui ne la démonte nullement.

Cette coquetterie est moins surprenante encore que son assiduité au travail. Elle devance les heures de bureau et les prolonge au delà du temps fixé !

Or, la semaine dernière, un avis de Margareth m'a vivement bouleversée, à ce sujet :

— L'renez garde, Jacqueline ; Cécile est bien coquette et M. Lément n'est pas sérieux, d'après ce que j'ai entendu dire.

L'arrivée subite de Cécile m'a privée d'en entendre davantage.

Mais, mes soupçons éveillés, j'ai noté avec plus de soin certains détails, et mon inquiétude s'accroît de plus en plus.

De mes observations il résulte que, si le physique de Cécile s'est singulièrement affiné depuis quelque temps, son moral s'est modifié moins avantageusement. Elle affecte un modernisme outré, émet alternativement des propos amers ou des opinions d'une indulgence douteuse. Des accès de gaieté non justifiés alternent avec des crises de spleen. La plupart du temps, on a l'impression qu'elle cherche à s'étourdir sans y parvenir...

Quand ma belle-mère est à bout d'arguments et moi à bout d'épluchage, notre conversation s'arrête, comme de juste, et ma sœur et moi nous regagnons notre perchoir.

— Crois-tu que l'oncle Nick serait une histoire si je demandais d'aller au cinéma ? interroge-t-elle.

— Je ne crois pas qu'il te félicite pour cette bonne idée, mais je ne sais pas s'il fera une histoire, comme tu dis.

— Ecoute, je vais tâcher d'arranger les choses pour ne pas le scandaliser, ni maman non plus, à cause de notre deuil. Je vais dire que c'est pour y conduire les garçons. Qu'en penses-tu ?

— Je ne puis te conseiller d'y aller, mais je ne veux pas non plus te blâmer. Il est certain que les pauvres enfants mènent une vie bien dépourvue de distractions.

— Enfin, tu ne te mettras pas en travers de nos projets ?

— Sûrement non.

— Alors je vais décider maman. Ce ne sera pas bien difficile, et je dirai à Xavier, qui est si bavard, de ne pas en parler pendant le déjeuner. Après le repas, nous sortirons tous les trois, sans rien dire.

— Et si l'oncle Nick te demande où tu vas ?

— Je le lui dirai, naturellement. Seulement, en lui assurant que j'ai l'autorisation de maman. Alors il n'osera peut-être pas nous en empêcher !

— C'est probable, et puis cela te dispensera de promener les petits par ce temps affreux.

Il pleut, en effet : pluie de printemps, car nous sommes au mois de mars, et les tempêtes se succèdent sans interruption.

Le plan de Cécile réussit au delà de ses espérances et sert également les projets que je médite depuis quelque temps. Il s'agit d'interviewer Dominique au sujet de M. Lément ! Ce ne sera guère facile, car il est insaisissable et évite soigneusement toute occasion de se retrouver en tête à tête avec moi.

Gageons que cette longue journée ne se passera pas sans m'offrir l'occasion désirée !

Mes frères et sœur partis, ma belle-mère occupée à la cuisine, je m'incruste dans la salle à manger.

Dominique ne se dérobe nullement, au contraire. Il semble aujourd'hui disposé à m'entendre, et son attitude exprime même une telle bienveillance que j'aborde carrément la question :

— Connaissez-vous beaucoup M. Lément ?

— Pourquoi me demandez-vous cela ? répond-il avec la mine de quelqu'un qui s'attendait à autre chose.

— Pour un motif plus sérieux, peut-être, que vous ne le pensez.

— Eh bien ! je le connais trop peu pour vous renseigner.

C'est plutôt sec, mais je serais bien peu tenace si je m'en tenais là.

— Vous devez au moins savoir si sa réputation d'excellent avocat est justifiée ?

— C'est cela qui vous intéresse ? Avez-vous quelque procès à lui soumettre ?

— Vous pensez bien que non ! Mais je me demande pourquoi je cherche à tergiverser au lieu

de vous parler en toute franchise. J'ai pris une résolution, et, coûte que coûte, je dois la tenir. Donc, sachez-le, c'est la réputation privée de M. Lément qui me préoccupe.

— Sa réputation privée?

Vaguement alarmé, Dominique se demande évidemment où je veux en venir. J'imagine, à tort ou à raison, que sa mémoire lui rappelle tout à coup certaine attitude de l'avocat en question, attitude qui lui a sûrement déplu.

— Gouinard me l'avait recommandé comme un ami personnel, dit-il enfin.

— Et vous avez jugé : qui se ressemble s'assemble. Ce bon colonel est l'homme de tout repos, sans aucun doute, tandis qu'il m'est revenu des bruits fâcheux sur son ami.

— Comment, Jacqueline, vous qui détestez les potins, avez-vous ajouté foi à des commérages?

— C'est que la personne de laquelle je tiens ce propos est loin d'être malveillante, et il a fallu qu'elle redoute un danger sérieux pour se décider à m'avertir.

— Un danger? Pour qui?

— Ne devinez-vous pas qu'il s'agit de Cécile? Vous-même n'avez-vous pas remarqué qu'elle prend des allures inquiétantes?

— Je reconnaissais que Cécile est devenue trop coquette, qu'elle attache une importance excessive aux détails de toilette. Je lui ai interdit de se fatiguer d'une façon ridicule. Mais, si je déplore les apparences trop modernes, je sais qu'on peut être tranquille sur sa conduite.

À cet exposé, je ne sais trop que répondre.

— Je crois, dis-je après une légère hésitation, que vous vous faites quelques illusions.

— Et moi, répond-il, subitement agressif, je crois que vous êtes trop sévère pour les autres.

Cette injustice flagrante a pour résultat immédiat de me mettre en colère.

— Après tout, croyez ce que vous voudrez! ai-je répondu. Imaginez à votre aise qu'il m'était particulièrement agréable de vous avertir! N'aurais-je pas dû supposer que, venant de moi, le conseil serait suspecté?

— Suis-je injuste à ce point?

— Cela ne fait aucun doute. Quoi que je fasse, vous me jugez selon votre ressentiment.

— Quel ressentiment ?

— Comme s'il était difficile de voir que vous me détestez !

— Qui a pu vous faire croire ?...

— Le moindre de vos actes et de vos paroles marque votre aversion pour moi. Et, s'il n'en était pas ainsi, n'auriez-vous pas essayé de m'encourager, de temps à autre par une bonne parole ? N'avez-vous jamais pensé que je traversais, moi aussi, des heures pénibles ?

Des larmes que je refoule avec peine montent à mes yeux.

— Quoi, vous pleurez ?

Il semble touché et même bouleversé plus que de raison. C'est trop tard. Je suis fâchée, bien fâchée, et ne m'arrêterai pas à mi-chemin.

— Cela vous étonne ? Croyez-vous que l'on dompte si facilement une nature rebelle ? Car j'ai une nature rebelle, un caractère détestable, vous le savez bien ! Croyez-vous qu'il soit agréable de se voir sans cesse rebutée, de vivre avec des gens qui affectent de ne pas s'apercevoir de vos efforts, qui exigent de vous l'impossible, et qui blâment toujours sans savoir jamais réconforter ?...

— J'appréciais votre énergie, mais je ne voyais pas la nécessité de le reconnaître. On ne signale que les erreurs. Quand tout est bien, il n'y a rien à dire !...

— C'est la manière forte, évidemment ; trop forte pour moi, car je crains bien souvent de ne pouvoir persévérer, faute d'un appui, d'un soutien, d'un mot d'espoir, d'une marque d'affection.

— En vérité, balbutie Dominique...

Et je le vois si hors de lui que je commence à regretter la vivacité de mes reproches.

— N'en parlons plus ! me suis-je écriée. J'ai peut-être eu tort en interprétant ainsi votre attitude.

— Si, parlons-en, au contraire, répond-il avec une émotion inexplicable. Comment puis-je supporter cette pensée que vous avez souffert par ma faute ? Comment avez-vous pu croire que je n'admirais pas votre courage, votre dévouement inlassable ? Vous parlez de votre nature rebelle, de votre caractère détestable, petite Jacqueline. Pouvez-vous

ignorer que vous êtes, au contraire, merveilleusement douée, et que l'on ne sait, en vérité, ce qu'on doit le plus apprécier, de votre générosité naturelle ou du combat que vous avez engagé pour atteindre à la perfection ?

Et comme, devant ces éloges si inattendus, je ne trouve rien à répondre :

— Quant à vous haïr, reprend-il, je ne sais comment protester devant une telle accusation. Combien je déplore de ne pas savoir mieux exprimer ce que je ressens lorsque...

Mais il s'arrête subitement, et, après un effort visible pour se dominer :

“ ... l'intérêt que je vous porte, reprend-il avec une froideur voulue, que je vous ai toujours porté ne peut être suspecté. Si vous en avez douté, je veux que, désormais, vous en demeuriez convaincu. Je souhaite aussi vivement votre bonheur que celui de ma propre nièce. Et, puisqu'il s'agit de bonheur, j'ai précisément une communication importante à vous faire.

— A moi ? Et à quel sujet ?

— Au sujet de votre avenir ! Je me suis tout d'abord étonné qu'on ne se soit pas adressé à votre mère en cette circonstance. Il faut croire que, seule, vous mettez en doute la sincérité de mon affection pour vous. Tout le monde s'imagine, à tort ou à raison, que je suis le chef de la famille, et c'est évidemment à ce titre qu'on m'a soumis une proposition...

Ici, Dominique s'embarrasse, hésite encore ; puis, avec une absence totale de diplomatie, m'interroge brusquement :

— Avez-vous remarqué, l'autre jour, à cette réception chez les Gouinard, un certain monsieur Trouillard ?

— Trouillard des Charbons, je vous prie... Noblesse de cape ou d'épée ?

— Vous pouvez être sérieuse quand vous le voulez, vous venez de le prouver. Ecoutez-moi donc avec attention.

— Attendez, je vais essayer... Allons, je crois que je suis prête ; vous pouvez y aller carrément.

— Vous avez fait sur ce monsieur une impression si profonde qu'il a pris dernièrement une résolution inébranlable. Célibataire endurci, lo-

voilà métamorphosé en aspirant au mariage. Il vous aime, Jacqueline, et m'a chargé de vous pressentir. Seriez-vous disposée à devenir...

— M^{me} Trouillard des Charbons?... Mais comment donc, mon cher!

Un fou rire que je ne puis retenir, et qui s'augmente de l'air fatal de mon interlocuteur, me laisse enfin la possibilité d'articuler :

— Non, mais l'avez-vous regardé, Dominique? Sérieusement, vous ne pouvez pas me conseiller une chose pareille!

— Peut-être, physiquement, ne réalise-t-il pas l'idéal que vous vous étiez forgé, reprend Dominique, imperturbable. Mais ceci est une question secondaire, et il faut envisager cette proposition avec toute la gravité qui convient.

— Je n'ai jamais été si grave de ma vie. Je vous assure que ce monsieur me déplaît d'une façon irrémédiable.

— Votre avenir est précaire. Le mariage est pour une femme la voie normale, naturelle...

— Vous n'avez pas besoin de me dire que, n'étant ni riche ni belle, je ne dois pas être difficile. Mais, telle que je suis, j'estime que le mariage exige un engagement formel. Or il y a des serments qu'on ne peut faire parce qu'on redoute de ne pouvoir les tenir. Il y a des concessions inacceptables.

— Réfléchissez, je vous en prie!

— A quoi bon? Je ne reviendrai jamais sur cette impression. Si je réfléchis, c'est que je céderai à des considérations qui, me semble-t-il, ne seront pas glorieuses pour moi. Supposez que je me laisse influencer par cette énorme fortune? Ne serais-je pas diminuée à mes propres yeux?

L'arrivée de ma belle-mère a interrompu notre entretien. Elle entame aussitôt avec son frère une conversation où il est question de « son affaire ».

L'exploitation des bois, le choix des essences, la façon dont on le débite : j'écoute tout cela d'une oreille plus ou moins attentive... Et le soir, avant de partir, Dominique me recommande une dernière fois :

— Jacqueline, vous réfléchirez, il faut me le promettre.

J'ai promis, et, pour être bien sûre de tenir

ma promesse, je m'engage, avant de m'endormir,
à me répéter au moins trois fois :

— M. Trouillard des Charbons,... Trouillard des
Charbons,... Trouillard des Charbons.

Me voici de retour dans l'île natale.

« Petits hameaux tout blancs, tout blancs, d'une blancheur orientale, avec des portes et des fenêtres vertes, maisonnettes invraisemblablement basses, moulins à vent qui tournent, tout cela est blanc comme du lait, jusqu'au sol... Le caractère du pays d'Oleron est presque tout entier dans cette chaux immaculée, dont les plus humbles logis s'enveloppent ; dans ces fleurs écloses à profusion, le long des petits murs. »

En évoquant ces lignes exquises du grand écrivain qui a voulu dormir dans l'humble « jardin des aïeules », Pierre Loti, je m'aperçois qu'il m'a fallu la quitter pour mieux apprécier le charme de ma petite patrie.

L'impression de quiétude, de sécurité que procurent ces tranquilles demeures, ces mimosas qui fleurissent en abondance, cette transparence aérienne, cette brise chargée de senteurs printanières, est inexprimable. De ces choses inertes, pour lesquelles le temps n'existe pas, se dégage une douceur, une paix sans égale.

Quel contraste entre leur immuable sérénité et nos continues évolutions ! Notre existence éphémère se passe en métamorphoses successives. C'est une épaisante recherche de biens qui nous tentent aujourd'hui et que nous dédaignons demain. Et, malgré la vanité inutile de la plupart de nos efforts, nul ne peut retenir l'élan qui le pousse à tenter de conquérir un bonheur peut-être inexistant.

Alors, à quoi bon s'obstiner davantage à chercher dans le plaisir ou dans l'oubli le remède à nos maux ?

Les plaisirs n'apportent qu'une lueur trop vite dissipée ; l'oubli, qu'un calme mensonger. Après

avoir cru s'étourdir, on se retrouve en face de sa peine, plus misérable que jamais.

Allons Jacqueline, un dernier effort !

De même que le grand vent du large ne dessèche pas les plantes, mais les vivifie, si tu t'abandonnes au souffle qui emporte les âmes vers les régions plus hautes, tu seras délivrée, non seulement de ton égoïsme, mais des craintes illusoires, des vaines chimères de l'envie et de toutes les bassesses où nous fait descendre le désir des jouissances. Dans l'abnégation de toi-même tu trouveras la consolation suprême...

Meilleurs juges que moi de ma propre conscience, vous que j'ai pris pour confidents, marquez une étape dans cette ascension méritoire.

Pour en arriver là, vous devez bien supposer qu'il s'est produit quelque événement considérable, quelque fait d'importance.

Dites un changement total de notre existence, et surtout une révélation intérieure à laquelle j'étais loin de m'attendre.

Mais n'anticipons pas.

Les vacances de Pâques, qui se terminent avec le mois d'avril, me permettent de limiter à quelques semaines le temps qui s'est écoulé depuis ma dernière conversation avec Dominique.

En quoi je m'aperçois, une fois de plus, que la longueur des jours est une simple convention. Décision, préparatifs, voyage, arrivée : tout cela se perd dans un lointain incalculable !

Sérieusement alarmé, Dominique a mené son enquête en conscience.

Je jugeais de l'importance des renseignements recueillis rien qu'à voir, à chacune de nos rencontres, s'accuser la gravité de son visage, déjà si sévère.

Convoquée solennellement avec Cécile, en présence de ma belle-mère, dès que le dossier a été constitué, j'ai compris dès lors que mes craintes n'étaient que trop bien fondées.

D'un ton si bref, si cassant, qu'on admet difficilement l'audace d'une réplique :

— Cécile, a déclaré l'oncle Nick, je viens d'écrire à M. Lément que, désormais, il n'ait plus à compter sur toi.

Aussi imprévue que désagréable, cette déclara-

tion n'a pas produit sur ma sœur l'effet que j'attendais !

La docilité passive n'est pas son fait. La réaction est immédiate.

— Sans me prévenir ? Ce serait trop fort ! Mais c'est une plaisanterie !

— Ai-je l'air de plaisanter ?

Sûrement non ! Il faut même tout l'aplomb de Cécile pour émettre cette prétention !

— Je n'ai nulle envie de perdre une situation qui me convient ! assure-t-elle avec violence.

— Elle ne me convient pas, à moi !

— As-tu donc le droit de décider de mon avenir sans me consulter ?

— Oh ! Cécile, gémit M^{me} Desbordes, comment peux-tu parler ainsi à ton oncle qui est si bon pour nous ?

— Je veux bien te donner des explications, reprend Dominique. J'ai pris des informations sur M. Lément, et sa réputation est telle que tu ne peux demeurer davantage à son service.

— Mais il vaut peut-être mieux que sa réputation ?

Cécile coupe brusquement cette timide observation de sa mère :

— Il fallait me dire cela avant que je me décide à prendre cette situation. A présent, c'est trop tard.

— J'accepte le reproche que tu me fais. Au milieu de beaucoup de préoccupations nouvelles, et parmi lesquelles je n'avais pas coutume de me débattre, j'ai péché par négligence, j'en conviens. C'est une raison de plus pour que je ne pèche pas aujourd'hui par faiblesse.

— Tu ne mérites aucun reproche ! s'écrie vivement ma belle-mère. Tu as assumé si généreusement une tâche bien lourde ! Néanmoins, réfléchis encore. Ce jeune homme peut se ranger et se décider à un bon mariage. Cécile croit lui plaire. C'est une chance à courir.

— Cécile ne persistera pas dans des projets irréalisables. M. Lément n'est pas célibataire, comme elle croyait, mais divorce !...

— Je le savais ! déclare l'inculpée d'un ton résolu.

— Tu le savais ?

— C'est insensé ! Tu es folle !

L'indignation du frère et de la sœur est égale devant l'inconscience ou le cynisme que révèle une telle réponse ! La mentalité ultra-moderne de Cécile dépasse tout ce que ses proches avaient imaginé ! Moi-même, je demeure confondue !

— Tu le savais ? répète Dominique, pâle de colère. Peux-tu m'expliquer, alors, pourquoi tu envisageais la responsabilité de l'épouser ?

— Est-ce que je sais ? bougonne Cécile. Ne pouvait-il devenir libre, un jour ou l'autre ; par exemple, si sa femme mourait ?

— Elle n'en a nulle envie, je suppose ?

— Et puis quand même il m'aurait plu de flirter, où est le mal ? Si ma pauvreté m'interdit le mariage, dois-je repousser tous les hommages masculins que je trouve agréable de recevoir ? C'est sans conséquence...

— Tu trouves ? D'où sors-tu de telles théories, toi, élevée si sérieusement ?

— Toutes les jeunes filles pensent comme moi !

— Je leur en fais compliment ! Qu'en dis-tu, Antoinette ? Parmi tes relations, préconise-t-on dès principes d'une telle amoralité, pour ne pas dire immoralité ?

— Tu sais bien que non ! C'est terrible ! On m'a changé mon enfant ! gémit ma belle-mère, tout en pleurs.

Mais Dominique ne semble pas disposé à abdiquer son autorité.

— Jusqu'à ta majorité, tu dois nous obéir, déclare-t-il avec fermeté. Donc, tu ne remettras plus les pieds dans ce bureau. Jusqu'à Pâques, tu aideras ta mère dans la maison. Puis, dès les vacances, tu partiras au Château avec tous les tiens.

— Au Château ?...

— En ce qui me concerne, je ne puis m'absenter, me suis-je écriée ; le docteur aura besoin de moi.

— Vous ferez comme les autres, répond durement le commandant. Ce n'est pas un congé que vous sollicitez. Vous préviendrez le docteur qu'il ait à se procurer désormais une autre infirmière. Vous partirez avec les vôtres, entendez-vous ? Je me charge de subvenir à tous les frais. Tu me comprends bien, Antoinette ?

— Je comprends, mais dois-je accepter?...

— Sans aucun doute. Ma décision est irréversible. Cette expérience a confirmé mes craintes. Si Jacqueline a supporté vaillamment l'épreuve, Cécile ne s'est pas montrée assez forte pour résister aux dangers que rencontrent constamment les jeunes filles livrées à elles-mêmes. L'énergie, le courage sont quotidiennement nécessaires pour le *struggle for life*. Vous en ferez une plus ample provision là-bas. Toi, Cécile, tu tâcheras de revenir à de meilleurs sentiments ; tu t'amenderas, je l'espère, car je veux croire à une folie passagère qui ne résistera pas à de sérieuses réflexions. Quant à vous, Jacqueline, vous réfléchirez aussi à certain projet qui vous concerne...

— Ce serait un parti superbe, insinua timidement ma belle-mère, en me regardant.

— C'est tout réfléchi,... ai-je commencé.

Mais Dominique ne me laisse pas achever :

— Je crois, au contraire, que vous n'avez pas suffisamment réfléchi à ce projet. Il faut faire appel à toute votre raison. Vous venez de reconnaître les difficultés auxquelles peut se heurter une femme qui travaille. La situation normale pour vous est le mariage, et celui-ci vous offre des avantages qui sont à considérer. En dehors de la position pecuniaire, il y a une considération d'importance. C'est le fait d'être choisie pour vous-même, preuve d'une affection, d'un désintéressement qui ne sont point à dédaigner. De plus, il s'agit d'un parti sérieux : celui que vous épouseriez pourrait vous seconder dans votre tâche d'aînée, et, au besoin, me remplacer auprès des vôtres.

— Vous remplacer?

— Sans doute.

Et, avec un sourire, Dominique ajoute :

— Moi aussi, j'ai des projets ; ne les connaissez-vous pas?

— Pas le moins du monde.

— Es-tu absolument décidé? demande faiblement Mme Desbordes.

— Plus que jamais! Je ne puis refuser la possibilité de vous aider, de vous permettre de mener la vie d'autrefois, la vie bourgeoise si décriée, et souvent non sans raison, mais dont les sages

barrières permettent à la jeunesse de mûrir à l'abri de la tutelle maternelle.

— Et, pour remplir ce programme, qu'exige-t-on de vous ? ai-je demandé, subitement angoissée.

— Peu de chose, en vérité. La maison organise un comptoir important dans l'Afrique équatoriale. Les bois du Gabon, aux essences variées, sont de plus en plus recherchés. On m'offre de diriger l'exploitation. Il n'y a pas d'hésitation possible ; les conditions sont exceptionnelles. Mes appoin-tements me permettront, non seulement de vous faire vivre, mais, je l'espère, de vous constituer une dot à toutes deux.

— Remerciez votre oncle, mes enfants ! s'écrie M^{me} Desbordes, tout émue.

Le remercier ! En vérité, il s'agit bien de cela ! Il ne s'agit pas, non plus, d'orgueil ni de scrupules.

Dominique va partir !...

Certitude qui me bouleverse à tel point que j'oublie tout autre considération.

Fait inoui, auquel rien ne m'a préparée, mais dont l'inattendu n'explique pas la portée sur mon esprit et surtout sur mon cœur.

Quitter La Rochelle, aller dans l'île ou ailleurs, assurer mon indépendance ou me dévouer aux miens, dans l'oubli de mes propres intérêts, tout n'est-il pas désormais également indifférent ?

Je suis devenue très pâle. Heureusement, personne ne s'occupe de moi !

Ils sont tous trop excités pour s'apercevoir de mon trouble. Mes remerciements incohérents, les protestations inutiles de Cécile, la discussion avec sa mère, l'intervention presque brutale de son oncle : tout cela produit un moment de confusion inespérée.

Au milieu de ce brouhaha, l'obsession s'affirme : Dominique va partir.

Sans doute, nul ne pouvait prévoir une décision si extraordinaire ; mais combien plus étonnante encore est l'émotion disproportionnée qui m'étreint à la seule perspective de ce départ !

Il en coûte donc tellement de quitter ceux qu'on aime ?...

Eh oui ! gens perpicaces, vous l'aviez deviné !
Moi pas !

148
ET L'AMOUR VINT...

Avant de donner à cette amitié exigeante son véritable nom, j'ai dû me débattre longuement avec moi-même.

Il a fallu qu'un besoin de vérité auquel je ne puis me dérober m'oblige à regarder dans mon cœur, à me rendre à l'évidence. J'ai dû convenir enfin de cette chose incroyable :

J'aime Dominique !

Depuis quand ? Comment cela se s'est-il fait ? Par quelle suite d'impressions successives en suis-je arrivée là ?

Peu à peu, je me suis efforcée de revivre les heures passées, de rechercher les souvenirs très cruels, cela malgré le grand mal qu'ils me faisaient. Et je suis arrivée à l'inévitable conclusion :

La loyauté de son caractère, l'élévation de ses principes, alors même que je les trouvais excessifs, m'attiraient invinciblement.

Le contraste de nos natures, même, créait entre nous de mystérieuses affinités. Sa gravité, sa force devaient conquérir ma faiblesse.

Ainsi, à mes yeux, réalisait-il le type de beauté, de noblesse masculine, de mâle courage que ne rebute pas le sacrifice, de désintéressement chevaleresque qui, de tout temps, a vaincu le cœur des femmes.

Pêcheur de lune ! direz-vous. Type démodé !

Vous laisserez-vous donc persuader que les puissances de séduction des qualités physiques ont à jamais détrôné le prestige de toute beauté morale ? Sous des apparences ultra-modernes, ignorez-vous que la plupart des jeunes filles de notre époque sont restées foncièrement vieux jeu ?

Ainsi l'amitié qui se nouait entre nous s'est insensiblement transformée !

Ce sentiment paisible, consolant, il a fallu un événement brusque comme ce départ pour l'exaspérer tout à coup ; pour que, désormais éclairée, je reconnaisse que l'excès de mon chagrin ne pouvait s'expliquer que par l'amour.

C'est un fait accompli devant lequel il n'y a qu'à s'incliner.

Dominique est l'homme d'une seule passion, comme il est l'homme d'une seule croyance. Il n'a pas oublié. Il n'oubliera jamais.

L'amertume de sa déception le garde mieux encore que l'affection portée jadis à celle qui n'en était pas digne.

Parce que la femme aimée n'a pas su garder sa foi, il englobe toutes les autres dans son mépris indigné, et les traite avec l'éloignement et le dédain qu'on réserve à ses pires ennemis.

Si, par charité, il s'est imposé l'effort de me cacher son antipathie, je ne puis douter que je lui déplaiss.

Et cependant, malgré la peine que j'éprouve à savoir mon mal sans remède, je préfère cette misère à l'autre, la pire que j'aie connue : celle de trouver mon cœur solitaire et vide.

Est-ce la providentielle conséquence de mes efforts précédents ? L'image qui occupe mon cœur ne l'emplit pas tout entier. Elle ne suffit pas à contenter l'intense besoin d'affection qui est en moi.

Pour les êtres qui m'entourent, pour ceux qui ont souffert, qui souffrent encore, je ressens une pitié, une compassion infinie !

Et pour les miens, tout d'abord !

Ne suis-je plus cette Jacqueline qui traçait ici même un sévère réquisitoire?

Ma belle-mère, une peste? un esprit bas et pratique? Allons donc!

Ne nous démontre-t-elle pas chaque jour l'abolition de son égoïsme, le déplacement de son idéal ?

Ce n'était qu'une pauvre créature enfermée dans l'espace trop étroit de ses préjugés, et qui, malmenée par l'épreuve, a su se libérer par la seule issue du dévouement.

Et Cécile ?

Cécile, du haut de ses déceptions, a jugé l'univers. Elle a reconnu l'inutilité d'afficher une trop grande supériorité. Plus simple, plus naturelle, elle a convenu qu'un sentiment sérieux l'attachait au Dr Renoux ; que le dépit, le chagrin l'avaient poussée à faire bien des sottises.

Revenue à de meilleures dispositions, elle vise plus que jamais le but qui lui permettra de donner le maximum de ses capacités. Elle serait une

bonne épouse, une bonne mère. Marions-la donc, s'il se peut, puisqu'un mariage bourgeois est sa seule vocation !

De même pour Xavier, qui veut entrer à Saint-Cyr, et Jean-François, au *Borda*, nous ferons tous les sacrifices.

Ainsi voilà où nous en sommes : partager notre destinée pour l'alléger. Après avoir pleuré pour une même cause, nous réjouir ensemble pour tous.

C'était ce qui nous manquait, cette union qui fortifie la communauté.

N'est-ce pas Renan qui prétend que ce qui constitue la nation, ce n'est pas la même langue, ni les limites géographiques, mais le fait d'avoir triomphé des mêmes ennemis, subi le même joug ?

Notre famille est maintenant constituée. Réunis ou dispersés, nous garderons désormais la même façon de vivre, de penser, d'espérer !

Et ce brave Germain ? direz-vous. Nous parlerez-vous enfin de lui ?

Et à quel titre ?

Au titre de futur beau-frère, ne vous en déplaise !

Du moins, avec un peu de peine, j'espère parvenir à mes fins.

Germain est guéri, bien guéri d'un penchant malheureux pour une personne indigne de l'apprécier.

Dans l'amour de certains hommes il entre une très grande part d'amour-propre. S'il est arrivé que l'indifférence stimule, exaspère la passion, dans la plupart des cas c'est, au contraire, le moyen le plus efficace pour la guérir.

En bon médecin, Germain s'est appliqué consciencieusement le meilleur remède, et, malade exemplaire, il s'en est bien trouvé.

Il a supporté sans la plus légère émotion notre rencontre sur les remparts. J'en ai aussitôt conçu une vive espérance, et, par quelques allusions habiles, j'ai su démontrer la fidélité des sentiments de ma sœur.

— Vous avez passé un hiver agréable? ai-je demandé de mon air le plus gracieux.

— Excellent. Juste ce qu'il faut de malades pour ne pas me rouiller, et assez de loisirs pour me livrer à mes sports favoris. Tenez, pas plus tard qu'hier je suis allé pêcher des « meailles » dans le réservoir du vieux Papineau.

— Quoi! vous faites concurrence aux marnouins qui sont, eux aussi, grands amateurs de mullets?

— Si vous saviez quelle pêche passionnante! m'explique-t-il. Rien de plus malin que ces poissons. Ils ont un instinct incroyable pour éviter les pièges des hommes. Quand on tend les filets, ils ont vite fait de les connaître, et leur capture est une chose très délicate. Heureusement, il y en a des milliers dans chaque réserve.

— Pauvres poissons qui m'amusaient tant quand j'étais petite, et dont j'admirais les bonds prodigieux au-dessus de l'eau, les jours de chaleur!

— Ils sont si sensibles au froid que l'hiver en a tué un grand nombre. Il en reste encore, heureusement!

« Par exemple, ce qui n'est guère commode, avoue-t-il en se rembrunissant, c'est mon cabinet de consultation. Celui de votre père, indépendant de la maison, avec un laboratoire bien éclairé, me plaisait davantage! »

— Vous n'avez fait aucune réparation, chez vous?

— C'est bien compliqué. Ma mère redoute la présence des ouvriers, et cela ne m'amuse guère de les surveiller. Si M^{me} Desbordes avait consenti à me laisser la maison, j'aurais fait volontiers un sacrifice d'argent.

Cet aveu m'inspire une résolution subite.

— La maison? ai-je répondu d'un air détaché. Je crois que Dominique, qui a l'intention de doter Cécile, m'achètera l'immeuble afin de le lui offrir le jour de son mariage.

— Vraiment? s'écrie Germain, visiblement amorcé par cette perspective.

Je connais ses tendances : le moindre effort Cécile avec la maison, c'est déjà beaucoup mieux que Cécile sans rien. Je ferai mieux de dire : la maison avec Cécile ; l'ensemble devient acceptable.

Puisque l'argument le touche, je vais en user, au risque d'en abuser :

— Seulement, Cécile n'est pas pressée. Elle a des raisons pour cela.

— Quelles raisons ?

— Auriez-vous si peu de mémoire ? N'ai-je pas commis l'indiscrétion de vous révéler un jour ses préférences secrètes ?

— Ah ! c'est vrai !

L'air de vanité satisfaite qui accompagne cette exclamtion est d'excellent augure pour l'avenir.

— C'est bien dommage que vous ne partagiez pas son inclination ! ai-je ajouté le plus sérieusement du monde. « Epouse ta voisine », prétend le proverbe. Cela évite des découvertes fâcheuses ! Evidemment, Cécile à des défauts ; mais qui n'en a pas ? Hélas ! il n'y a rien à faire, puisqu'elle ne vous plaît pas !

— Elle ne me déplaît pas non plus ! répond-il vivement. Elle a beaucoup embelli, cet hiver. Elle a infiniment plus de chic qu'autrefois. Et... c'est curieux, vraiment, Jacqueline, je trouve à présent qu'elle vous ressemble... Ne vous moquez pas de moi...

— Nous sommes sœurs, ai-je dit en riant.

— C'est pourtant vrai, avoue-t-il, songeur.

Là-dessus, il me quitte, mais je ne le crois plus uniquement préoccupé de la prochaine partie de pêche.

A pêcheur, pêcheur et demi ! Je ne perdrai pas plus que lui l'occasion de capturer une sorte de poisson jusqu'ici inconnue dans nos contrées. C'est pour le bonheur de tous les deux, vous dis-je ; cela n'en vaut-il pas la peine que je me donne ?

Après plusieurs jours de pluie, l'azur se découvre enfin, d'un bleu de lin où les derniers nuages ont laissé comme une traînée de vapeurs humides qui s'interposent entre la terre et le ciel.

Plus que la maison, le jardin me semble un lieu favorable pour l'entrevue que je redoute.

Il s'agit des adieux de Dominique !

Cette scène que j'appréhende si fort, que je me

suis plu à compliquer comme à plaisir, quitte à redoubler mon anxiété, sera-t-elle assez brève pour me permettre de dissimuler jusqu'au bout ma désolation ?

Vite, et que je sois délivrée de moi-même et de lui !

Le cœur battant, je le vois venir à moi, les mains tendues.

— Jacqueline, avant de partir, j'ai voulu vous parler de choses sérieuses.

— Moi aussi, ai-je répondu sans la moindre arrogance ; mais commencez, je vous prie.

— Jacqueline, j'ai insisté pour que vous réfléchissiez sérieusement à cette proposition de mariage.

— Je l'ai fait, et je veux, justement, vous apprendre le résultat de mes réflexions.

— Attendez ! s'écrie-t-il avec une impétuosité qui me surprend. Si vous éprouvez une répugnance quelconque à vous engager, gardez-vous de vous avancer davantage. Je me suis reproché d'avoir insisté là-dessus, l'autre jour. N'oubliez pas, Jacqueline, que votre décision doit être prise librement ; qu'une seule considération doit être envisagée : celle de votre bonheur.

— Mais, ai-je demandé, toute surprise, n'avez-vous pas eu d'excellents renseignements sur ce monsieur ?

— Sans doute ; je sais qu'il a une fortune impressionnante, une conduite irréprochable. Ses affaires prospèrent ; il est réputé pour sa générosité. Tout cela est à considérer, sans doute ; mais ce que personne ne peut savoir, ce que nul ne m'a révélé, et ce qui vous intéresse particulièrement : son caractère, ses goûts, comment les découvrir ? Ses sentiments, ses principes seront-ils d'accord avec les vôtres ?

— Pour le savoir, il faut consentir à le revoir. Je vous avoue que je n'ai pu encore m'y résoudre.

— Avant que vous consentiez à une seconde rencontre, qui, sans vous engager, prouverait néanmoins que vous ne repousseriez pas d'emblée une telle proposition, je vous supplie, Jacqueline, de m'inspirer à fond cette idée de mariage.

A dire vrai, depuis notre arrivée dans l'île j'ai beaucoup pensé à l'état de mariage sans éprouver

le sentiment d'allégresse qui conviendrait. Je me suis beaucoup moins appesantie sur le sujet en général que sur le candidat en particulier.

— Je ne fais que cela depuis un mois, et je ne suis pas plus avancée que le premier jour, ai-je répondu tristement.

— Si vous hésitez, c'est donc que vous éprouvez une irréductible répulsion pour le parti qu'on vous propose ?

— Quand cela serait ? Quand bien même ce mariage ne me plairait qu'à demi, ne dois-je pas me considérer, je le sais, comme d'un placement difficile ? Qui vous dit que je ne préfère pas cet établissement à la perspective de finir mes jours dans le célibat ?

— Tout me dit le contraire ! s'écrie Dominique avec un empörtement inattendu. Vous n'êtes pas de celles qui céderont à des considérations secondaires. Ce que je redoute, c'est que vous croyiez nécessaire de vous sacrifier pour assurer la tranquillité des vôtres.

— Ne m'avez-vous pas montré le bon exemple ? Je ne ferai, en ce cas, que vous suivre dans la voie du bien.

— Ne croyez pas que je me sacrifie à ce point. J'aime la vie coloniale, j'aime la brousse. Ne m'avez-vous pas reproché à plusieurs reprises de me montrer, tel le misanthrope, à la recherche d'un désert me permettant de fuir les humains ? Plus heureux que lui, je trouve à satisfaire mes goûts de solitude. Quelle aubaine !

Où trouve-t-il le courage de plaisanter en un pareil moment ? J'envie sa liberté d'esprit et de cœur.

Et cependant, pour lever un dernier doute j'interroge :

— Alors c'est uniquement par plaisir que vous vous expatriez ? Pouvez-vous me donner votre parole que vous ne songez qu'à votre propre satisfaction en vous exilant ?

Dominique est incapable d'un mensonge. Aussi se garde-t-il de me donner une telle assurance.

— Par plaisir, non, pas tout à fait. Cependant, si je conserve quelque regret, j'ai la conviction que tout est mieux ainsi... Et puis vous n'ignorez pas...

Au lieu d'achever sa phrase, mon interlocuteur arrache fébrilement les jeunes pousses de mon figuier ; puis il s'arrête, et nous demeurons tous deux immobiles et face à face.

Notre contenance n'exprime nullement l'allégresse de deux êtres qui vont suivre la voie choisie entre toutes.

Rien de plus laborieux que la reprise de cette conversation.

— Enfin, Jacqueline, avez-vous une réponse à me dicter ? demande-t-il gravement.

— Il faudrait être bien déraisonnable pour repousser une proposition aussi avantageuse. On ne trouve pas deux fois dans sa vie l'occasion de devenir millionnaire.

— Encore une fois, je sais que vous êtes au-dessus d'une question d'intérêt, aussi ne mettez plus en avant la fortune de votre prétendant. C'est sur un autre point que j'attire votre attention. Vous avez fait une impression profonde sur ce cœur masculin. Sincèrement, je crois que vous serez aimée, Jacqueline, et j'ai tenu à vous le dire ; mais, je vous le répète, c'est insuffisant, à mon avis, pour trouver le bonheur. Pour qu'une union soit heureuse, il faut que la tendresse soit partagée.

— A qui le dites-vous ? Si peu romanesque que je sois, je ne puis comprendre qu'on se lie ainsi pour toujours à un inconnu. Alors que ce monsieur n'a jamais rien su de moi, ni moi de lui, il me faudra donc lui confier mes pensées les plus secrètes, lui livrer ce moi intime que je connais mal moi-même ?

— Comme vous, je comprends mieux l'amour qui naît d'une amitié ancienne, d'une amitié réciproque. On se connaît depuis toujours ; insensiblement, un sentiment plus exclusif se noue ; secrètement, il s'approfondit chaque jour ; c'est une sorte d'obsession à laquelle on ne peut échapper. En toute heure, en tous lieux, on ne voit qu'un même visage ; on n'entend que le son d'une voix : celle de l'amie.

— Ce serait merveilleux ainsi, ai-je continué. Savoir qu'un être a pris possession entière de votre cœur ; qu'il est le meilleur, le seul qui puisse exister pour vous. Trouver en lui cette force,

cette tendresse qu'appelle votre faiblesse ; rencontrer l'appui, le soutien, l'ami que souhaite éperdument votre cœur. S'abandonner à lui avec une confiance si profonde, si absolue, qu'il semble impossible de la lui retirer, parce qu'on la lui a donnée sans même s'en apercevoir. Ce serait trop beau, voyez-vous, et nous n'avons pas le droit d'espérer ici-bas un tel bonheur. Trop peu le connaissent. C'est un songe dangereux que nous rêvons là...

« Qui m'aurait dit, certain dimanche, que je faisais connaissance avec mon futur mari ? Je ne lui ai pas parlé dix minutes, et j'envisage la possibilité de passer ma vie avec lui ! »

— C'est cependant ainsi que se font la plupart des mariages, murmure Dominique, comme se parlant à lui-même. On ignore tout de celui ou de celle qu'on épouse. Cependant, s'il y a des unions ainsi formées qui ne réunissent pas, combien de couples sont heureux qui s'engagèrent sans plus de raisons ?

— Au moins faut-il alors l'élosion rapide d'un sentiment, appelez-le amour si vous voulez, que je suis bien sûre de ne jamais éprouver pour ce M. Trouillard !

— Jacqueline, s'écrie Dominique, si vous parlez ainsi, c'est que vous connaissez le fond de votre cœur. Qui donc aimez-vous ?

— Comment pourrais-je vous le dire, à vous moins qu'à tout autre !

— Je croyais que vous ne m'en vouliez plus ? déclare-t-il tristement. Votre rancune est donc irréductible ? La manifesterez-vous par des paroles si dures, jusqu'à l'heure du départ ?

— Moi, vous en vouloir ? A vous ?

Et le secret que nos lèvres refusaient de livrer, ce sont nos yeux qui l'ont trahi.

Oui, nos regards se sont rencontrés.

Dans le sien j'ai lu une telle tendresse contenue, un amour si ardent, si passionné, que je l'ai laissé lire le sentiment grave, impétueux, irrésistible, que j'éprouvais aussi.

Et j'ai tout oublié : résolutions, doutes, scrupules, tout, hors l'incomparable douceur de cet amour partagé.

Avant qu'une seule parole ait été prononcée,

nos deux mains étaient nouées pour la sainte promesse, dans la joie, la peine, la santé, la maladie, pour la vie, au delà...

Puis ce furent les propos si tendres, si fervents, dont rien ne saurait rendre la douceur.

Félicité de cette heure qui me dédommagine de tant d'autres!

— Enfant chérie, tout m'interdisait de vous aimer. Mon âge, ma gravité, le passé!... Ai-je assez lutté contre moi-même, voulant à tout prix endurer mon cœur, sans y parvenir.

— Et vous insistiez pour me marier à un autre, ai-je dit avec un rire plein de larmes.

— Je voulais votre bonheur. Et je me reprochais de m'illusionner, de ne pas savoir juger. Tous me paraissaient indignes de vous, et moi plus que les autres.

— Et sans doute, pour calmer vos scrupules, vous exagérez votre sévérité.

Plus ou aime quelqu'un, moins il faut qu'on le flatte. A ne rien pardonner, le pur amour éclate.

— Hélas! j'étais aveugle; mais, vous-même, ajoute-t-il en souriant, ne m'aviez-vous pas ôté tout espoir, en déclarant me détester?...

— Vous ai-je détesté? Sûrement non, malgré tout ce que vous faisiez pour parvenir à ce but!

— Et moi, le croiriez-vous, j'étais jaloux, oui, jaloux, même de ce brave docteur!

— Ah! parlons de lui! me suis-je écriée. Il me faut vous conter ses hésitations sentimentales.

Et je lui explique : Cécile avec ou sans la maison?...

La nécessité absolue de doter ma sœur, et la non moins absolue de ne pas changer ses projets, la veille du départ.

— Pour commencer, nous allons courageusement remplir notre programme. Vous ne pouvez emmener une femme dans la brousse, pas plus que vous ne pouvez vous dédire. Il est donc tout indiqué que nous ne changions rien à ce qui a été décidé.

— Ce sera une séparation de six mois, il ne faut pas vous le dissimuler.

— Je le sais, mais je veux vous montrer que,

malgré les apparences, je suis digne de votre affection et de vos éloges disproportionnés, moi cependant si imparfaite !

— Imparfaite ! Vous !!!

Sa surprise semble si sincère que j'éclate de rire.

Mettez-moi une auréole de papier doré, pendant que vous y êtes !

Mais lui reste grave.

— Jacqueline, c'est vous qui m'avez éclairé. Mon orgueil m'égarait. Vous m'avez appris à écouter la voix du cœur, la voix de la simplicité, et, désormais, c'est elle que nous suivrons ensemble, si vous voulez ?

— Je le veux ; mais aussi je veux que, pour cette fois encore, vous soyez docile à la voix de la raison. Rappelez-vous que, jusqu'ici, c'est toujours moi qui vous ai obéi. C'est votre tour, n'est-il pas vrai ? Car, je vous l'affirme, on ne sacrifie pas pour le bonheur de deux êtres le salut de toute une famille. Enfin, s'il vous arrivait jamais de douter de cette Jacqueline si nouvelle convertie, aurez-vous appris à la connaître et saurez-vous qu'elle est capable de persévérance et de fidélité.

— Petite Jacqueline, a-t-il répondu avec une docilité toute nouvelle, il sera fait comme vous le souhaitez. Nous attendrons. Attendre, quand on aime, n'est-ce pas espérer ?

* * *

La houle est tombée.

Insensiblement, la mer devient plate et uniforme. Le vent me frôle, frais, embaumé, alourdi des parfums printaniers, souffle si léger qui emporte avec lui les dernières confidences de Jacqueline.

Car ici finit mon histoire.

En y prenant un peu de peine, puissiez-vous y découvrir ce « quelque chose de bon » que le vieux philosophe prétendait savoir trouver dans les œuvres les plus médiocres. Si j'ai pu, parmi vous, conquérir quelque amitié, si l'un de vous s'intéresse à l'avenir d'une jeune fille, qu'il le façonne au gré de sa fantaisie, et lui accorde ce qu'il se plait à considérer comme la suprême félicité.

A quoi bon désormais vous faire partager une

existence trop uniforme? Vous risqueriez de me trouver d'une désespérante monotonie!

Depuis certain soir de départ, une seule pensée me poursuit; elle remplit mes jours, elle hante mes songes!

J'attends...!

Comprenez-vous le charme d'une attente uniquement occupée de cela?

N'est-ce pas une chose incomparable et merveilleuse? Aussi féconde en ivresse qu'en espoirs, en rêves illimités!

Le rêve n'est-il pas plus beau que la vie?

La chimère que crée notre imagination peut-elle nous décevoir? Elle ne connaît ni les désillusions, ni les mécomptes que la réalité nous tient en réserve.

Espérer la joie, n'est-ce pas mieux que la posséder?

Prétendre au bonheur, n'est-ce pas éliminer les désillusions, les mécomptes que la destinée la plus heureuse apporte avec elle?

Dans la nuit limpide, semblable, dit-on, à celles de l'Orient, la lune vogue sur l'azur d'un bleu profond.

A mes pieds, le sable humide, et, sous mes yeux, la plaine illimitée de l'Océan. Au-dessus de ses flots apaisés s'élève une brume aérienne, impondérable, et, de plus en plus lointaine, de plus en plus effacée, la fumée d'un navire qui passe au large se mêle à cette écharpe de gaze bleuâtre.

Puis la mer redevient immense et vide, et vainement je guette de nouveau la trace fugitive d'un bateau qui n'est pas le sien.

Fumée fragile, symbole de l'illusion qui embellit notre existence éphémère, insaisissable et déjà évanouie, que ne peux-tu l'atteindre et lui porter l'assurance de ma fidélité! Plus prompte qu'une lettre déjà vieille qui, d'escale en escale, lui répètera les mêmes choses si douces, tu lui promettras qu'à cette heure assombrie des couleurs nocturnes, comme à celle qui enflamme l'aurore, j'écoute mon âme redire un nom : celui de l'absent...

Sur la terre, un faible murmure va s'apaisant, souffle imperceptible qui révèle tout un monde assoupi.

Derrière moi, les parasols noirs des pins s'immobilisent.

Tout là-bas, la lune descend lentement l'invisible escalier qui la sépare de l'abîme.

Attendre ainsi,... pendant des jours qui seront des mois, des mois qui paraîtront des années.

Telle est la destinée que j'ai choisie. Volontairement seule, j'accepte le sort commun à vous toutes, mes sœurs. Humble pêcheuse dont les yeux fatigués errent, comme les miens, en quête de la barque attendue ; noble demoiselle que l'ombre chassait de l'étroite croisée d'où elle surveillait le pays d'alentour ; promise de la guerre dont l'activité trompait la douleur.

Egalera-t-elle ses aînées, la fiancée moderne, pauvre petite chose qu'on accuse si souvent sans la plaindre, ni la comprendre, parce qu'on l'ignore.

Comme elles, l'espérance du retour soutient mon courage aux heures de défaillance. La belle promesse illumine ma vie, toute pleine de lui!...

Un jour ensoleillé, un beau jour de clarté, celui que j'attends abordera aux rives natales. Alors, dans l'allégresse de retrouver notre tendresse intacte, nous serons l'un à l'autre pour ne plus nous reprendre.

Et notre amour, qui comporte le don absolu de nous-mêmes, persistera en dépit des épreuves, en dépit des années.

Amour que rien ne rebute, confirmé par l'absence, rasiermi par notre commun vouloir, dans l'abnégation totale et le silencieux renoncement.

FIN

ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

Modèles en grandeur d'exécution
COLLECTION " MON OUVRAGE "

ALBUM N° 1. *Ameublement, Layette, Blanchissage, Repassage.* Explications des différents Travaux de Dames. 100 pages. Format $37 \times 27 \frac{1}{2}$.

ALBUM N° 2. *Alphabets et Monogrammes pour draps, taies, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages. Format $44 \times 30 \frac{1}{2}$.

ALBUM N° 4. *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise.* 36 pages. Format $37 \times 27 \frac{1}{2}$.

ALBUM N° 5. *Le Filet brodé. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 76 pages. Format $44 \times 30 \frac{1}{2}$.

ALBUM N° 6. *Le Trousseau moderne. (Linge de corps, de table, de maison.)* 56 doubles pages. Format $37 \times 57 \frac{1}{2}$.

ALBUM N° 9. *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Format $37 \times 28 \frac{1}{2}$.

ALBUM N° 11. *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Format $37 \times 28 \frac{1}{2}$.

ALBUM N° 11 bis. *Crochet d'art pour ameublement.* 100 pages de modèles variés. Format $37 \times 28 \frac{1}{2}$.

ALBUM N° 12. *Vêtements de laine au crochet et au tricot.* 150 modèles, 100 pages. Format $37 \times 28 \frac{1}{2}$.

Les Albums 3, 7, 8 et 10 sont épuisés.

Chaque album, en vente partout : 8^{fr}; franco : 8^{fr}. 75.

COLLECTION " AURORE "

TOUT EN LAINE (Album n° 1).

TRICOT CROCHET (Album n° 2).

Chaque album de 36 pages, en vente partout : 3 fr. 75 ;
franco : 4 fr. 25.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).
(Service des Ouvrages de Dames.)

N° 311. ★ Collection STELLA ★ 25 février 1933

La Collection "STELLA"

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles par sa qualité morale
et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection "STELLA"

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ - VOUS

SIX MOIS (12 romans) :

France. ... 18 francs. — Etranger... 30 francs.

UN AN (24 romans) :

France. ... 30 francs. — Etranger... 50 francs.

Adresssez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
ou d'un chèque postal (Compte Ch. postal Paris 28-07),
à Monsieur le Directeur du *Petit Echo de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

